

SAS [051] – Le Gardien d'Israël

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE GARDIEN D'ISRAËL

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

LE GARDIEN D'ISRAËL

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2004

ISBN 2-84267-010-8

CHAPITRE PREMIER

Gregory Skripov ralentit imperceptiblement le rythme de ses coups de reins, réguliers comme le balancement d'un métronome. Cherchant à retarder son plaisir, et surtout à garder l'esprit clair. Les genoux et les coudes dérapant sur les draps de satin mauve, le visage enfoui dans le creux tiède de l'épaule de Valentina Sevchenko, il faisait l'amour avec la précision et la lenteur d'un exercice d'athlétisme. Sa partenaire était allongée en travers du grand lit bas, et un de ses pieds touchait le sol. Nue, à l'exception de ses escarpins à bride. La T.V. allumée, son coupé, diffusait une lumière douce qui permettait de distinguer le contour de leurs corps dans la pénombre.

Valentina, les yeux clos, les bras en croix, se laissait faire.

Lorsqu'ils étaient rentrés ensemble du *Sardi's West* (1), la jeune hôtesse de l'Aéroflot s'était dirigée le plus naturellement du monde vers la chambre à coucher. Pendant que Gregory allumait la T.V., elle avait commencé à retirer ses vêtements. Gregory Skripov, après avoir versé de la vodka dans deux verres, l'avait imitée rapidement et l'observait du lit.

La jeune Soviétique avait un corps musclé avec une chute de reins marquée, des cuisses longues et fortes et une petite poitrine. Des cheveux auburn bouclés entouraient un visage assez dur, aux traits réguliers. Seule la bouche, bien dessinée et épaisse, y attirait le regard. Dès qu'elle avait ôté un affreux collant blanchâtre, Gregory avait demandé d'une voix égale :

— Remets tes chaussures.

Elle avait obéi, sans commentaires, était venue s'allonger près de lui. Es étaient restés à boire de la vodka un long moment, en silence, observant distraitemment les images muettes du *Last, last show*. Puis Gregory Skripov avait intercepté le regard de Valentina, posé sur son sexe recroquevillé et peu glorieux. Il s'était extirpai un sourire.

— Trop de vodka !

Aussitôt, d'un geste naturel, elle s'était penchée sur son ventre. La caresse chaude et douce de sa bouche avait expédié une pulsion délicieuse dans toutes les terminaisons nerveuses de Gregory. Il avait fermé les yeux, chassant son angoisse pour quelques instants, tandis que Valentina s'installait commodément sur un coude. :

Elle avait dû effectivement prolonger sa fellation à en avoir les mâchoires douloureuses, avant d'obtenir un résultat. Sans s'en émouvoir, comme si c'était normal, Gregory se laissait faire, fixant le plafond beige, cherchant à se concentrer sur un phantasme efficace. Quand il avait enfin basculé sur Valentina, son bassin s'était avancé

rapidement à sa rencontre, comme pour ne pas rompre le charme. Depuis, ils faisaient l'amour.

Sentant le changement de rythme, Valentina souffla dans l'oreille de Gregory :

— Tu as joui ?

Sans changer de position, Gregory répondit d'une voix étouffée.

— Non, non. Je ne veux pas encore.

Il releva un peu la tête et, du coin de l'œil, regarda l'heure à sa montre. Minuit et demi. Ils devaient déjà l'attendre. Une brusque poussée d'angoisse vint presque à bout de son érection. S'il ne s'arrachait pas à ce ventre trop accueillant, demain matin, il prendrait le vol 352 de l'Aéroflot pour Moscou, et ce serait fini. Il basculerait dans un monde terrifiant et clos, sans espoir.

Avec une sorte d'agitation désespérée, il se remit à bouger, concentrant toute son énergie mentale sur son sexe. Se vidant l'esprit, pensant à une jeune putain noire en mini de cuir, qui guettait toujours en face du *Stage* sur la Septième Avenue. Il n'avait jamais eu le courage de l'aborder.

Son érection revint. Rassuré, il se remit à penser. Comment se débarrasser de Valentina Sevchenko ? Depuis le moment où il avait quitté son bureau des Nations Unies, sur la Première Avenue, les hommes du Département V ne l'avaient pas lâché d'une semelle. Dans l'appartement en face du sien, occupé normalement par un de ses collègues soviétiques aux Nations Unies, deux membres du Département V – le « Murder Inc. » du KGB – veillaient, prêts à intervenir brutalement s'il faisait mine de fuir. Valéry Pavlov et Oleg Lianine. Officiellement, ce n'étaient que deux membres de la Mission soviétique à Washington, venus passer le week-end à New York. Mais Gregory Skripov était colonel plein du KGB et avait dix-sept ans de « maison ». Trop vieux professionnel pour se laisser prendre aux apparences. C'était le complément de son rappel brusque à Moscou. Soi-disant pour une conférence du premier Directoire général du KGB à laquelle participait les six adjoints d'Andropov. Mais Gregory ne se faisait aucune illusion. Il irait directement dans une cellule de la Loubianka. Il connaissait trop le processus pour l'avoir lui-même appliqué à d'autres « traîtres ». Il se posait une seule Question. Les « autres » avaient-ils été imprudents ? Était-il victime d'une dénonciation ? Il ne le saurait peut-être jamais.

Il pensa à la voiture qui devait attendre un peu plus haut, au coin de la Soixantième Rue et de la Première Avenue. Aussi puissants qu'ils soient, ses protecteurs ne pouvaient rien tant qu'il ne venait pas vers eux. Le petit immeuble de quatre étages appartenait à l'ambassade soviétique et bénéficiait de l'extra-territorialité.

Même la femme qu'il étreignait faisait partie de sa « protection ».

Valentina, sous la couverture d'hôtesse de l'Aérofлот, était un des plus brillants éléments du Département V. Pendant qu'elle se déshabillait, Gregory avait observé les muscles qui jouaient sous la peau satinée, les épaules larges, les ongles courts. Faite indifféremment pour l'amour ou pour la guerre. Son brusque « coup de cœur » pour Gregory était un système éprouvé pour le surveiller jusqu'au moment où il quitterait son appartement pour la Zis officielle.

En route pour un autre monde.

De nouveau, il se rendit compte que son sexe ramollissait. Il se relança à l'assaut à furieux coups de reins. Comme pris d'une passion subite.

— Serre-moi, murmura-t-il, serre-moi fort.

Les bras de la Soviétique se refermèrent docilement autour de lui avec la force d'un étau. S'il tentait de l'étrangler, elle se défendrait, et « ils » viendraient. Valéry et Oleg avaient sûrement la clef.

Si, lui, Gregory Skripov avait eu à diriger une opération de ce genre, ils auraient eu la clef. Soudain, à force de réfléchir, il crut avoir trouvé la solution de son problème ! Si sa mémoire visuelle ne le trahissait pas.

Maintenant, les hanches de Valentina ondulaient sous lui, et sa respiration était haletante. Il la sentait lubrifiée et ouverte. C'était une femme sensuelle, sentimentale comme un roc, qui prenait plaisir à faire l'amour, même si c'était sur commande.

L'entrain soudain de sa partenaire le prit par surprise, et il sentit l'orgasme monter dans ses reins. Ce qui le noya de panique. Il n'était pas sûr d'être capable de refaire l'amour. Pas sous pression comme il l'était. C'était la fin de son projet... Relevant la tête, il s'arrêta et s'arracha de sa partenaire. Valentina cessa de bouger aussitôt et le fixa avec une surprise déçue.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Gregory réussit à sourire. À genoux sur le satin mauve, en pleine érection.

— Rien, j'ai envie de changer un peu.

— Changer ?

Une lueur d'incompréhension passa d'abord dans ses yeux sombres puis elle eut un rire plein de compréhension. D'un coup de reins, elle se retourna sur le ventre, le visage contre le drap, les jambes ouvertes, les reins un peu soulevés, comme une esclave somnolente et lascive. Elle se retourna et jeta à Gregory d'une voix amusée :

— C'est en Orient que tu as pris de mauvaises habitudes ?

Avant d'être le « Rezident » du KGB à New York, sous les ordres du Premier Département, Gregory Skripov avait occupé le même poste à Chypre, dépendant alors du 8^e Département, qui couvrait toute la zone allant de la Yougoslavie aux pays arabes.

Il fixa la cambrure marquée, puis les jambes magnifiques et faillit se laisser aller. Une pensée subite le glaça d'un coup. Comment Valentina avait-elle deviné ? Ou alors, c'était aussi dans son dossier au Directoire du Personnel.

— Non, dit-il.

Il se leva, tira la jeune femme par la main, la forçant à se lever.

— Viens dans la cuisine.

Cette fois, Valentina ne cacha pas sa surprise. Ce n'était pas dans le programme prévu. Pendant un court instant, Gregory eut peur qu'elle ne refuse ; qu'elle se méfie. Mais Valentina était disciplinée. On l'avait engagée pour le satisfaire, sans limites. Se faite prendre sur un carrelage de cuisine était sûrement moins douloureux que de se faire sodomiser. Ce à quoi elle s'était préparée grâce à une injection de crème spéciale. Le Département V n'était jamais à court de techniques.

Elle se laissa tirer hors du lit. La cambrure de ses reins rachetait avantageusement la petitesse de sa poitrine. Ils traversèrent le petit couloir menant au salon, puis Gregory poussa la porte de la cuisine. Celle-ci se trouvait à l'opposé de l'entrée principale de l'appartement et donnait sur l'escalier d'incendie extérieur, accolé à la façade donnant sur la Soixantième Rue.

En pénétrant dans la pièce carrelée, Valentina étouffa une exclamation.

— Il fait froid !

C'était une pièce rectangulaire, laquée en marron. Sur le mur de gauche s'ouvrait une fenêtre à guillotine, juste en face d'un plan de travail accolée à un évier et à une cuisinière à gaz. Une table et quatre chaises occupaient le coin près de la fenêtre. Gregory inspecta la pièce d'un regard rapide. Le froid commençait à nuire à son érection. Valentina le fixa, perchée sur ses hauts talons.

— Qu'est-ce que tu veux, *goloubtchik*(2) la table ?

Gregory la tira par la main.

— Non, viens.

Il l'appuya au rebord de l'évier et la prit dans ses bras. Ils s'embrassèrent le temps de se réchauffer et de ranimer l'érection défaillante de Gregory. Lorsque ce dernier se sentit mieux, il appuya doucement sur les épaules de sa partenaire. Docilement, Valentina se laissa glisser sur le carrelage, à genoux, le prenant dans sa bouche au passage, d'un geste parfaitement naturel.

Gregory Skripov se laissa faire, le cerveau en éveil. Guettant les bruits de l'appartement. À chaque seconde, il craignait d'entendre la porte s'ouvrir. Inquiets, ses anges gardiens pouvaient venir aux nouvelles. Mais, apparemment, ils faisaient confiance à Valentina.

Il n'en pouvait plus d'angoisse. Le rendez-vous avait = été fixé à minuit. Il allait être une heure. Les autres allaient-ils attendre ?

Il décida soudain de passer au dernier stade de son plan. Écartant la bouche de Valentina, il se laissa glisser à terre et força la jeune femme à s'allonger sur le sol, la tête tournée vers l'évier. Au-dessous de ce dernier, il y avait un espace vide, haut de soixante centimètres environ.

— C'est froid, remarqua Valentina.

Son excitation était tombée. Mais elle se laissa faire.

Sans un mot, Gregory s'introduisit en elle, appuyé sur les genoux et les coudes, comme sur le lit. Aussitôt, Valentina noua ses jambes autour de ses cuisses, ses pieds ne touchant plus le sol. La tête en arrière, presque sous l'évier, un bras passé autour de sa nuque. Elle savait que, dans cette position, Gregory ne pourrait pas résister longtemps... En dépit du froid, celui-ci haletait et se demandait s'il allait pouvoir tenir jusqu'au bout.

Il se mit à besogner Valentina à coups de reins furieux. À chaque estocade la jeune Soviétique se déplaçait de quelques centimètres sur le carrelage glissant, et sa tête s'enfonçait un peu plus sous l'évier. Gregory semblait ne pas s'en apercevoir. Valentina grogna, oubliant ses consignes. Furieuse.

— Tu es fou ! Tu me fais mal, c'est dur.

Gregory ne répondit pas, l'assaillant avec encore plus de fureur. À tel point que la jambe droite de Valentina se dressa verticalement dans la cuisine, comme une sculpture surréaliste.

Gregory pesait sur le corps étendu sous lui de tout son poids. Valentina voulut se redresser mais son front heurta le bord inférieur de l'évier. Gregory haletait, comme s'il n'en pouvait plus de plaisir.

— Arrête, cria Valentina. Arrête.

Gregory ne répondit pas. À l'accélération de ses coups de reins, Valentina se rendit compte qu'il allait prendre son plaisir. Mais chaque secousse les poussait un peu plus sous l'évier. Ils s'y étaient engagés jusqu'aux omoplates.

Un grognement brutal et une secousse encore plus forte apprirent à la jeune femme que la fin de son supplice approchait. Gregory s'appuya un peu plus sur elle, la respiration courte.

Valentina, elle, n'avait pas joui. Elle fixa Gregory avec un mélange de dégoût et de curiosité.

— Tu es complètement fou ! fit-elle.

Gregory Skripov avança la main droite comme pour lui caresser le visage. Mais ses doigts accrochèrent la poignée du vide-ordures fixé dans la cloison à sa droite. Valentina vit trop tard le changement d'expression de Gregory. Son hurlement fut coupé net par le lourd couvercle de fonte pivotant sur son axe et s'écrasant sur son visage, du front au menton.

Du premier coup, le choc écrasa le nez de Valentina.

Déjà, Gregory remontait le couvercle et le rabattait de nouveau de toute sa force sur le visage d'où le sang giclait déjà. Le Soviétique tremblait de tous ses membres mais, maintenant, il ne pouvait plus reculer. Valentina cria encore, mais son cri fut étouffé par l'espace confiné. Comme un fou, Gregory Skripov frappait, faisant revenir le vide-ordures sur son axe et le rabattant avec un « han » dé bûcheron. Il appuyait sa main gauche sur l'épaule de Valentina, lui coupant la respiration de son avant-bras passé en travers de sa gorge. Mais la Soviétique résistait. Ses jambes, derrière Gregory, dansaient un ballet effréné, tentant de prendre appui sur le sol glissant. Elle donnait de furieux coups de reins pour échapper au poids de l'homme en train de l'assassiner.

Le vide-ordures s'abattit encore avec un bruit mat, achevant d'écraser le cartilage nasal et ouvrant un bec de lièvre dans la lèvre supérieure de Valentina. Son sang coulait comme une fontaine, s'infiltrant dans sa bouche. Elle toussa, s'étouffa, secoua la tête de droite à gauche, méconnaissable.

Gregory avait l'impression que sa résistance ne cesserait jamais. Qu'il était dans ce petit espace nauséabond depuis des heures. Chaque fois qu'il prenait son élan pour abattre le vide-ordures, ses épaules frottaient douloureusement contre le haut de l'évier. Il sentait le cœur de Valentina battre follement. Elle ne criait plus, concentrant toutes ses forces à la lutte.

Une ultime fois, il abattit le lourd couvercle de fonte, le maintenant contre le visage massacré, comme un monstrueux bâillon, pesant sur le cou qui palpitait sous son avant-bras. Un coup de genou le frappa douloureusement dans les reins, mais il tint bon.

Il réalisa avec terreur que Valentina était encore bien vivante. Que les muscles de son cou résistaient à son étranglement. Qu'elle avalait son sang avec discipline, pour ne pas s'étouffer. Dès qu'il la lâcherait, elle se mettrait à hurler, alertant Valéry Pavlov et Oleg Lianine.

Son regard tomba sur une tige de métal posée contre le mur. De la grosseur d'un crayon, trente centimètres de long, avec une poignée comme un ouvre-boîtes. Probablement destinée à déboucher les tuyauteries.

Valentina palpitait toujours sous lui. Tous les muscles de son bras droit lui faisaient mal, à force de manipuler le lourd couvercle... Il lâcha la gorge, maintenant la tête écrasée sous le couvercle de la main droite. Sa gauche saisit la tige et l'approcha du visage de Valentina. Il sentit l'extrémité effleurer la joue, remonta, suivant la pente du nez, trouva l'œil.

Sans regarder, il pesa de toutes ses forces, de haut en bas. L'œil résista une fraction de seconde, puis céda, et la tige s'enfonça avec une facilité écoeurante, crevant la rétine, transperçant le cristallin,

traversant le cerveau arrêtée seulement par la paroi postérieure de la boîte crânienne. Le hurlement de Valentina n'avait pas de nom. Gregory crut qu'il allait être désarçonné par le sursaut désespéré de son agonie. Il lâcha la tige enfoncée dans l'œil, se mit à vomir sans pouvoir se retenir. Sous lui, le corps de Valentina était agité d'une sorte de fibrillation, comme si on l'avait relié à une source électrique.

Cela dura d'interminables secondes. Les dents serrées, dans une effroyable odeur de vomi. Gregory Skripov tremblait presque autant que sa victime. Puis, d'un coup, il n'y eut plus sous lui qu'une masse molle et inerte. Gregory n'osa pas relever le couvercle du vide-ordures. Il savait que Valentina ne pouvait être que morte. Il recula à quatre pattes, essayant de ne pas regarder la tige qui émergeait du visage de la Soviétique, se releva si brutalement qu'il se cogna la nuque et manqua s'assommer. Le cœur battant dans la poitrine, il resta quelques secondes à reprendre son souffle. Sa vie venait de basculer. Plus jamais les choses ne seraient comme avant. Cela en valait la peine.

Il détourna les yeux pour ne pas voir la partie du corps étendu à ses pieds. La cuisine lui parut encore plus glaciale. En février, à New York, on grelottait. Il se rua vers le couloir pour aller chercher ses vêtements. Mais un bruit l'arrêta net. Des coups violents frappés à la porte d'entrée. On avait entendu le cri de Valentina.

Il lui semblait que c'était sur son cœur qu'on tapait. Il réprima un violent frisson, puis bondit-vers la fenêtre. Il souleva la guillotine et reçut un courant d'air glacé. Se baissant, il franchit l'encadrement et atterrit sur la plate-forme métallique de l'escalier d'incendie. Le métal était glacial contre ses pieds et il se mit, malgré lui, à claquer des dents...

À grandes enjambées maladroitement, il se rua dans l'escalier, grelottant de froid, le cerveau vide. Il arriva ainsi jusqu'à la dernière section de l'échelle relevée pour qu'on ne puisse s'y accrocher du trottoir. Sans prendre le temps de la faire descendre jusqu'à terre, Gregory Skripov descendit les derniers barreaux, se laissa pendre un mètre au-dessus du sol et sauta.

Au moment où il atterrissait à quatre pattes, il entendit un cri, venant de la porte de son immeuble.

Il leva la tête, aperçut la silhouette courtaude de Oleg Lianine. Un coup de klaxon le fit pivoter. Une longue limousine noire, une Buick Electra, était arrêtée de l'autre côté de la Soixantième rue, en face d'une borne d'incendie. Presque au coin de la Première Avenue, à une cinquantaine de mètres. Une courte antenne de radio, très fine, émergeait du coffre.

Comme un lièvre débusqué, Gregory Skripov se mit à courir, nu comme un ver.

— Gregory !

Le cri l'atteignit comme un coup de fouet. C'était la voix d'Oleg Lianine, un des hommes du Département V chargés de le surveiller. Il accéléra encore, la bouche ouverte, soufflant bruyamment. Ses pieds nus claquant contre le goudron glacé.

Une des portières de la Buick Electra s'ouvrit, sans que personne ne sorte de la voiture. Il n'en était plus qu'à quelques mètres. Un claquement étouffé se perdit presque dans la rumeur de la ville derrière lui. Gregory Skripov eut l'impression de recevoir un coup violent dans le dos.

Il parcourut encore trois mètres, puis une sensation brutale d'étouffement lui coupa le souffle et les jambes. Il tituba, tomba les mains en avant, s'ouvrant le genou sur une plaque de fonte qui vomissait des flots de vapeur blanche, aveuglé par un éblouissement.

Un homme jaillit de la portière ouverte de la Buick Electra, courut vers Gregory. Celui-ci tenta en vain de se relever, sentit des mains qui le tiraient vers la Buick. Un deuxième homme en était sorti.

Gregory Skripov essaya de dire quelque chose, mais ne réussit qu'à vomir un jet de sang.

Il étouffait, à demi-inconscient. L'image du visage martyrisé de Valentina passa devant ses yeux, épouvantable. Puis, l'odeur suave d'un intérieur en cuir frappa ses narines, le souffle chaud d'une climatisation poussée à fond le réchauffa. Au milieu des bruits divers, il perçut un claquement sec. Les portières de la Buick venait de se refermer et de se verrouiller de l'intérieur.

Une voix inconnue, hystérique, cria en anglais :

— *Go, Jim. Go. He is wounded*(3).

La Buick laissa la moitié de ses pneus dans son démarrage et tourna dans la Première Avenue, brûlant le feu rouge. Toujours nu comme un ver, Gregory était à demi étendu sur la banquette arrière de la grosse limousine, la tête et les épaules sur les genoux d'un des occupants de la voiture. Maintenant, le meurtre de Valentina lui semblait sans importance. Il se sentait étrangement engourdi, respirait très doucement, car dès qu'il voulait remplir sa cage thoracique d'air, une douleur fulgurante lui coupait le souffle. À côté de lui, un des hommes décrocha un radio téléphone, annonça d'une voix tendue et nerveuse :

— *He is wounded. Bleeding. Something in the chest. We're going to Mount Sinai Hospital. Tell them*(4).

Le sol défoncé de la Première Avenue faisait tanguer le Buick comme un bateau ivre. Gregory avait envie de se retrouver dans un lit bien frais et de dormir. Il sentit qu'on posait un mouchoir plié contre la blessure de son dos, voulut remercier, mais perdit connaissance.

La manchette de New York Times annonçait sur quatre colonnes : *Top Russian Aid mysteriously wounded in Manhattan. Seeks political asylum. Called a murderer by Soviet Embassy*(5).

L'article expliquait comment Gregory Skripov, N° 2 de l'Union Soviétique aux Nations Unies avait été trouvé par une patrouille de police gravement blessé d'une balle dans le dos dans la 60^e rue. Il était en salle de réanimation au Mount Sinai Hospital et, par la voix de son avocat Rufus Gardener, avait fait savoir qu'il ne souhaitait pas retourner en Union Soviétique. Un peu plus bas, il y avait une déclaration du porte-parole de la délégation soviétique aux Nations Unies. Celui-ci protestait violemment contre ce qu'il appelait l'enlèvement du diplomate. Prétendant qu'il s'agissait d'un dangereux maniaque sexuel qui avait assassiné une citoyenne soviétique, une hôtesse de l'air de l'Aéroflot, avant de s'enfuir, protégé par des agents de la CIA et du FBI.

Le New York Police Commissioner confirmait le meurtre commis dans l'appartement de Gregory Skripov, mais démentait qu'il y ait un lien avec la fuite du diplomate.

À onze heures du matin, un communiqué du State Department tomba sur tous les télex, affirmant avec la dernière énergie que l'Administration ignorait tout de la défection éventuelle de Gregory Skripov. Si le Soviétique souhaitait demeurer aux USA, la tradition voulait qu'on lui accorde l'asile politique. La fin du communiqué soulignait que Mr. Skripov avait depuis longtemps rempli des fonctions diplomatiques et qu'il était ridicule de parler d'une histoire d'espionnage.

* *

*

John Krieger, responsable de la *Domestic Opération, Division* de la Central Intelligence Agency, reposa son récepteur téléphonique et trempa ses lèvres dans son café froid. Celui-ci semblait avoir encore plus mauvais goût que d'habitude.

La voix du chef de station de New York résonnait encore dans son oreille :

He died five minutes ago.

Gregory Skripov avait succombé à une hémorragie massive, suite de sa blessure.

Mettant un point final à une opération de pénétration qui devait être le plus grand succès de la Central Intelligence Agency au cours des dix dernières années. Ce n'était pas tous les jours qu'on mettait la

main sur un colonel du KGB.

Bien sûr, Gregory avait parlé, pendant les quelques heures de son séjour au Mount Sinai Hospital. Une batterie de magnétophones avait enregistré tout jusqu'à son dernier soupir. Des informations explosives qui risquaient de rester inexploitées, parce qu'incomplètes. Personne à la CIA ne savait encore faire tourner les tables.

John Krieger se prit la tête à deux mains, avec une sérieuse envie de pleurer. Cherchant à se raccrocher à la seule pensée consolante. Les Soviétiques ne savaient pas, eux, ce qu'avait pu dire Gregory avant de mourir.

CHAPITRE II

— Ils se méfient... remarqua Peter Youngblood.

L'Américain fixait la Land-Rover militaire qui parcourait lentement la plage de Tel-Aviv en contrebas de l'avenue Samuel-Herbert, bordée, à part quelques immeubles modernes, d'édifices jaunâtres, croulants, lépreux, entre le *Hilton* et le *Sheraton*. En dépit de la fraîcheur de l'air, il y avait pas mal de monde sur le sable.

— Ils ont des raisons, remarqua Malko.

Un mois plus tôt, un commando palestinien avait débarqué sur la même côte, et assassiné trente-neuf personnes avant qu'on le mette hors d'état de nuire... Dans ce salon douillet du *Sheraton* donnant sur la mer, avec ses hôtes en longues robes vertes fendues, on se sentait pourtant loin de la guerre. Même en ville, à part les soldats en treillis verdâtre, Uzi ou M.16(6) à l'épaule, on ne distinguait aucun signe de tension. Malko étouffa de justesse un rot discret. Tel-Aviv n'était pas La Mecque de la gastronomie. Durant son déjeuner, il avait pensé avec nostalgie à l'épaule d'agneau arrosée de Pichon-Lalande, dégustée à bord de l'Airbus d'Air France, entre Paris et Tel-Aviv. Dans un silence qui contrastait avec le vacarme de la grande métropole israélienne. Le vol en Airbus durait à peine trois heures. Il était arrivé de Vienne le même jour par l'unique vol de la journée sur un Caravelle au charme désuet et au service parfait. À quand les Boeing 737 promis ? Leur acquisition était bloquée par les exigences des navigants d'Air France qui réclamaient de les piloter à trois. Mystère incompréhensible aux yeux de Malko. Il avait volé très souvent sur des 737 de la Lufthansa avec un équipage de deux, comme sur 90 % des 737 en service. Et ils ne tombaient pas... Il avait fallu un miracle et toute l'efficacité du booking d'Air France pour que Malko trouve une place sur le vol : El Al était en grève depuis quinze jours, et des nuées d'israéliens assiégeaient les bureaux d'Air France, pour rentrer chez eux.

Peter Youngblood l'observait d'un air à la fois intrigué et gourmand.

— Alors, dit-il, je me trouve enfin devant la seule Altesse Sérénissime qui daigne collaborer avec notre humble « Company ». J'ai beaucoup entendu parler de vous, prince Malko. Et de votre superbe château. Vous faites des envieux à Langley...

Il semblait fasciné par les yeux dorés de Malko, ressortant encore plus dans son visage bronzé et par la coupe parfaite de son blazer bleu nuit.

— Vous avez des boutons superbes, remarqua-t-il en regardant celui-ci. D'où viennent-ils ?

— D'Italie, dit Malko.

S'abstenant de préciser qu'ils étaient en or massif, pudiquement déguisés en acier. Création Bulgari.

— Où en est votre château ? continua le chef de station de la CIA à Tel-Aviv. Avec l'argent qu'il a coûté au contribuable américain, c'est la bannière étoilée qui devrait flotter dessus...

— Il est pratiquement rénové, avoua Malko en souriant, mais il faut l'entretenir maintenant... Je crains d'être obligé de travailler encore quelque temps avec vous.

— Surtout si vous vous mariez et si vous avez des enfants, souligna l'Américain.

— Surtout, reconnut Malko.

Cachant sa secrète déception. Alexandre, sa « fiancée » de toujours, lasse de son idylle à éclipse, était partie se consoler dans les bras d'un superbe prince italien couvert de chaînes et de gourmettes. Comme une midinette.

Peter Youngblood ne semblait pas du tout pressé de parler « boutique ». Il trempa les lèvres dans son cognac importé de France, et continua :

— Dites-moi, vous n'êtes pas membre de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques ?

— Si, avoua Malko. Pourquoi ?

Il était également chevalier de l'Ordre Souverain de Malte, chevalier de Droit de l'Aigle Noir, et chevalier de l'Ordre des Séraphins.

— Vous allez pouvoir vous recueillir devant l'endroit où votre Ordre a été fondé, annonça Peter Youngblood. C'est dans Misgav Ladach, une rue du quartier juif, dans le Vieux Jérusalem.

— Excellente idée, approuva Malko.

— À propos, demanda-t-il, pourquoi ne nous voyons-nous pas à l'ambassade ?

Comme la plupart des chefs de station de la CIA, Peter Youngblood avait une couverture diplomatique. Vice-consul.

Peter Youngblood eut un sourire suave. Avec son sac de tennis, ses cheveux gris coupés court, ses traits réguliers et sa silhouette élancée, il ressemblait à un jeune professeur de Harvard, sportif et bien élevé. Célibataire, il se nourrissait pratiquement de jus de pamplemousse pour garder la ligne. On ne l'aurait jamais soupçonné d'être un espion. Il avait pourtant occupé pendant trois ans le poste délicat de Premier assistant du Département n° 1 de la CIA à Langley.

— Nos amis israéliens ont la manie des écoutes. Alors pour un sujet aussi délicat... nous sommes mieux ici. Je ne dispose pas d'un « vaulted office(7) » à l'ambassade.

— Vous êtes en bons termes ?

L'Américain eut une moue polie.

— Officiellement, oui. Nous sommes régulièrement en liaison. Mais la confiance n'est pas totale. Mes amis de la « Military Intelligence » me reçoivent chez eux, au ministère de la Défense, mais les gens du Mossad me donnent rendez-vous dans un hall d'hôtel.

— Cela doit faciliter votre travail... remarqua Malko.

— C'est difficile d'obtenir des informations, reconnut Peter Youngblood avec un sourire plein de philosophie. Si nous n'avions pas les satellites et les fournitures d'armes...

— Vous avez de bons informateurs ?

Peter Youngblood leva les yeux au ciel, inquiet pour la suite de sa mission.

— J'ai peur qu'ils ne soient manipulés par le Shin Beth. Les vrais secrets, on ne les connaît pas. Ou alors, on les recoupe par des procédés compliqués. Vous ne pouvez pas imaginer le civisme de ce pays. Ma femme de ménage, une vieille Tunisienne analphabète, m'a dénoncé au Shin Beth... Comme espion.

— Comme espion ?

— Oui, dit l'Américain. Je lui avais demandé si son fils qui se trouve dans l'armée avait été envoyé au Liban...

Charmant. Un ange passa, un bandeau sur les yeux. Israël ne devait pas être la villégiature de rêve pour les agents hostiles.

— On fait surtout de l'information « blanche », conclut Youngblood. En plus, l'hébreu, ce n'est pas l'italien... Je suis content que la « Company » vous ait envoyé pour Go-Sundance(8). Je ne me sentais pas d'humeur à me lancer là-dedans...

— Croyez-vous que le Mossad soit au courant ? demanda Malko.

— J'espère que non, soupira l'Américain. Mais s'ils le sont, ils ne nous le diront pas. Je suis le seul à la Station à être au courant. Et je ne vous cache pas que je suis assez sceptique sur cette information.

Peter Youngblood se pencha par-dessus la table et demanda d'une voix incrédule :

— Vous croyez sérieusement que le général Zwi Halpern, chef d'état-major de l'armée israélienne, est un agent soviétique ?

Malko ne répondit pas tout de suite. Regardant les vagues de la Méditerranée.

Quand on connaissait l'efficacité des Services Israéliens, cette hypothèse semblait aberrante. Cinq services différents tissaient un filet de protection anti-espions en théorie infranchissable. La Military Intelligence, le Mossad, le Shin Beth pour la Sécurité intérieure, la Spécial Branch de la police et le Service de renseignements du ministère des Affaires Étrangères. En dépit de cette formidable défense, il y avait eu des accrocs.

Maintenant qu'il se trouvait en Israël, la mission de Malko lui

apparaissait encore plus paradoxale. Venir chez des as du Renseignement « déterrer » une « taupe » soviétique enfouie depuis des années relevait de la gageure. Pourtant, le défecteur Gregory Skripov, colonel du KGB, spécialiste du Moyen Orient, avait été formel. Zwi Halpern, chef d'état-major de l'armée israélienne, était un agent soviétique depuis des années. Malheureusement, Gregory Skripov n'avait pu donner de plus amples détails avant de mourir.

La CIA s'était retrouvée avec une information « brûlante » mais inexploitable, faute de détails recoupables. Et difficile à exploiter : c'est toujours délicat d'aller annoncer à un ami que sa femme le trompe. Surtout quand on n'a pas de preuves. Après de multiples tergiversations au plus haut niveau, et une réunion spéciale du « National Security Committee », la CIA avait décidé d'envoyer Malko chercher, sur la pointe des pieds, les preuves de l'adultère...

— J'ai du mal à y croire, avoua Malko. Il n'y a qu'un élément troublant : depuis 1961, on n'a pas découvert en Israël un espion de haut niveau. Or, cela reste un objectif de première importance pour les Soviétiques. Ils n'ont quand même pas baissé les bras...

Peter Youngblood écoutait avec une expression nettement sceptique, tirant sur sa Rothmans.

— Et comment transmettrait-il ? Le renseignement militaire, c'est souvent une question d'heures. Les Soviétiques n'ont plus de représentation diplomatique en Israël, et un homme comme Zwi Halpern ne peut pas avoir de contact avec des diplomates roumains, seuls à rester, sans que cela se sache. Les Israéliens surveillent étroitement toutes les communications radio. Ils auraient repéré des transmissions. Il ne téléphone quand même pas directement à la base du KGB à Chypre...

— Ils ont peut-être mis au point un système très sophistiqué de communication ? avança Malko.

— De toute façon, trancha Peter Youngblood, si c'était vrai, les Soviétiques doivent avoir pris des précautions depuis la défection de Gregory Skripov.

— On ne sait jamais avec eux, soupira Malko. Ils ne raisonnent pas comme nous. Ils essaient peut-être d'exploiter leur « taupe » avant qu'elle ne devienne inutilisable. Je trouve que la « Company » aurait dû prévenir les Israéliens et les laisser se débrouiller en famille...

Peter Youngblood ralluma une Rothmans avec un sourire amusé.

— Vous ne savez pas tout. Au moment du Watergate, les Israéliens ont retiré de Washington leur officier de liaison avec la « Company » sous prétexte qu'il y avait des fuites. C'est resté en travers de la gorge de pas mal de gens.

« Plus récemment, il y a eu encore quelques petits froissements. Vous savez que je ne suis ici que depuis quatre mois. Mon

prédécesseur n'a pas terminé son séjour et se trouve maintenant à Quito, en Équateur, ce qui ne constitue pas un avancement...

— Pourquoi ? demanda Malko, amusé de toute cette cuisine.

— Il n'avait rien appris de substantiel sur la préparation de la rencontre Sadate-Begin. Les Israéliens ont tout fait sans nous. Alors, si nous pouvions venir leur apprendre qu'un de leurs principaux généraux est un agent soviétique, cela mettrait du baume sur certaines blessures...

Malko voyait déjà la tête de certains hauts fonctionnaires de la CIA.

La vengeance est un plat qui se mange froid. Même kascher. En tout cas, il s'était rarement trouvé en face d'un objectif aussi difficile.

— Je suppose que les Israéliens savent tout de moi, dit-il. Que pensent-ils de ma présence ici ?

— Ils ne donneront pas une fête en votre honneur, fit sobrement l'Américain. Je dirais même qu'il a fallu tordre quelques bras pour qu'ils ne vous empêchent pas de débarquer de l'Airbus d'Air France... Ils savent parfaitement qui vous êtes et depuis l'histoire des Seychelles(9), les gens du « Hamisrad(10) » ont une opinion mitigée à votre égard. Certains pensent même que vous avez gravement nui aux intérêts d'Israël. En plus, un de leurs agents a trouvé la mort dans cette aventure.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, remarqua Malko et il a voulu m'assassiner.

— Je sais, je sais, dit Peter Youngblood d'une voix conciliante. Ils ont un rapport très complet là-dessus, et c'est OK. Mais il y a des réticences. Heureusement, nous leur rendons pas mal de services, et ils ne peuvent pas trop nous contrer, quand ce n'est pas vital. Enfin, ils nous doivent un service. Quand il y a eu l'histoire Josselé, nous avons laissé des agents du Mossad opérer sur le territoire américain...

— Bref, dit Malko, je suis *persona* presque *grata*... Le Shin Beth ne va pas me faire de misères.

Le chef de station de la CIA lorgna les longues jambes d'une serveuse avant de dire triomphalement :

— Non seulement ils vont vous laisser tranquille, mais je vous ai pris un rendez-vous avec quelqu'un de chez eux. Qui fera la liaison si vous avez besoin de quelque chose. Il devrait déjà être ici.

Malko tiqua :

— Qu'est-ce que je suis censé faire ici ?

— Deux choses. Une « évaluation » des milieux palestiniens, pour vérifier d'une façon indépendante leur allégeance à l'OLP. Ensuite, vous allez vous pencher sur le sort d'une jeune Américaine qui vient de sortir de prison : Jennifer Worth. Elle avait passé des explosifs pour les Palestiniens. Nous voulons connaître les ramifications possibles entre les Palestiniens et les mouvements radicaux américains...

Attention, le voilà.

Malko tourna la tête.

Un homme traversait le hall à grandes enjambées. La coupe un peu trop courte des cheveux gris au-dessus des oreilles évoquait le militaire de carrière, comme les épaules larges et la chemise ouverte. La cinquantaine active. Il tendit la main à Peter Youngblood après avoir prononcé le *Shalom* rituel, et enchaîna en excellent anglais :

— Excusez-moi, je suis en retard.

— Le major David Cohen, annonça l'Américain. M. Malko Linge.

Les yeux de l'Israélien se posèrent sur Malko, avec une expression indéchiffrable. Il sourit légèrement et s'assit.

— Un autre cognac, demanda-t-il en voyant celui de Peter Youngblood. Malheureusement, je ne peux pas rester longtemps.

En dépit de son allure martiale, il manifestait quand même un certain raffinement : la plaque, portant son nom et son matricule, qui pendait à son cou était en or massif... La serveuse lui apporta un cognac qu'il mit à réchauffer dans le creux de sa main. Peter Youngblood ne perdit pas de temps.

— David sera heureux de vous renseigner sur toutes les questions qui peuvent vous intéresser, dit-il. Je vais vous donner un téléphone où on peut toujours le joindre.

— Combien de temps comptez-vous rester en Israël ? demanda l'Israélien avec un ton qui signifiait « quand partez-vous ? »

Encourageant.

— Oh, une dizaine de jours, dit Malko. Où se trouve cette Jennifer Worth, à propos ?

— Nous l'avons assignée à résidence à l'hôtel *American Colony*, à Jérusalem, dit David Cohen. Mais elle va être expulsée dans une semaine. Dès que vous aurez terminé avec elle. (Il but une gorgée de son cognac et remarqua d'une voix égale.) Le FBI va sûrement l'interroger à son retour.

Peter Youngblood vola au secours de Malko.

— Le FBI ne voit pas toujours les choses sous le même angle que nous, affirma-t-il. Nous préférons traiter directement.

David Cohen haussa les épaules avec indifférence et se tourna vers Malko.

— Faites attention, dit-il, les Palestiniens ne disent pas toujours la vérité.

— Je ferai attention.

— Bien.

David Cohen regarda sa montre, vida son cognac d'un coup, ce qui était un crime, se leva, tendit la main à Malko.

— Je suis à votre disposition.

Superbe outsider pour l'Oscar de l'hypocrisie.

Poignées de main. Sourire froid. Il était parti.

— Il n'est pas loquace, remarqua Malko et il ne croit pas un mot de ce qu'on lui a dit. Si nous revenions à nos moutons. Que savez-vous de Zwi Halpern ?

Peter Youngblood sortit un carnet de son sac de tennis.

— Ce qui est officiel, dit-il. Il est venu de Hongrie en 38. À dix-huit ans. À fait ses études à Haïfa, et en 40 a rejoint les rangs de la Haganah. Plus tard, en 45, il est nommé commandant des opérations pour la Galilée. Un poste très important. Ensuite, il entre à l'état-major de cette même Haganah. Puis, lorsque Ben Gourion crée Tsahal, l'armée israélienne, Zwi Halpern est un de ses premiers officiers. Ensuite, il gravit les échelons de la hiérarchie militaire.

« De temps en temps, il retourne en Hongrie où il a gardé de la famille. Il n'y a pas été depuis cinq ans.

— Marié ?

— Veuf. Sa femme, Rikva, est morte d'un cancer, il y a six ans.

— Il vit comment ?

— Il a une maison à Herzliya, la banlieue chic de Tel-Aviv. Avec une petite piscine. C'est son seul luxe. Ne fait aucune dépense somptuaire, ne boit pas. Parle hongrois, allemand, russe, anglais, roumain et français. En plus de l'hébreu et de l'arabe, naturellement.

« Signe particulier : phénoménalement poilu. Tenez.

Il tendit une photo à Malko. Prise pendant une cérémonie officielle. Un nez d'aigle, un visage allongé et viril avec une bouche épaisse, des cheveux très noirs rejetés en arrière, des épaules de catcheur et une chemise ouverte sur une forêt de poils... Dégageant une impression de force virile stupéfiante. Pas très grand.

— Il doit plaire aux femmes, remarqua Malko.

Peter Youngblood eut un sourire presque envieux.

— Un peu plus que ça même. Il paraît qu'il ne reste plus une secrétaire intacte au ministère de la Défense. Elles meurent toutes d'envie de se pendre à ses poils...

« Maintenant, nous entrons dans la biographie officieuse, précisa-t-il avec un sourire en coin. Ses copains ont surnommé Zwi « cheval », en raison, paraît-il, des dimensions impressionnantes de ses attributs sexuels et de sa verdure... Comme les Israéliens sont plutôt portés sur la chose, c'est un titre de gloire supplémentaire.

— En dehors des secrétaires, il y a autre chose ?

— Oui, dit Peter Youngblood. La veuve d'un rabbin.

— La veuve d'un rabbin... interrompit Malko abasourdi.

L'Américain eut un sourire entendu.

— Eh oui... Les rabbins se reproduisent aussi. Il paraît que leur position leur procure de nombreux succès féminins. Celle-ci s'appelle Ruth Hanevim.

Le chef d'état-major de l'armée israélienne amoureux d'une veuve de rabbin, c'était quand même pas mal...

— Elle vit à Tel-Aviv ? demanda Malko.

— Non, à Jérusalem, dans le quartier de Mea Shéarim, le coin des « hassidim », les juifs traditionalistes qui vomissent les païens d'Israéliens. Elle travaille comme professeur d'instruction religieuse dans une école d'État et vit seule. Elle voit Zwi Halpern assez régulièrement, bien qu'on lui connaisse d'autres aventures.

— Comment est-elle ?

Peter Youngblood rit.

— Je ne l'ai jamais vue, mais il paraît qu'elle a des yeux verts extraordinaires et la cuisse émouvante. Avec dix kilos de trop. Et le crâne rasé, bien entendu, comme toutes les veuves de rabbins. Mais elle met une perruque, heureusement.

« Elle n'est pas née hassid d'ailleurs. C'était même une créature aux mœurs assez légères avant qu'elle ne tombe follement amoureuse d'un jeune rabbin, et qu'elle ne l'épouse. Depuis, elle n'a jamais quitté Mea Shéarim, mais certains mécréants chuchotent à Jérusalem qu'elle a essayé tous les amis de son mari...

— Apparemment, dit Malko, c'est plus distrayant d'être rabbin que prêtre.

— Les mécréants prétendent que lorsqu'ils ne sont pas en train de prier, ils passent leur temps à se voler leurs femmes, précisa perfidement Peter Youngblood.

— En tout cas, vous êtes bien renseigné, conclut Malko.

La taille de l'organe sexuel du chef d'état-major de l'armée israélienne pouvait-elle être assimilée à un secret d'État ?

— J'ai quelqu'un à Jérusalem, avoua l'Américain. Un *stringer*. Il pourra vous aider. Wouahdi Tafik. Arabe, de confession catholique, possède un passeport israélien et n'est vraiment accepté par aucune des trois communautés. Il sait beaucoup de choses, parce qu'il est journaliste... Par contre, ne lui demandez pas de se mouiller dans une action directe, et ne le payez pas trop cher. Il ne faut pas lui donner de mauvaises habitudes.

— C'est tout ce que vous avez ?

Péter Youngblood hésita.

— Pour les contacts « blancs », j'ai un ami israélien que nous avons jadis aidé à sortir d'Irak. On lui a sauvé la vie.

Malko avait fait le tour du problème. Il n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent.

— Pouvez-vous lui demander de me faire rencontrer cette Ruth Hanevim ? demanda-t-il. Au milieu d'autres personnes pour que le Shin Beth ne fasse pas trop vite le rapprochement... C'est ce qui me serait le plus utile. Pour le moment.

L'Américain n'avait pas l'air très enthousiaste.

— Je vais essayer, promit-il, mais je ne garantis rien. Ah, il y a encore quelqu'un qui vous donnera des informations intéressantes. Le père Anton, de l'Église orthodoxe russe. La vraie, celle qui a son siège à New York.

— Pourquoi la *vraie* ? dit Malko, il y a une fausse ?

Peter Youngblood sourit.

— Pas une fausse. L'Église orthodoxe basée à Moscou est patronnée par les communistes. Pénétrée par le KGB, bien entendu. Bon, venez au bureau, je vais vous donner toutes les adresses.

Ils se levèrent. En contrebas, sur la plage, la Land Rover repassa à petite allure. Un « Phantom » monta dans le ciel au-dessus de la mer et fila vers le nord. Malko se demandait par quel bout il allait prendre cette curieuse histoire. Ils traversèrent le hall du *Sheraton*.

— Quel âge a Ruth ? demanda soudain Malko.

— Trente-cinq environ. Pourquoi ?

— Vous avez entendu parler du démon de midi ? Des hommes ont ruiné leur carrière pour moins qu'une veuve de rabbin.

Peter Youngblood eut une moue sceptique et coquine.

— Ce qu'elle lui demande ne doit pas lui coûter très cher. À Mea Shéarim, on n'est pas porté sur les bijoux.

Ils sortirent dans Hayarkon, l'avenue en sens unique qui courait parallèlement à la mer, au-dessus de Samuel Herbert. Le vacarme des klaxons était abominable. Cent mètres plus loin, juste après l'ambassade US et les bureaux d'Air France, le sens unique s'inversait. Toutes les voitures venant du nord comme du sud devaient s'engouffrer dans une rue étroite, encombrée des énormes bus bleus de la compagnie Egged. Peter Youngblood ricana.

— Les Israéliens n'ont rien à craindre. Si les Arabes arrivent jusqu'ici, ils se perdront dans Tel-Aviv...

La capitale israélienne ressemblait à la banlieue d'une ville inexistante avec un fouillis inextricable de sens uniques agencés en dépit du bon sens, des rues étroites coupées de feux interminables. On avait le temps de s'endormir à chaque carrefour. L'ingénieur allemand qui les avait réglés à cinquante secondes au lieu des vingt habituelles, devait être un néo-nazi...

Accolé aux cinq étages du building marron de l'ambassade US se dressait un auvent de toile bleu où s'étalait en lettres d'or une inscription peu diplomatique : ARABEL. Disco dancing. Sexy bar.

— C'est le centre culturel ? demanda Malko.

Peter Youngblood eut un sourire choqué.

— Ce quartier est impossible. Les Israéliens construisent n'importe quoi n'importe où. Cent mètres plus loin, c'est plein de bars à putes.

C'est rare de voir une boîte louche accolée à une ambassade. Ils

arrivèrent en face de la caméra de télévision protégeant l'entrée de l'ambassade. De l'autre côté, elle était encadrée par un parking... Sur le trottoir d'en face, les gens faisaient la queue devant les bureaux d'Air France. Depuis le début de la grève d'El Al, Air France était le lien le plus important avec l'extérieur. Des vols supplémentaires, Boeing 747 et Boeing 707 évacuaient les primeurs qui s'entassaient à Lod, évitant l'asphyxie économique du pays et emmenaient des centaines de passagers en souffrance. Peter Youngblood appuya sur la sonnette et la porte s'ouvrit. Le bureau du chef de station était au cinquième étage, juste en dessous de l'énorme boule blanche de l'antenne des télécommunications. Avec vue sur la mer.

En cinq minutes, la question des contacts fut réglée. Grâce à sa mémoire. Malko n'avait pas besoin de noter de numéros de téléphone compromettants.

— La prochaine fois, conseilla Peter Youngblood, passez par Samuel Herbert et mettez-vous au parking de l'ambassade.

C'était l'avenue en contrebas, qui suivait la plage. Mais les sens uniques étaient si compliqués qu'on ne pouvait pratiquement l'atteindre que par hélicoptère...

Malko retrouva sa Cortina au parking voisin. Il n'avait plus qu'à prendre la route de Jérusalem.

Par miracle, il parvint à retomber dans Dizengoff, la grande artère de Tel-Aviv qui faisait penser à l'Europe avec ses cafés en terrasse. Trois cents mètres plus loin, Dizengoff s'incurvait vers l'est. Il suffisait de suivre son prolongement pour sortir de Tel-Aviv et rattraper la route de Jérusalem : Dès qu'il eut franchi l'intersection avec la grande avenue Ibn, Malko ralentit. Il était maintenant sur Kaplan Street. À sa gauche s'étalait un énorme complexe de buildings, de parkings, de villas, de bâtiments de toutes les formes, tous surmontés d'une forêt d'antennes et entourés de barbelés. Tous les dix mètres, des pancartes en hébreu, en arabe et en anglais, annonçaient ; terrain militaire, défense de photographier.

Le ministère de la Défense, centre nerveux du pays.

Si un espion soviétique se terrait là-dedans, c'était un coup de maître. Plus loin, il coupa la route de Petah Tikva et fila vers l'est, dans le dédale d'autoroutes qui cernaient Tel-Aviv. Une Cortina de la police bleu et blanc, semblable à la sienne, le doubla dans un hurlement de sirène. On se serait cru à New York. À chaque arrêt d'autobus, des grappes de soldats en armes faisaient du stop. Paysage typique d'Israël. La route zigzaguait ensuite dans la campagne couverte d'oliviers. Ce n'est que beaucoup plus loin que le paysage changea, lorsqu'il aborda les collines protégeant Jérusalem. À la droite du freeway, les pentes de collines disparaissaient sous les troncs d'une forêt toute neuve : Yaar Ha Kedochim. La Forêt des Martyrs. Chaque

arbre avait été planté en mémoire d'un juif mort dans un camp nazi.

Il y en avait six millions.

Malko se remit à penser à Zwi Halpern. Si l'Israélien était réellement un agent soviétique, il risquait d'être nerveux. Les Russes savaient que Gregory Skripov avait parlé. En lui faisant peur, il commettrait peut-être une erreur. La seule façon de lui faire peur était de s'approcher de lui. Et la meilleure façon de le faire était par l'intermédiaire de la volcanique Ruth Hanevim. Au pire, Malko saurait à quoi ressemblait une veuve de rabbin. Une espèce qu'il avait peu pratiquée jusque-là.

CHAPITRE III

— Je suis juive, avant d'être israélienne !

Les mots claquèrent comme une rafale de coups de feu, prononcés d'une voix à faire frissonner un iceberg. Malko était fasciné par les deux immenses yeux verts comme des émeraudes illuminés par la colère.

— Je ne voulais pas vous vexer, corrigea-t-il. Je ne suis pas encore très au courant des particularités de ce pays.

Ruth Hanevim se calma. Une grosse veine palpitait sur son cou très blanc. Le maître de maison, un vieillard desséché, tout mince et tout petit, habillé comme une gravure de mode, vola au secours de Malko, apportant un verre de Perrier à la veuve du rabbin Hanevim. Celle-ci se lança dans une longue tirade en hébreu à l'intention d'un grand personnage voûté qui ressemblait furieusement à un vautour triste et semblait partager ses opinions. Malko gagna la terrasse protégée par un grand dôme en plastique. La vue était superbe.

Les énormes pierres du *Kotel*, le Mur des Lamentations – seul vestige du temple de Salomon détruit presque deux millénaires plus tôt –, se dressaient en contrebas, de l'autre côté d'une petite esplanade, dominée à gauche par la coupole d'or de la mosquée d'Omar et à droite par celle en zinc de la célèbre mosquée El Aqsa. Un des lieux les plus saints de l'Islam. En dépit de leur âge, les pierres du Mur semblaient toutes neuves, avec des touffes d'herbe poussant entre leurs jointures.

Le « contact » de Peter Youngblood, un certain Moshe Larka, avait bien fait les choses. Il y avait une vingtaine de personnes au cocktail. Sa maison était étonnante et superbe : quatre étages à demi taillés dans le roc, en bordure de l'ancien quartier juif en pleine reconstruction, avec vue imprenable sur le Mur.

À cette heure tardive, l'esplanade était déserte et seuls quelques rabbins se balançaient en face du Mur, plongés dans leur livres de psaumes. On avait l'impression, à chaque inclinaison, qu'ils tentaient de se cogner le front contre les pierres polies...

À droite et à gauche de l'appartement où il se trouvait, des sentinelles israéliennes veillaient, installées dans de petits blockhaus sur les toits. Malko trempa ses lèvres dans sa vodka. Observant Ruth Hanevim. Une jeune fille bouclée comme un caniche, rondelette, en jeans, s'approcha de lui et remarqua en anglais :

— Il ne faut pas faire attention. Ruth est un peu exaltée. Elle fait partie des hassidim, les juifs les plus orthodoxes. Heureusement que Ruth ne s'occupe pas toujours de religion, ajouta-t-elle avec un rire

assez perfide.

Malko observait la veuve du rabbin. Du visage, on ne voyait que les extraordinaires yeux verts et une bouche épaisse et molle, toujours entrouverte, qui faisait oublier le nez important et busqué et le double menton. Si Malko n'avait pas su qu'elle portait une perruque sur son crâne rasé, il aurait pu croire que les abondants cheveux noirs tirés en bandeaux lui appartenaient.

Peter Youngblood avait raison : Ruth Hanevim avait dix kilos de trop, du moins selon les canons européens, mais son corps enveloppé dégageait un magnétisme animal. On avait envie de prendre à pleines mains la poitrine épanouie, pudiquement cachée par un chemisier de coton noir épais ; la jambe était émouvante grâce aux épais bas noirs.

Au moment où Malko achevait son examen, Ruth Hanevim tourna la tête, croisa son regard et le soutint. Puis elle baissa vivement les yeux, comme si elle s'en voulait. Malko avait déjà remarqué que ses prunelles d'or liquide n'avaient pas laissé la veuve indifférente. Il se rapprocha d'elle, souriant.

— Vous travaillez ? demanda-t-il.

Elle acquiesça.

— Oui, j'enseigne la Loi dans une école.

Les autres participants au cocktail ne s'occupaient plus de Ruth, Malko commença à la questionner sur les Hassidim, tous ceux qui attendaient le Messie. Comme elle.

Elle se lança aussitôt dans une longue dissertation, dans un anglais rocailleux, tentant d'expliquer à Malko les méandres de l'orthodoxie juive. Plus elle parlait, plus ses traits s'animaient. Sa poitrine se soulevait, ses gestes étaient plus coulants, son attitude, plus détendue, presque abandonnée. Malko aperçut quelques gouttelettes de sueur qui perlaient à son front. Son mysticisme la mettait visiblement en état de transe. Tout à coup, elle interrompit presque une phrase et s'éloigna avec un sourire contraint, sans explication.

— Excusez-moi, dit-elle, seulement.

Intrigué, Malko la vit disparaître dans l'escalier qui desservait les trois autres étages de la maison. Dépit, il revint vers la jeune fille en blue-jeans qui l'observait d'un air gourmand. Les blonds ne couraient pas les rues en Israël, la couleur ambiante se rapprochant plutôt du pruneau. Mais, en écoutant d'une oreille distraite le babillage de sa voisine, il se demandait comment mettre à profit son contact. Il ne rencontrerait pas tous les jours Ruth Hanevim.

* *

*

Ruth Hanevim scruta son visage dans la glace du lavabo. Ses

grands yeux verts en amande semblaient encore plus verts que d'habitude, humidifiés par les pensées secrètes qui la hantaient. Son cœur cognait dans sa poitrine, à coups sourds. Elle se sentait à la fois moite et glaciale, et un poids l'oppressait, comme si elle avait eu une énorme boule dans l'estomac.

Elle lissa le chemisier sur ses seins lourds soutenus par un soutien-gorge à armature. Dans un mouvement de coquetterie, releva sa jupe noire sur ses jambes, découvrit les épais bas noirs tenus par des portejarretelles de même couleur et tira sur le tissu du chemisier pour le tendre, faisant ressortir son galbe, examinant sa silhouette. Normalement, elle tenait dans un 42. Mais il lui suffisait de s'oublier sur un loukoum pour déraiper vers le 44. Heureusement, en Israël, on n'aimait pas les femmes maigres. Puis elle rabattit la jupe, troublée. Son geste venait de lui rappeler un jour où elle s'était fait prendre debout par son amant, entre deux conférences d'état-major. Elle adorait ces étreintes rapides, violentes, clandestines. Le processus était toujours le même : la combinaison d'une évocation mystique et la présence d'un homme qui l'attirait la plongeaient dans une sorte de transe, au bord de l'orgasme.

Lorsqu'elle était dans cet état, il suffisait qu'on l'effleure pour que toute sa résistance soit paralysée. Quitte à se haïr par la suite. Depuis qu'elle était veuve, sa vie n'était pas facile.

Avant de rencontrer Salomon Hanevim, Ruth avait travaillé dans une agence de presse à Tel-Aviv, consommant à peu près tous les mâles qui passaient à sa portée.

Pendant cinq ans, elle n'avait pas trompé son mari. Il est vrai que ce dernier ne perdait jamais une occasion de lui rendre hommage, sauf dans les périodes impures, naturellement. Le Seigneur avait partiellement béni leur bonheur : Ruth ne pouvait pas avoir d'enfants à cause de ses trompes en loques, ce qui autorisait le rabbin à forniquer sans enfreindre la loi, tous les jours que Dieu faisait, avec une petite pointe pour le Sabbat...

Tout cela aurait continué longtemps sans un autobus de la compagnie nationale Egged doté de mauvais freins. Plongé dans son Sidour, le rabbin Salomon Hanevim ne s'était pas vu mourir, écrabouillé contre un mur de façon abominable par le lourd véhicule.

Ruth s'était rasé la tête, avait trouvé du travail et décidé de continuer à vivre dans son petit appartement de la rue Gehula, à Mea Shéarim. D'ailleurs la foi mystique de son époux défunt lui était restée, et elle s'était mise à militer avec enthousiasme pour la cause des hassidim.

Elle avait encore l'impression de continuer l'œuvre de son mari lorsqu'elle s'offrait discrètement à quelque jeune rabbin blafard et timide, affolé par son magnétisme et son aura de sainte femme. Elle en

aurait peut-être épousé un qui se montrait particulièrement vigoureux, si elle n'avait pas rencontré Zwi Halpern, invité à une réunion du Grand Rabinat militaire à laquelle elle assistait.

Cette espèce de gorille phénoménalement velu, avec un sourire éblouissant, des yeux vifs et une réputation de Don Juan, lui avait donné le même choc que la rencontre avec son mari.

Il avait débarqué un jour chez elle et, pratiquement sans un mot, l'avait violée. Pour la première fois depuis la mort du rabbin, elle avait retrouvé ce torrent qui engloutissait tout et cette virilité monstrueuse qu'elle pouvait contempler indéfiniment avec un trouble toujours égal. Peu à peu, leurs liens s'étaient resserrés et élargis. Ils faisaient toujours l'amour de la même façon : brève, violente, intense et souvent clandestine. Parfois, dans des endroits insolites, comme le fond d'une Land Rover dans le Sinai.

Mais, en plus, ils parlaient, et cette complicité-là était devenue encore plus forte que l'autre.

Bien entendu, tout Israël était au courant de leur liaison. Y compris le Shin Beth. Certains de ses membres, qui vomissaient les hassidim, trouvaient la situation assez cocasse. Pendant la guerre des Six Jours, tout soldat israélien parvenant à s'emparer des « Peyoss » d'un Hassid avait droit à quatre jours de permission.

Après tout, les deux étaient veufs et Israël le-pays de la liberté.

Ruth Hanevim sursauta : elle venait d'entendre une porte s'ouvrir. Depuis quelque temps, elle était très nerveuse et devait même prendre des somnifères pour dormir. Pourtant, elle n'avait jamais eu autant de choses exaltantes à faire. Si son projet aboutissait, elle serait bénie par tous les hassidim de Jérusalem... Cela valait quelques nuits blanches. Elle sortit de la salle de bains. Elle n'avait pas envie de remonter se mêler à la discussion et il était trop tôt pour partir.

À sa gauche, il y avait un petit bureau prolongé par une sorte de boyau-bibliothèque étroit.

Ruth Hanevim s'y glissa et chercha un livre de psaumes. Elle en trouva un, l'ouvrit et se mit à lire, après s'être installée sur un petit canapé à deux places. Cherchant à retrouver la paix de l'âme et du corps. L'inconnu blond qui lui avait jeté ce regard pénétrant avait réveillé tous ses démons.

* *

*

Malko consulta discrètement sa montre. Ruth Hanevim avait disparu depuis vingt minutes, mais n'avait pas quitté la maison puisque son sac était là. Autour de lui, les discussions politiques s'enlisaient dans des détours byzantins... Il éprouva tout à coup une

irrésistible envie de savoir ce que faisait Ruth Hanevim. Dans son métier, il valait mieux se fier à son instinct... Discrètement, il s'engouffra dans l'escalier sans que personne ne le remarque. Le second étage était vide : uniquement des chambres à coucher. Le premier n'offrait guère plus d'intérêt. Il se retrouva au rez-de-chaussée, inspecta le living d'un coup d'œil, traversa un minuscule patio, aperçut un petit bureau vaguement éclairé qui s'enfonçait dans le roc, sous la rue Misgav-Ladach. Une pièce de troglodyte. Il entra et s'arrêta aussitôt.

Ruth Hanevim était assise au fond, en train de lire, les jambes croisées. Il dut faire un léger bruit car elle sursauta. Malko s'approcha d'elle, souriant.

— Je me demandais où vous étiez passée, dit-il. Que lisez-vous ?

Ruth Hanevim avait l'impression que tout son corps se liquéfiait à partir de la taille. Tout à coup, elle n'arrivait plus à parler anglais. Malko prit le livre et sourit en voyant les caractères hébreux. Son regard remonta, s'appuya sur le corsage gonflé par l'opulente poitrine. Ruth Hanevim eut une réaction aussi violente que s'il l'avait touchée.

Elle se leva d'un bond et fila vers l'endroit où elle avait pris le livre de psaumes. Malko la suivit. Arriva en face d'elle. Leurs regards se croisèrent. Il vit la bouche très rouge entrouverte, les narines qui palpitaient. Le regard vert dérapa vers la gauche. Fuyant. Ils se touchaient presque. Tous les bruits de la party étaient étouffés par les épais murs de pierre.

Ruth tendit le bras pour remettre le livre en place, sur une étagère élevée. Malko décida de se laisser guider par son instinct de chasseur. Ils n'avaient prononcé aucune parole. D'un geste naturel, il posa les mains sur les hanches fermes et larges. Ruth Hanevim demeura pétrifiée, le bras tendu, transformée en statue de sel. Malko eut l'impression que s'il disait un seul mot, elle allait se mettre à hurler.

Lentement, ses deux mains remontèrent le long du corsage de coton, épousant la forme des seins. Le couloir était si étroit qu'il n'eut qu'à avancer de quelques centimètres pour être contre Ruth. Les deux émeraudes de ses yeux semblaient soudain remplies d'eau. D'une eau trouble avec des reflets irisés.

Il se pencha et l'embrassa. Les lèvres épaisses s'ouvrirent docilement sous les siennes, mais la langue restait morte, comme détachée. Pourtant son cœur cognait comme un marteau-piqueur en folie. Son cerveau lui disait de partir, de crier, de s'écarter. Mais elle sentait contre son ventre le talisman maléfique qui la réduisait toujours à l'impuissance, et ne pouvait s'en détacher.

Elle entendit des voix de l'autre côté du patio : des invités qui s'en allaient. D'un sursaut, elle arracha sa bouche, mais son ventre restait soudé. Il fallut une porte qui claque pour qu'elle parvienne à glisser un

peu, à s'écarter.

— *Rad mimeni, zé goal-nefesh !*(11)

Dans son trouble, elle ne s'aperçut pas qu'elle avait parlé hébreu.

Essayant de se glisser vers le bureau, elle tourna le dos à son agresseur. Aussitôt, deux mains aux doigts durs la saisirent aux hanches, la plaquant contre le rayon plein de livres. Comme si elle allait tomber, elle s'accrocha des deux mains à une étagère, le cerveau vide, le ventre bouillonnant. Elle sentit l'homme qui haletait à son tour, collé à elle. Ils tenaient à peine dans l'étroit boyau.

Les mains descendirent, suivirent la courbe des cuisses, jusqu'au bas de la jupe, remontèrent, entraînant le tissu, effleurant au passage, les bas, puis la peau nue, humide de sueur. Ruth Hanevim eut un violent sursaut lorsque les doigts s'accrochèrent au dernier rempart de sa pudeur. Elle manqua hurler quand la lumière s'éteignit dans le bureau, les plongeant dans l'obscurité. Quelqu'un croyait la pièce vide. Ce n'était pas possible, elle n'allait pas se faire prendre dans cet étroit boyau qui sentait la poussière. Même Zwi Halpern n'avait jamais fait ça.

Elle réalisa soudain avec une horreur délicieuse que sa croupe était nue, qu'une épée brûlante s'appuyait au milieu, glissant de plus en plus bas.

Sans que son cerveau ait donné aucun ordre à ses muscles, ses reins basculèrent, un de ses pieds glissa, l'ouvrant un peu plus. D'un coup, elle sentit la tige de chair l'envahir d'une poussée impérieuse, brutale. De nouveau les mains la tenaient aux hanches, la tirant en arrière pour mieux l'empaler.

L'espace était si étroit qu'ils pouvaient à peine bouger. Les étagères craquaient, elle sentait que le lent va-et-vient allait la faire exploser d'une seconde à l'autre. Elle se sentait bête, femelle. L'éclair fulgura dans ses reins, l'inondant de chaleur, presque insupportable, lui coupant les jambes, l'éblouissant. Elle sentit le hurlement qui montait de sa gorge.

Sa bouche ouverte avançait, emprisonnant l'étagère, et ses dents se refermèrent sur le bois, s'y enfonçant, étouffant le cri qui se transforma en gémissement. Ses doigts serraient l'étagère supérieure à la broyer. Cela dura quelques secondes, puis la marée reflua, la laissant délicieusement légère, sereine. Le membre qui la violait remonta dans son ventre avec une secousse violente et elle réalisa que son partenaire explosait à son tour.

Elle manqua hurler de nouveau. Un voile noir passa devant ses yeux.

Ils demeurèrent dans le noir indéfiniment. Puis Ruth sentit son ventre se vider de la bête qui l'avait envahie, sa jupe retomba autour de ses jambes. Une voix douce dit à son oreille.

— Remontez la première. Attention à votre perruque.

Sa perruque brune avait glissé en avant, vers son front, découvrant sa nuque rasée. Ruth la remit en place automatiquement et, comme une somnambule, s'élança à tâtons hors du boyau, faillit s'étaler, son slip entravant ses jambes. Elle se rajusta et se retrouva, après avoir renversé une lampe, dans le patio. Le cœur battant la chamade, morte de honte et de plaisir.

Dans l'escalier, elle frôla un couple qui descendait. Elle n'avait plus qu'une idée : récupérer son sac et se rendre au *Kotel* pour prier et demander pardon à Dieu de son insigne faiblesse. De toute façon, elle aurait été obligée d'y aller.

* *

*

Moshe Larka s'avança vers Malko, avec un sourire en coin. Il n'y avait plus qu'une dizaine de personnes dans la pièce du haut, dont la jeune fille frisée en blue-jeans. L'Israélien prit Malko par le bras.

— On dirait que vous avez fait peur à la belle Ruth Hanevim, dit-il. Elle est remontée ici comme si elle était poursuivie par le diable et elle était partie.

— Ah bon ? fit Malko, d'un air innocent.

L'Israélien lui fit un clin d'œil.

— J'espère que tout va comme vous voulez...

— À peu près, dit Malko.

— Venez, dit l'autre, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il entraîna Malko vers la terrasse. Il faisait nettement plus frais. Moshe Larka tendit le bras vers une silhouette qui descendait l'escalier reliant le quartier juif à l'esplanade en face du Mur.

— Regardez, la voilà.

Malko reconnut Ruth Hanevim. La veuve traversa l'esplanade d'un pas rapide et alla s'immobiliser dans la partie du Mur réservé aux femmes, à droite. Elle sortit un livre de son sac : et se mit à prier. Grâce à l'éclairage violent on la distinguait parfaitement.

Moshe Larka eut un petit rire de gorge.

— Depuis quelque temps, elle vient pratiquement tous les soirs prier à minuit au Mur. Même les soirs où elle n'est pas aussi nerveuse qu'aujourd'hui. Je me demande quel péché elle peut bien demander à Dieu de lui pardonner. Ou quel vœu elle a fait.

— De trouver un nouveau mari, fit l'homme à la tête de vautour d'un air entendu.

— Alors, il faut qu'il ait beaucoup de poils, ajouta Yahel, la jeune fille frisée.

Malko ne quittait pas des yeux la silhouette noire qui semblait

écrasée par l'énorme Mur. C'était peut-être le début d'un fil conducteur. Quel poids étouffait la maîtresse de Zwi Halpern, le supposé traître ?

Brusquement, il se demanda qui était le contact du Shin Beth à cette soirée... Il y en avait sûrement un. Peut-être l'homme à la tête de vautour triste. Ou Yahel, la jeune fille en jeans, qui faisait son service militaire... Il regarda la vue superbe. Loin derrière les dômes des deux mosquées on apercevait les lumières de l'*Intercontinental*, bâti sur le Mont des Oliviers. En bas, Ruth Hanevim s'éloigna du Mur et partit vers le parking. Malko se tourna vers Moshe Larka.

— Vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle cette femme se rend tous les jours au Mur ?

L'Israélien secoua la tête.

— Non, peut-être traverse-t-elle une crise de mysticisme. Ou elle a à affronter un problème difficile. Le soir, c'est plus calme pour prier. Et dans la journée, elle travaille. Ensuite, il y a la prière. Elle a peut-être des insomnies, ajouta-t-il en riant. Ou vous l'avez troublée.

Tous les invités semblaient s'être aperçu de l'intermède brûlant du bureau. À croire qu'il y avait des micros partout. Maintenant, Malko se demandait s'il avait eu raison... Ruth s'était littéralement enfuie...

Mais il ne s'était pas jeté sur elle seulement pour l'amour de la CIA. Il y avait des situations qui invitaient au « viol ».

L'homme à la tête de vautour triste s'approcha.

— Alors, comment trouvez-vous Israël ?

— Calme, dit Malko. Très calme. On ne dirait pas un pays en guerre.

Son interlocuteur sourit.

— Il n'y aura plus de guerre ! Sadate l'a dit.

— Et les Palestiniens ?

L'Israélien secoua la tête.

— Ils ne peuvent pratiquement pas pénétrer chez nous. Toutes les frontières sont fermées. La dernière c'était le nord, celle avec le Liban. Maintenant, nous sommes tranquilles de ce côté-là, j'espère. Du côté jordanien, c'est infranchissable. Trois rangs de barbelés électrifiés, des champs de mine, des détecteurs acoustiques, des patrouilles, des hélicoptères et un glacis de quatre kilomètres de large.

— Vous n'avez pas de réseau terroriste en Israël, alors ? demanda Malko. :

— À peine, fit le vautour triste. Il y a quelques jeunes qui font de l'agitation dans les territoires occupés, pour se dédouaner au cas où l'OLP vaincrait. On les met en „ prison quelques semaines, ensuite, ils sont calmés. Mais ce n'est pas sérieux. Ils n'ont ni armes, ni soutien logistique... D'ailleurs, les Palestiniens de la Cisjordanie sont très heureux, ils n'ont jamais gagné autant d'argent... En plus, ils

bénéficient de presque tous les avantages des Israéliens.

À l'entendre, on se demandait comment il y avait encore un conflit au Moyen-Orient. Malko étouffa un bâillement.

La petite Yahel intervint dans la conversation, avec indignation.

— Moi, je me suis fait attaquer par un Arabe, il y a trois semaines à côté d'ici !

Le vautour triste sourit :

— Ce n'est pas la même chose. Il voulait seulement te violer.

Malko jeta un coup d'œil à la « soldate ». Le blue-jeans moulait sa croupe ronde et ferme, le visage enfantin et ouvert était plein de sensualité. Cet Arabe avait des excuses... Les derniers invités étaient en train de partir. Il prit congé de son hôte et s'engagea dans l'escalier étroit, Yahel sur ses talons.

La rue Misgav-Ladach était totalement déserte. On aurait dit un décor de film, avec ses maisons bien léchées en pierre de taille rose à l'architecture tarabiscotée, ses passages voûtés, ses petits escaliers tortueux. Les Israéliens étaient en train de reconstruire de fond en comble tout le quartier juif, avec ses synagogues et ses écoles talmudiques détruites par les Jordaniens, avant 67. Très peu de maisons étaient déjà habitées, et cela en accentuait le côté artificiel. L'étroite rue Misgav-Ladach, la principale du quartier juif, remontait entre deux rangées de façades mortes et d'immeubles inachevés.

— Vous savez comment retrouver le parking ? demanda Yahel.

— Vaguement...

— Je vais vous accompagner, dit la jeune Israélienne. Comme ça, je ne serai pas seule.

Cent mètres plus loin, la rue se rétrécissait, ils tournèrent à droite dans un passage voûté étroit, débouchèrent sur une place déserte, éclairée par des lampadaires flambant neufs. Irréelle. En face se dressait la masse impressionnante d'une école rabbinique. Le silence était absolu, on n'entendait que le bruit de leurs pas. Un vent aigre s'engouffrait dans l'entrelacs des petites rues, vous glaçant d'un coup.

Enfin, ils retrouvèrent le minuscule parking en surface. Les Israéliens en avaient commencé un, souterrain, mais avaient dû s'arrêter devant les couinements indignés de l'ONU : chaque fois qu'on déplaçait un caillou, c'était un vestige archéologique.

— Vous pouvez me déposer ? demanda Yahel, j'habite près du *King David*.

Son insistance devenait suspecte... Le Shin Beth utilisait beaucoup de femmes. Ou, tout simplement, Malko lui plaisait. Il enfila les rues désertes, rattrapa le quartier arménien pour sortir de la vieille ville par Jaffa Gâte. :

— Vous prenez Mamilla Road, dit Yahel. Ensuite à droite dans David Hamelech.

Jérusalem ressemblait à un mirage. On apercevait les endroits où on voulait se rendre, mais on n'y parvenait jamais, à cause du labyrinthe de rues montant et descendant, tournant, changeant de nom, débouchant sur des culs-de-sacs. La ligne droite semblait-totalement inconnue des Israéliens. Il y avait *toujours* un détour. Après avoir passé la masse grise du *King David*, Yahel fit tourner Malko à gauche sur une petite esplanade bordant des maisons refaites comme celles de la vieille ville, entassées les unes au-dessus des autres sur la pente raide d'une colline, face au mur ouest de Jérusalem.

— Vous voulez voir la vue ? proposa timidement Yahel, ce n'est pas aussi joli que chez Moshe, mais la maison est amusante, elle est à moitié creusée dans le rocher.

— Je ne voudrais pas vous déranger, protesta hypocritement Malko.

— Oh, je suis seule, fit Yahel, mes parents sont en Europe, et mon fiancé est au sud-Liban. En opérations. Moi-même, je suis en permission, je repars dans trois jours.

Ils pénétrèrent dans la maison. Yahel guida Malko jusqu'à un living qui s'ouvrait sur une terrasse. En face, on devinait les murs de la vieille ville.

Yahel ouvrit la porte-fenêtre et l'entraîna sur la terrasse. La vue était superbe, mais on grelottait. Ils rentrèrent aussitôt. Les bouts de seins de Yahel pointaient à travers le chemisier blanc, comme s'ils voulaient sortir. Yahel sourit en rougissant.

— C'est le froid.

— Il faut les réchauffer, dit Malko en souriant.

Lorsqu'il commença doucement à masser la poitrine ronde à travers le chemisier, Yahel se contenta de fermer les yeux. Malko passa un bras autour de sa taille, et le petit corps ferme et dodu s'appuya aussitôt contre lui. L'épisode Ruth ne l'avait pas totalement épuisé, et le contact de ce corps frais et jeune lui rappela rapidement qu'il était un homme avant d'être une barbouze.

Ils se retrouvèrent sur le large canapé. D'elle-même Yahel se débarrassa en un clin d'œil de ses vêtements, aida Malko à se déshabiller, puis le serra dans ses bras, l'embrassant à en perdre le souffle.

Elle regardait les cheveux blonds et les yeux dorés avec presque de la vénération.

— Tu en as de la chance d'être blond ! soupira-t-elle.

Sa bouche enfantine s'abaissa sur la poitrine de Malko, effleurant le bout d'un de ses seins avec habileté, mêlant la caresse de la langue et un mordillement de jeune chat. Tout en frottant lentement son corps contre le sien. Puis, sans cesser sa caresse, alternée d'un sein à l'autre, elle monta et s'empala sur Malko.

Les mains appuyées sur ses épaules, elle se mit à le chevaucher, les yeux clos, gémissant, se trémoussant d'avant en arrière. Puis, elle se frotta plus fort, poussa un grognement brusque et se laissa tomber d'un coup. Ils jouirent en même temps, et elle demeura prostrée, la tête sur la poitrine de Malko, reprenant son souffle. Il se sentait bien. Machinalement, il lui caressa le dos, et elle ferma les yeux comme un chat heureux. Il y avait comme cela des moments de détente dans l'existence dont il fallait profiter à fond. Soudain, il réalisa que Yahel n'avait pas cessé de mâchonner quelque chose.

— Qu'est-ce que tu mâches ?

— Du *bingo*, dit-elle avec simplicité. C'est comme la marijuana. On en trouve à Gaza. C'est chouette, ça vous fait planer. Autrement, je n'aurais pas osé t'emmener ici.

— Pourquoi ?

Yahel baissa les yeux.

— Parce que ma mère dort dans la chambre du fond. Mais elle prend des somnifères, elle a le sommeil très dur...

Décidément, ce n'était pas un agent du Shin Beth.

Malko se vit nu sur le canapé, surpris par une *jewish marna* hystérique. Son désir tomba légèrement... Yahel observait son sexe avec curiosité.

— C'est la première fois que je fais l'amour avec un homme qui n'est pas circoncis, dit-elle. C'est amusant.

Elle s'étira. Détendue et sans complexe, encore enfantine, puis alluma une cigarette et souffla la fumée au plafond.

— Tu fais souvent l'amour ? demanda Malko.

Elle se pencha et s'amusa à lui agacer les seins avec ses cheveux frisés.

— Dans l'armée, dit-elle, on ne pense qu'à ça. Les filles font deux ans. Tous les officiers couchent avec leurs secrétaires. C'est comme ça que j'ai connu Arik.

— Qui est Arik ?

— Mon fiancé. Nous nous sommes connus dans le Sinaï. Au début de mon service. J'étais sa secrétaire. Je couchais dans une tente avec une autre fille, lui dans une autre. Tous les matins, je devais lui faire son café. Le premier jour, il m'a reçue tout nu. Il m'a dit que c'était la coutume.

— Charmante coutume, remarqua Malko.

Yahel rit.

— Après, c'est lui qui venait m'apporter le café !

Curieux pays. Ce n'était pas « Faites l'amour et pas la guerre », mais « Faites l'amour et la guerre ».

Malko lança un ballon d'essai :

— Tout le monde fait la même chose ? Même les officiers

supérieurs ?

— Bien sûr, fit Yahel, à part ceux qui sont très religieux. Mais tu as vu Ruth ce soir, celle que tu as sautée ?

— Que j'ai sautée ! protesta Malko, avec l'indignation du Juste.

— Ne fais pas l'idiot, fit Yahel, je t'ai vu descendre. C'est moi qui suis venue éteindre la lumière. Il n'y avait qu'à voir la tête de Ruth quand elle est remontée. Elle avait des valises mauves sous les yeux... Tu as eu raison, c'est une salope en dépit de sa religion et de sa boule rasée. Elle a le feu au cul. Moi, un rabbin, ça me dégoûterait. Ils sont blancs comme des vers. Berk.

Elle parlait vraiment comme un soldat... Sur sa lancée, elle enchaîna :

— Eh bien, Ruth la Sainte est la maîtresse d'un de nos généraux, Zwi Halpern, un type couvert de poils comme un singe, mais super excitant. Les filles se battent pour être ses secrétaires. Un jour, il paraît qu'il l'a sautée sur son bureau, sans même fermer la porte. Elle gueulait tellement qu'on a cru que les Palestiniens attaquaient.

— Là, tu exagères, dit Malko. Pourquoi la détestes-tu ?

— Elle est hypocrite, fit Yahel. Avec son crâne rasé, soi-disant pour éloigner le désir des hommes. Tu parles ! Je me demande si elle se met aussi une perruque sur le minou...

Déchaînée, la douce Yahel. Malko était en train de dérapier vers ses soucis professionnels. La liaison entre Ruth et le « suspect » semblait bien établie ? Mais cela menait où ?

— Il faut que je me couche, annonça Yahel. Demain matin, je pars dans le Néguev à sept heures...

Elle regarda Malko se rhabiller, l'embrassa tendrement avant de partir, lui glissant son numéro de téléphone. Il se retrouva sur l'esplanade déserte et glaciale, les reins apaisés, mais soucieux. La seule piste était Ruth. Et son étrange habitude d'aller prier au Mur, à minuit.

Il allait avoir besoin du *stringer* de la CIA, Wouahdi Tafik.

Au volant de la Cortina, il s'engagea dans les rues désertes de Jérusalem.

La soirée avait été bien remplie mais quand reverrait-il la volcanique Ruth ?

La pancarte était suspendue à une barre de fer sortant du mur, au-dessus d'une boucherie kascher. En hébreu, en yiddish et en anglais :

« Fille juive, la Thora t'ordonne de te vêtir avec modestie, nous ne tolérerons pas que des gens immodestement habillés traversent nos rues. » Au-dessous de la pancarte, un enfant d'une dizaine d'années était plongé dans un livre de psaumes assis sur une caisse posée à même le trottoir de la rue Hamasger, les *peyoss*⁽¹²⁾ descendant jusqu'aux épaules, la traditionnelle *kippa* posée à l'arrière du crâne, le visage blafard et grave comme un vrai rabbin.

— Vous voyez qu'ils ne plaisantent pas, dit Wouahdi Tafik. Ruth Hanevim, là habite au 45, la petite maison avec le balcon, au-dessus de la pancarte.

Malko et le *stringer* de la CIA tenaient difficilement à l'avant de la petite Fiat 600 décrépite, mais Tafik avait insisté pour prendre sa voiture.

C'était plus pratique, Malko ayant du mal à se diriger dans le magma de rues à sens unique montant et descendant les innombrables collines, perpétuellement encombrées d'une circulation démente. Une nuée de contractuelles laides à faire reculer les armées arabes avaient beau couvrir les pare-brise de contraventions roses, rien n'y faisait...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Wouahdi Tafik.

Mal à l'aise. Avec son crâne déplumé, ses gros yeux myopes et sa verrue sur le front, il ressemblait à un lapin effrayé. De plus, son anglais était à peu près incompréhensible. Mais il avait le mérite de connaître beaucoup de choses. Malko regarda la maison où habitait sa « conquête » de la veille. Se disant que le maintien modeste n'empêchait pas les sentiments. Une voiture blanche toute neuve était garée devant. Une petite Subaru japonaise.

— C'est à elle cette voiture ? demanda-t-il.

— Oui, dit Tafik. Mais elle l'a eue sans payer les droits de douane. Grâce au général Halpern. Il est très puissant... Cela représente 350 % du prix de la voiture... Les Israéliens appellent ça la *praktika*, la combine, ajouta-t-il, de sa voix douce.

Le péché avait des compensations. Malko calcula rapidement que les taxes sur une Subaru devaient représenter environ cinq mille dollars : cent vingt-huit mille livres israéliennes. Une fortune.

— Comment savez-vous cela ?

Tafik eut un sourire doux.

— Oh, vous savez, la météo a beau donner six bulletins différents pour le pays, c'est quand même un tout petit pays. Tout se sait quand

on est bien placé... Et puis, Ruth Hanevim est connue. Vous voulez voir où elle travaille ?

— S'il vous plaît, dit Malko. Pourquoi est-elle si connue ?

La Fiat démarra poussivement dans la rue en pente, s'enfonçant encore plus au cœur de Mea Shéarim, le quartier le plus saint de Jérusalem, à l'ouest de la porte Mandelbaum, regroupant tous les fanatiques de l'orthodoxie juive... Tous les vendredis soir, veille du Shabbath, le quartier entrait en hibernation. Jusqu'au dimanche matin, pas question de conduire une voiture, de préparer à manger, même de pousser le bouton d'un ascenseur. Des jeunes rabbins veillaient aux limites du quartier, prêts à tomber à bras raccourcis sur les mécréants qui viendraient les narguer en violant les prescriptions sacrées du Shabbath.

À côté de cette léthargie, un dimanche anglais était plein d'animation...

— Ruth Hanevim est très en vue, parce qu'elle milite pour le regroupement de tous les hassidim épars dans le monde, expliqua Tafik tout en conduisant. Elle écrit des articles, elle fait des conférences, elle harcèle le gouvernement. Et puis, c'est une très belle femme...

Il freina violemment pour éviter un rabbin en train de traverser paisiblement, le nez plongé dans son livre de psaumes. Avec ses *peyoss*, son pantalon noir serré et son grand chapeau de velours noir à bord de fourrure, il semblait sortir tout droit d'une gravure du XVIII^e siècle.

Le trottoir grouillait d'hommes en noir, au visage blafard encadré de longues tresses, coiffés de l'éternel chapeau noir, traînant parfois par la main des enfants habillés exactement de la même façon, le visage tout aussi grave. Tafik tourna à droite, puis à gauche, dans Yehezkel Road, puis s'arrêta devant un grand bâtiment de pierre rose.

— Voilà, dit-il. C'est là que Ruth travaille tous les jours...

En face, un rabbin attendait l'autobus, se balançant d'avant en arrière comme un pendule détraqué, ailleurs, la barbe plongée dans son livre de psaumes. Deux autres discutaient violemment sur le trottoir, probablement sur un point insignifiant de la Thora. Leur vie se passait à interpréter les textes sacrés et à les appliquer à la lettre... Curieux environnement pour une femme comme Ruth Hanevim...

— Elle est là tous les matins de sept heures et demie à trois heures, annonça Tafik. Elle va travailler à pied.

Malko commençait à étouffer, à l'étroit dans la minuscule voiture.

— Si nous allions prendre un verre quelque part ? proposa-t-il pour bavarder.

Tafik prit un air encore plus effrayé.

— Je préférerais chez moi, dit-il ma femme pourra nous faire un

café turc. C'est plus tranquille.

Ils firent demi-tour, s'éloignant dans Mea Shéarim Road, redescendant vers la porte de Jaffa. L'Israélien-arabe-chrétien semblait intrigué.

— Pourquoi vous intéressez-vous tellement à cette femme ? demanda-t-il.

— Nous pensons qu'elle a des contacts avec les Palestiniens, dit Malko.

Tafik hochà la tête.

— Oh, c'est possible.

— Et cela ne choque pas qu'un général de l'armée israélienne ait pour maîtresse une hassid ? demanda Malko.

Tafik écrasa l'accélérateur pour éviter d'être aplati entre deux énormes bus bleus, qui les enveloppaient d'un nuage noirâtre.

— Oh, les Israéliens ont des sentiments ambigus envers les orthodoxes. Ils se moquent d'eux, mais en même temps, ils les respectent comme gardiens de la Loi. Les rabbins n'ont aucun mal à se marier.

Ils traversaient tout Jérusalem, filant vers le sud, longeant l'impressionnante muraille ocre de la vieille Jérusalem qui la faisait ressembler à un colossal château fort Chaudron des trois grandes religions monothéistes. Les églises, les mosquées et les synagogues s'enchevêtraient au gré de ses ruelles nauséabondes, veillées par des nuées de clercs se disputant férocement la garde des lieux, tous plus saints les uns que les autres. Si un tremblement de terre brusquement engloutissait la ville, l'Islam, la Chrétienté et le Judaïsme seraient décapités. Plus de Saint-Sépulcre, de Mur des lamentations, de mosquée Al Aqsa. Un vent glacial soufflait du nord, faisant trembler la petite Fiat. Dans cette ville étrange, le temps changeait toutes les deux heures. Passant du hamsin brûlant à des rafales à remplir tous les cimetières. Enfin ils stoppèrent dans une rue tranquille, bordée de petits immeubles coquets en pierre de taille.

— C'est Rehavia, dit Tafik. Le quartier résidentiel juif. J'ai essayé de vivre chez les Arabes, mais je ne peux pas, ils font trop de bruit...

Son appartement était petit, coquet, brique comme un sou neuf. Une femme petite et effacée vint leur apporter deux cafés turcs horriblement forts. Wouahdi Tafik semblait mal à l'aise.

— Vous savez, dit-il, je ne veux pas trop travailler pour Mr. Youngblood. C'est dangereux. Qu'attendez-vous de moi ?

— Surtout des informations, fit Malko, rassurant. Je voudrais aussi que vous suiviez Ruth Hanevim pendant quelques jours. Que je sache qui elle rencontre. Après son travail bien entendu. Mr. Youngblood m'a dit que je pouvais vous payer deux mille livres par jour(13). Vous les facturerez à l'ambassade comme traductions...

Wouahdi Tafik ne répondit pas, douloureusement écartelé entre l'appât du gain et la frousse, triturant furieusement sa verrue.

— Je pourrai peut-être, concéda-t-il, mais pas ce soir. Il faut que je me dégage de mon journal.

— Eh bien, demain, dit Malko.

Il tira cinq cents livres de sa poche et les posa sur la table basse pour sceller cette belle amitié toute neuve. Wouahdi Tafik eut la pudeur d'attendre dix secondes avant de les empocher.

— Que savez-vous de la vie actuelle de Ruth Hanevim ? demanda Malko.

— On dit beaucoup de choses, fit Tafik. Qu'elle a de nombreuses aventures, comme dans sa vie antérieure. Mais elle avait toujours été très mystique. Les hassidim la respectent beaucoup, et ferment les yeux sur ses frasques. J'essaierai d'en savoir plus...

Malko acheva son café d'un coup. Tout cela ne s'annonçait pas très bien. Ne parlant pas hébreu, il était sérieusement handicapé. Si au bout de huit jours, il n'avait rien, la CIA chercherait un autre hébraïsant. Il n'avait pas envie de s'établir à Jérusalem.

— Téléphonez-moi au *Hilton*, dès que vous aurez quelque chose, dit-il à Tafik. Chambre 2012.

En attendant, tout ce qu'il pouvait faire, c'était un tour au Mur le soir. En espérant que la chance serait avec lui.

* *

*

Ruth Hanevim gara sa Subaru dans le petit parking en contrebas de la mosquée El Aqsa, et s'élança d'un pas pressé dans le sentier menant au Mur, rattrapant un rabbin. Juste avant d'arriver au Mur, ils se séparèrent. Le rabbin fila vers l'entrée du souterrain creusé le long de la muraille, révélant l'ancien soubassement du temple de Salomon. Kodech a Kodachim : l'endroit le plus saint. Une grappe de rabbins s'y bouscullaient en permanence.

Ruth Hanevim marcha lentement vers les énormes pierres éclairées comme en plein jour, tournant le dos au quartier juif. À l'exception d'une petite maison occupée par des musulmans que les Israéliens s'efforçaient sournoisement d'expulser pour récupérer toute la vue sur leur Mur... Un poste de police israélien avait été installé face au Mur, dans une vieille maison, avec un blockhaus sur le toit. À gauche, d'autres sentinelles veillaient. Des soldats surveillaient les visiteurs, veillant en haut du raidillon menant à la mosquée El Aqsa dominant le Mur.

C'était l'heure creuse. Une vingtaine de gens, à peine, priaient dans la partie réservée aux hommes, devant le Mur. Paresseux, un rabbin

s'était assis et accomplissait aussi ses mouvements de pendule, comme s'il voulait s'assommer contre les vieilles pierres. Un autre plus jeune, debout, pivotait de gauche à droite, faisant voler ses *peyoss* blondes.

Ruth s'immobilisa en face du Mur contre la barrière séparant les hommes des femmes. Ouvrant son Sidour, elle commença à lire le texte saint en bougeant ostensiblement les lèvres. Pourtant son cœur battait. Pour une fois, elle n'était pas venue vraiment prier. Rien ne se passa pendant dix minutes. Elle commençait à se laisser aller à l'hypnotisme de la prière lorsqu'elle aperçut une silhouette à sa gauche. Un homme aux traits sémites, coiffé de la *kippa*. Lui aussi priait ostensiblement. Mais lorsqu'elle tourna la tête, leurs regards se croisèrent, et elle y lut une interrogation muette. C'était lui.

Elle se replongea dans sa lecture pendant quelques minutes puis referma son livre. Ouvrant son sac, elle en sortit une *pitka*, un petit morceau de papier roulé, de quelques centimètres. D'une main sûre, elle l'enfonça entre deux pierres disjointes, légèrement du côté des hommes. Comme le faisaient tous les jours des centaines de visiteurs. C'était un vœu. On venait au Mur comme on allumait un cierge dans une église. Aussi bien pour la réussite d'un examen, ou d'avoir un enfant. Des centaines de *pitkas* séchaient ainsi dans les interstices des grosses pierres jusqu'à ce que le vent les emporte. Ruth Hanevim enfonça sa *pitka* et se recueillit. Il lui semblait que les battements de son cœur s'entendaient jusqu'au quartier arménien. L'homme au profil sémite à côté d'elle continuait à prier, comme si de rien n'était. Ruth aurait dû s'en aller immédiatement, mais elle voulait être certaine que tout se passe bien. Elle rouvrit son livre de psaumes et essaya de reprendre le fil d'une prière...

Quelques instants plus tard, Ruth vit l'inconnu avancer la main vers le Mur, comme s'il y mettait aussi une *pitka*. Mais sa main était vide. Par contre, lorsque ses doigts s'éloignèrent du Mur, la *pitka* de Ruth Hanevim avait disparu... Il fit demi-tour et s'éloigna.

Ruth Hanevim, à son tour, se retourna pour partir. Son cœur manqua de s'arrêter en croisant le regard d'un homme debout en : face du Mur, une *kippa* en carton, comme celles qu'on distribuait aux touristes non-juifs, sur le sommet du crâne.

Son amant de la veille.

Le sang se précipitait violemment dans ses artères, lui imprimant un violent tremblement intérieur. Ses oreilles bourdonnaient ; d'un coup elle était en sueur. Il fallut un effort surhumain pour qu'elle parvienne à s'éloigner du Mur, sans se retourner. Certaine qu'il avait tout vu de son manège. Pourquoi se trouvait-il là ? En descendant le sentier, elle s'attendait presque à voir surgir les gens du Shin Beth. Mais rien ne se passa, et elle se retrouva dans sa Subaru. Ses mains tremblaient tellement qu'elle s'y reprit à trois fois avant de mettre le

contact. Son trouble était tel qu'elle prit à droite, l'avenue Ha'Hofel longeant le mur est de la vieille ville. Surveillant son rétroviseur.

Rassurée par le calme qui régnait, elle se calma un peu. Se disant qu'il avait dû vouloir la revoir. Que quelqu'un lui avait dit qu'elle se rendait au Mur le soir... Ou, tout simplement qu'il s'agissait d'un hasard.

Elle n'avait pas l'intention de le revoir, bien qu'elle conserve un souvenir délicieux de cette étreinte fulgurante. Mais elle avait déjà une vie assez compliquée pour ne pas y ajouter une aventure avec un goy, qui ne parlait même pas sa langue.

* *

*

Malko attendit pour s'éloigner du Mur que Ruth ait disparu. Furieux qu'elle ait croisé son regard. Du coup, il n'avait pas suivi l'homme qu'elle avait rencontré et qui avait monté l'escalier menant au quartier juif, de l'autre côté de l'esplanade. Ce qui ne signifiait rien : tous les quartiers de la vieille ville étaient étroitement imbriqués les uns dans les autres.

Il jeta au passage sa *kippa* de carton dans le bac disposé près de la barrière et s'éloigna, songeur.

Enfin quelque chose à se mettre sous la dent ! Ce rendez-vous avait sûrement une signification.

Malko monta à son tour l'escalier pour rejoindre la rue Misgav-Ladach et le parking où il avait laissé sa voiture. Il se hâta dans la voie étroite et déserte. Bientôt six cents familles juives habiteraient ce superbe ensemble architectural, remplaçant les taudis démolis en 67. Les loyers les plus chers de Jérusalem. Mais le Mur à portée de la main et de la vue pour les privilégiés comme Moshe Larka. Il était normal que seuls les juifs riches, distingués par le Seigneur, aient droit à un tel honneur.

Il passa devant le petit musée bâti sur l'emplacement où avait été fondé l'Ordre des Chevaliers teutoniques. Ému. Il se faisait l'effet d'être un des derniers croisés. Menant une croisade sans croix et sans panache, mais comportant tous les dangers des vraies... Des nuages filaient à toute vitesse dans le ciel étoilé et la température ne devait pas dépasser 14°. Il pria le ciel pour que Wouahdi Tafik prenne sa filature au sérieux. Maintenant, cela risquait de le mener quelque part. Une chose lui semblait particulièrement intéressante. Après ce qui s'était passé entre eux, Ruth Hanevim avait eu un réflexe curieux en fuyant comme elle l'avait fait.

Que voulait-elle cacher ? Il avait au moins appris une chose ce soir ; ce n'était pas la piété qui la poussait vers le Mur tous les soirs.

Malko achevait de s'asperger de déodorant après s'être rasé lorsque le téléphone sonna dans sa suite. La voix à l'accent rocailleux et incompréhensible de Wouahdi Tafik.

— Votre traduction est prête, annonça le Palestinien. Je peux vous l'apporter tout à l'heure à l'hôtel.

— Très bien, dit Malko. Rendez-vous dans le lobby.

Sans la peur des micros, il aurait crié de joie. C'est pour la même raison qu'il avait donné rendez-vous à Tafik hors de sa suite. Le Shin Beth ne pouvait quand même pas piéger les vingt-trois étages du *Hilton*... Malko avait passé la journée dans la vieille ville, se promenant au milieu de hordes de touristes tous plus laids les uns que les autres, après avoir rendu visite au père Anton, le « contact » de la CIA chez les Russes orthodoxes. Un pope géant à la barbe noire en éventail et à la voix d'airain qui semblait être né avec un cigare dans la bouche. Il en avait fourré un de force dans la poche de Malko.

Cela avait été, hélas ! la seule contribution à son enquête. Il ne connaissait pas le général Zwi Halpern et le seul mot de « hassidim » le plongeait dans une fureur sacrée. S'il avait pu raser les synagogues et les mosquées de Jérusalem, il n'aurait pas hésité une seconde. Sa conception manichéenne du monde lui donnait une grande paix de l'âme.

Mais, même le manichéisme le plus radical a des brèches. Comme Malko le félicitait de la qualité de son cigare, le pope lui avait avoué, avec un sourire ravi :

— Ce sont les autres qui les importent ! J'envoie-Pierre les acheter. Il ne leur dit pas que c'est pour moi.

Les « autres », c'étaient les orthodoxes de Moscou, et « Pierre », un Égyptien au teint blafard qui ouvrait la porte de l'immeuble de la Congrégation, à côté du Saint-Sépulcre. Le seul espoir résidait dans la filature de Ruth Hanevim.

Malko passa un costume de flanelle grise, choisit avec soin une cravate, et sortit de la suite.

Le lobby du *Hilton* était comme toujours grouillant de touristes croulant sous les caméras. Malko choisit une table au milieu de celles qui occupaient le centre, entre deux rangées de plantes vertes, d'où il pouvait surveiller l'entrée... Cinq minutes plus tard, une toux discrète lui fit tourner la tête. Wouahdi Tafik venait de surgir derrière lui, par l'autre entrée. L'air plus apeuré que jamais. Ses traits mous, son regard fuyant et son front dégarni, lui donnaient une allure de traître hollywoodien. Malko avait l'impression que, rejeté par les trois

communautés auxquelles il appartenait partiellement, il développait un très beau cas de schizophrénie...

— Alors ? demanda-t-il.

— Je l'ai suivie hier soir ! annonça Wouahdi Tafik triomphalement.

— Très bien, dit Malko, où a-t-elle été ?

— Elle est partie en voiture, a pris la route de Naplouse, jusqu'à Beit Hanina, un petit village à dix kilomètres au nord de Jérusalem. Là, elle a tourné à droite dans un petit chemin, elle s'est garée, puis est entrée dans une villa... Elle est restée une demi-heure.

— Vous savez chez qui ?

Le Palestinien prit l'air embarrassé.

— Chez un homme très important, un des patriarches de l'Église grecque orthodoxe, monseigneur Elias Zoukas.

Malko en resta muet. Que pouvait faire une veuve de rabbin chez le patriarche d'une église orthodoxe grecque ? Une seule idée lui venait à l'esprit, peu conforme, hélas ! avec la sainteté apparente des deux protagonistes. Mais il avait pu mesurer lui-même à quel point la chair pouvait être faible...

— Savez-vous pourquoi elle a été le voir ? demanda-t-il.

Wouahdi Tafik secoua la tête.

— Non.

— Vous savez quelque chose sur cet Élias Zoukas ? demanda Malko.

Un groupe bruyant s'installa à la table voisine et ils durent déménager avant que le Palestinien puisse répondre. Il semblait plus que gêné.

— Bien sûr, il ne faut pas répéter ce que je vous dis, fit-il en guise de préambule... Mais il paraît que monseigneur Élias Zoukas aime beaucoup les femmes.

Cela recoupait les pensées coupables de Malko. Ruth Hanevim était décidément très éclectique.

— C'est tout ? demanda Malko.

Wouahdi Tafik mit bien une minute avant de continuer.

— Non, avoua-t-il. On dit aussi que monseigneur Élias travaille pour le Shin Beth... Qu'on lui a permis d'acheter deux Mercedes hors taxes, en récompense de ses services.

— Pourquoi, il se déplace beaucoup ?

— Il va souvent au Liban et en Jordanie, visiter des communautés grecques orthodoxes. Il est d'origine syrienne, alors il a aussi beaucoup de contacts avec Damas et les Palestiniens. D'ailleurs, il paraît qu'il les aide aussi. Avec sa plaque diplomatique, il passe les frontières facilement.

Malko écoutait, de plus en plus perplexe. Son enthousiasme tombé d'un coup. Ruth Hanevim ne traitait quand même pas une affaire

d'espionnage avec un informateur des services israéliens. D'autant que son amant était bien placé pour ne pas l'ignorer. Il fallait se rendre à l'évidence : l'équipée nocturne de la rabbitzine n'était due qu'à son tempérament volcanique.

— C'est tout ?

Wouahdi Tafik gratta sa verrue.

— Jennifer Worth, l'Américaine que les Israéliens viennent de relâcher, le connaissait, elle aussi. À son procès, elle a déclaré que c'était Elias Zoukas qui lui avait présenté les Palestiniens trafiquants d'armes. Le Shin Beth n'a pas insisté. Le gouvernement israélien ménage des communautés religieuses qui aident toutes plus ou moins les terroristes palestiniens. Ils ne veulent pas d'histoire avec le Vatican.

— Rien d'autre ?

Wouahdi Tafik secoua la tête.

— Non, non, rien.

Il avait mis un peu trop de hâte à répondre. Malko avait la nette impression qu'il ne lui disait pas tout... Mais le Palestinien était déjà rentré dans sa coquille.

— Bon, dit Malko, continuez à la surveiller. Jusqu'à la fin de la semaine.

Wouahdi acheva son Martini Bianco et se leva comme s'il avait été assis sur un nid de guêpes. Malko le regarda s'éloigner dans le hall, pensif. Tout cela ne menait à rien. Il ne pouvait pas recenser tous les amants de la veuve du Rabbin Hanevim.

* *

*

— Oui, ce soir à sept heures, confirma la voix chaleureuse de Moshe Larka. Comme la dernière fois. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé...

— Pas du tout, affirma Malko, je suis ravi de revenir. À ce soir.

Il raccrocha, dégoûté. En trois jours, l'événement le plus important de son enquête était cette invitation à un nouveau cocktail où Larka lui avait promis des rencontres de gens intéressants. À part ça, c'était le calme plat. Aucune nouvelle de Wouahdi Tafik. Il avait dîné la veille avec Peter Youngblood, et l'Américain ne lui avait pas caché son scepticisme sur la suite de sa mission impossible. Il était tout prêt à rédiger un rapport couvrant Malko.

— Allez donc faire un tour à Eilath, lui avait-il conseillé. Au moins vous ne serez pas venu pour rien.

Malko avait fait trois fois le tour du ministère de la Défense sans que jaillisse la moindre idée. Il ne pouvait quand même pas aller

demander à un général israélien s'il était un espion russe... Ensuite, il s'était gavé de lieux saints jusqu'à l'écœurement. Quant à la nourriture, il ne mangeait presque plus, tant c'était mauvais... Le cocktail de Moshe Larka offrait une dernière chance. Même la douce Yahel avait disparu corps et biens dans le Néguev...

* *

*

— *Shalom, Shalom !*

Derrière les grandes lunettes noires à monture carrée, on ne pouvait voir l'expression des yeux, mais le sourire de Ruth Hanevim était aussi éloquent que sa poignée de main. Un rien trop longue. Elle était vêtue exactement comme la première fois où Malko l'avait vue. Y compris la perruque brune. Discret, il lui rendit son sourire et continua sa tournée des autres invités de Moshe Larka. Presque les mêmes que la fois précédente...

Il était quand même heureux que Ruth Hanevim soit là. Même si cela ne faisait pas avancer son enquête d'un pas. Ce n'était sûrement pas un hasard. Elle avait peut-être envie de se faire pardonner son attitude au Mur. Malko ne pouvait deviner qu'elle recrutait ses amants dans les interstices des vieilles pierres sacrées... Un verre à la main, il se mêla à un groupe qui critiquait âprement la politique du Premier ministre Begin.

— L'opposition n'existe plus, disait l'homme à la tête de vautour triste. Mais elle ne le sait pas. Ici, en Israël, les ministres ont le droit de garder leur voiture et leur chauffeur un an après qu'ils ne sont plus ministres. Alors, ils croient toujours qu'ils le sont...

Ruth Hanevim se mêla à la conversation. En hébreu, hélas...

Malko s'éloigna, gagnant la terrasse. Le Mur, brillamment éclairé, semblait tout neuf. Presque personne n'y priait. Le dôme hideux d'Omar reflétait le clair de lune, tout était calme et même le vent était tombé. Une voix le fit se retourner.

— Alors, comment trouvez-vous Israël ?

Ruth Hanevim était derrière lui, un verre d'eau minérale à la main. Ce n'était certes pas l'alcool qui la poussait au stupre. Il sembla à Malko qu'un léger parfum émanait de la jeune femme. La honte pour une veuve de rabbin.

— Passionnant, mentit effrontément Malko.

Elle eut un hochement de tête approbateur et dit de sa belle voix un peu rauque :

— C'est un pays merveilleux. Ici, surtout. J'envie Moshe de vivre en face du Mur, de le voir toute la journée, de pouvoir s'y rendre en quelques minutes.

— Vous y allez souvent ? demanda Malko. Innocemment.

— Oui, assez. Vous savez, nous autres juifs, n'avons pas beaucoup de lieux saints. C'est pratiquement le seul...

Elle dansait d'un pied sur l'autre, comme si elle essayait de dire quelque chose qui n'arrivait pas à sortir. Ils étaient seuls sur la terrasse, et la musique couvrait le bruit de leurs voix. Malko décida de l'aider. L'attitude de Ruth Hanevim était claire : elle était venue à cette soirée pour le revoir.

— J'ai regretté que vous soyez partie si vite l'autre soir, dit-il, ses yeux dorés posés sur elle.

Ruth eut un sourire un peu contraint devant ce rappel de ses turpitudes. :

— Oh, j'avais très besoin de prier. J'ai été au Mur comme je le fais souvent le soir.

— Vous y allez ce soir ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Peut-être pourrions-nous bavarder ensuite, proposa Malko. J'aimerais que vous me parliez de ce que vous faites. Vous êtes une femme très active...

Elle ne répondit pas tout de suite, faisant tourner ses glaçons dans son verre. Malko se demanda ce qu'il allait lui proposer si elle disait « oui ». Tout était fermé à Jérusalem à cette heure tardive. Il ne pouvait quand même pas l'emmener directement dans sa suite du *Hilton* boire une bouteille de Dom Pérignon, et il se voyait mal débarquant chez elle, à Mea Shéarim.

— J'aimerais beaucoup, dit-elle d'une voix chaleureuse.

Elle s'était rapprochée de lui et respirait plus rapidement, comme la première fois. Malko voyait sa poitrine se soulever à quelques centimètres de ses yeux. Il eut l'impression que s'il l'attirait vers lui, elle se laisserait faire, en dépit de la présence des invités. Tout à coup, elle se rapprocha encore et dit très vite, à voix basse :

— Je vous attendrai dans une heure, en face du musée Rockefeller, à l'arrêt d'autobus. Après Herod's Gâte.

Aussitôt, elle se détourna et rentra à l'intérieur, laissant Malko, médusé. C'était pourtant tout à fait dans la ligne de ce qu'il savait d'elle. Ruth Hanevim aimait le mystère et les rendez-vous tardifs. Mais où avait-elle l'intention d'aller ? À moins qu'elle ne possède une garçonnière...

À son tour, il rentra dans le living et vint se mêler aux invités.

Intrigué et excité. Il ignorait si son enquête allait avancer, mais au moins, il aurait peut-être l'occasion de goûter d'une façon plus substantielle à la pulpeuse veuve du rabbin Salomon Hanevim.

Malko freina brutalement au carrefour de la route de Jéricho et de l'avenue du Sultan-Suleiman. Il venait de dépasser l'angle nord de la muraille de Jérusalem et n'avait pas vu le musée qui aurait dû se trouver à sa gauche. Personne pour demander un renseignement. Il fit demi-tour, roulant lentement et revint dans Sultan-Suleiman, la grande avenue qui longeait la muraille de la vieille ville, jusqu'à la porte de Damas.

À sa droite, la muraille de la vieille Jérusalem dressait sa masse crénelée et sombre, en retrait derrière un talus, sans interruption jusqu'à Herod's Gâte.

À gauche il distingua dans l'obscurité, juché sur une petite colline, un curieux bâtiment, mi-château mauresque, mi-prison, hérissé de grilles, d'un aspect impressionnant avec ses hauts murs de pierres de taille. Une rampe d'accès permettait aux voitures d'entrer dans une cour, mais la grille était fermée. La seule indication était une plaque en hébreu... Malko en déduisit, d'après l'emplacement, que c'était le musée Rockefeller indiqué par Ruth Hanevim. Par acquit de conscience, il continua un peu et arriva à Herod's Gâte, sans rien voir d'autre. Passant d'ailleurs devant l'arrêt d'autobus indiqué par la veuve, qui, lui, se trouvait du côté du Mur.

Il fit demi-tour à Herod's Gâte et revint stopper devant l'arrêt d'autobus désert, coupa son moteur. De rares véhicules passaient dans Sultan-Suleiman. Ruth Hanevim avait choisi un lieu discret. Entre Herod's Gâte et le coin nord de la vieille muraille, l'avenue était un no man's land sombre et désert, bordé d'un côté par l'énorme muraille et de l'autre par le musée Rockefeller.

Il consulta sa montre : le cadran lumineux indiquait onze heures et demie. Ruth devait avoir quitté le Mur. Il se demanda de quel côté elle viendrait. Normalement, de Jaffa Gâte, 4^e plus court était de continuer en remontant vers le nord. Donc elle arriverait dans son dos. Il leva les yeux, observant l'avenue déserte dans son rétroviseur.

Aucune voiture. Il vit seulement sur le trottoir trois silhouettes qui avançaient dans sa direction sans se presser. Probablement sortis de Herod's Gâte. Il tourna la tête, regardant les créneaux du mur. Se demandant où Ruth Hanevim avait l'intention de l'emmener. À moins qu'elle ne lui pose un lapin.

Agacé par cette idée, il regarda de nouveau dans le rétroviseur. Son sang se liquéfia. D'un coup son estomac sembla peser une tonne.

Les trois silhouettes qu'il avait vues quelques minutes plus tôt s'étaient rapprochées. Elles n'étaient plus qu'à quelques mètres de sa Cortina. Trois hommes qui avaient quitté le trottoir, longeant la muraille pour marcher sur la chaussée, en ligne, à un mètre les uns

des autres.

Il ne pouvait voir leurs visages, masqués par des cagoules descendant jusqu'aux épaules. Il devina plus qu'il ne vit des armes au bout de leurs bras. Pendant qu'il les regardait, celui qui se trouvait au centre de la ligne s'arrêta, à deux mètres derrière la Cortina, leva le bras, comme au stand, visant la tête de Malko à travers la lunette arrière. Les deux autres s'avancèrent, chacun d'un côté de la voiture pour l'empêcher de s'enfuir et fermer le piège.

Dans un réflexe instinctif, Malko plongea sur la banquette, au moment où la première balle faisait voler la lunette arrière en éclats. Il lui restait seulement quelques secondes avant que les deux autres tueurs viennent le mitrailler à bout portant, à travers les portières avant.

CHAPITRE VI

Deux autres projectiles frappèrent les vitres arrière, les faisant exploser. L'un s'enfonça dans le tableau de bord, l'autre brisa le volant avant de ricocher dans la portière droite. Tassé sur la banquette, Malko se dit qu'il avait quelques secondes pour réagir. Après, il était mort. De la main droite, il tourna la clef de contact. Puis il se releva de quelques centimètres. Assez pour voir une silhouette qui arrivait à sa hauteur, du côté gauche, brandissant un automatique à long canon. Allongeant le bras droit, Malko passa le « D » de la boîte automatique, écrasant en même temps l'accélérateur.

La Cortina fit un bond en avant au moment où le tueur pressait la détente de son arme. Trois projectiles, au lieu de traverser la portière avant, s'enfoncèrent à l'arrière. La course de la voiture se termina au bout de quelques mètres. La roue avant gauche heurta le trottoir avec un bruit sourd. Dans un grand raclement de ferraille, la Cortina s'échoua en travers, moteur calé. Malko heurta le tableau de bord de son front, s'assommant à demi.

Automatiquement, il ouvrit la portière d'un coup d'épaule et se laissa rouler à-terre. Le cerveau vide, s'attendant à chaque seconde à recevoir la-balle fatale. On n'échappe-pas à trois tueurs à bout portant. Il se reçut sur le macadam à quatre pattes, aperçut d'un coin de l'œil un des hommes en cagoule qui s'avancait vers lui l'arme braquée. Un revolver à très long canon. Toujours à quatre pattes, il fit le tour du capot, pour se trouver nez à nez avec un de ses autres agresseurs. Il lui restait une seule alternative : se relever et filer à toutes jambes pour se faire truffer de plomb dans le dos. Ou attendre qu'on l'achève sur place.

Il se préparait à bondir, jouant sa vie à une chance contre mille lorsqu'il entendit un bruit de moteur. Une voiture venait de s'arrêter en face de l'arrêt de l'autobus. Un soldat israélien, Uzi à l'épaule, en sortit, et le véhicule repartit immédiatement.

Un auto-stoppeur.

Il avait à peine posé le pied sur le sol qu'un des hommes en cagoule tira sur lui, le ratant.

Le soldat fit un bond de côté. En une seconde, il avait sa mitraillette en position de tir et courait vers la Cortina. Malko entendit des exclamations en arabe. L'homme qui se préparait à le tuer pointa son arme vers le soldat qui courait. Il y eut toute une série de détonations. Les trois hommes s'étaient repliés derrière la Cortina et tiraient en même temps sur le soldat, protégés par la voiture.

Le soldat sembla trébucher. En tombant, il appuya sur la détente de

son Uzi. Le staccato de la mitraillette se répercuta contre les vieilles murailles, mais la rafale se perdit dans les pierres du mur. Malko en profita pour bondir en avant jusqu'au soldat étendu au milieu de la chaussée, et s'aplatit à côté de lui. Un des agresseurs chercha Malko et tira au jugé dans sa direction, jusqu'à ce que son chargeur soit vide. Une balle s'enfonça dans le bitume à quelques centimètres de lui. Au même moment, il entendit le hurlement d'une sirène. Un véhicule qui devait dévaler Harum Al-Rachid d'après le son.

Deux coups de feu claquèrent encore, suivis d'un ordre en arabe. Aussitôt, les trois agresseurs se relevèrent et s'enfuirent en direction de Herod's Gate. Malko voulut arracher l'Uzi des mains du soldat pour tirer sur eux. Du sang coulait de son visage, et il était inconscient, mais il serrait encore sa mitraillette de toutes ses forces. Il était très jeune, de type nord-africain. Malko était encore penché sur lui lorsque deux véhicules stoppèrent près de lui dans un hurlement de freins. Une Land Rover militaire et une Cortina bleu et blanc de la police. En un clin d'œil, il fut entouré de policiers et de soldats lui parlant hébreu d'un air excité. Il essaya de raconter en anglais ce qui s'était passé. Expliqua que les trois hommes s'étaient enfuis vers la vieille ville.

Des policiers partirent en courant dans la direction indiquée, une ambulance arriva, et repartit toutes sirènes hurlantes, vers le mont Scopus, emmenant le soldat.

Un hélicoptère surgit à son tour, éclairant avec des projecteurs puissants les créneaux et le chemin de ronde de la vieille muraille. Les visages étaient sombres, tendus, autour de Malko. Un officier de la « Spécial Branch » le fit monter dans la Cortina, sans trop de ménagements. Cinq minutes plus tard, on le débarquait au siège de la police à droite de la Jaffa Road. C'est seulement alors qu'il réalisa que la manche de sa veste était trouée en deux endroits. Il montra les trous au policier qui l'accompagnait. Celui-ci hocha la tête, et dit en anglais :

— *You were lucky...*

* *

*

L'attentat était relaté en quelques lignes dans le *Jérusalem Post*, discrètement au bas de la page une. D'après le quotidien, des inconnus avaient tiré des coups de feu sur un touriste isolé et s'étaient enfuis devant l'intervention d'un soldat passant par hasard.

Malheureusement, ce dernier avait été mortellement touché. Des rafles effectuées immédiatement dans le quartier arabe de la vieille ville et dans Wadi Al Guz n'avaient rien donné. Le nom de Malko était

mentionné. Celui-ci replia son journal, songeur, au milieu du brouhaha de la cafétéria du *Hilton*. Il avait quitté le poste de police de Jaffa Road à trois heures du matin, après une audition interminable et soupçonneuse.

À deux heures et demie, l'hôpital de Hadassah avait averti la police que le jeune soldat était mort sans avoir repris connaissance. Malko avait dit à la police presque toute la vérité. Il s'était perdu autour de la vieille ville en revenant d'un cocktail et, alors qu'il allait faire demi-tour, avait été attaqué. Les policiers israéliens avaient scrupuleusement enregistré ses déclarations, avant de le faire reconduire à son hôtel. La Cortina avait été remorquée dans la cour de la police. Malko n'avait presque pas dormi, en proie à une violente migraine. Sans l'arrivée providentielle et inattendue du jeune soldat, il était mort. Ses agresseurs l'attendaient pour le tuer...

Pourquoi ?

Le premier nom qui lui venait à l'esprit était évidemment celui de Ruth Hanevim. Ou elle n'était pas venue au rendez-vous, ou elle avait été en retard, et, effrayée par la présence des policiers, avait fait demi-tour... Il n'y avait qu'elle qui pouvait le lui dire. Malheureusement, il n'avait pu la joindre, ne possédant pas son numéro de téléphone...

De toute façon, cela sentait furieusement le guet-apens. Bien que les policiers lui aient expliqué qu'il y avait déjà eu plusieurs attentats à cet endroit désert. Ils ignoraient évidemment que Malko ne s'y était pas trouvé par hasard. Celui-ci ne pouvait pas arriver à croire que Ruth ait organisé un attentat contre lui, simplement à cause de la *pitka*... Cela ne le menait nulle part. Donc, il y avait forcément autre chose.

Mais quoi ?

Les traits mous de Wouahdi Tafik lui revinrent à l'esprit. Et aussi l'impression de malaise qu'il avait eu... Repoussant sa tasse de café encore pleine d'un breuvage infâme, il se leva.

* *

*

Malko laissa longuement son doigt sur le bouton de la sonnette. La Fiat 600 était garée en bas, donc le *stringer* de la CIA devait se trouver chez lui. Il ne lui avait guère fallu plus de quarante minutes et des jurons à faire s'écrouler le Saint-Sépulcre pour retrouver le domicile de Wouahdi Tafik... Il entendit enfin des pas et la porte s'ouvrit sur le Palestinien.

En pyjama, le *Jérusalem Post* à la main.

En voyant Malko, son teint, déjà blanchâtre, devint carrément livide. Sans ses lunettes, il ressemblait encore plus à un gros lapin

effrayé. Automatiquement, sa main fila vers sa verrue, et il esquissa quelque chose qui voulait ressembler à un sourire. Se lançant dans un discours compliqué d'où il ressortait qu'il avait eu un empêchement la veille et qu'il n'avait pu suivre Ruth Hanevim. Déjà rocailleux d'habitude, son anglais était complètement chaotique...

— Vous avez su ce qui m'est arrivé ? demanda Malko.

Wouahdi Tafik hochait vigoureusement la tête.

— Oui, oui, j'ai lu le journal.

Ses mains tremblaient. Malko ne comprenait pas son trouble. Ce n'était quand même pas lui qui avait monté le piège. À tout hasard, il dit d'une voix glaciale :

— Vous m'avez menti...

Malko s'attendait à de furieuses dénégations. Mais le visage du Palestinien sembla se défaire. Il baissa la tête et dit d'une voix imperceptible :

— Je n'ai pas osé vous le dire.

Il semblait vraiment prêt à défaillir.

— Quoi ?

Les lèvres bougèrent, mais aucun son ne sortit. Malko répéta sa question, d'une voix plus sèche. Wouahdi Tafik se décida enfin à murmurer d'une voix mourante :

— Qu'elle m'avait vu. Là-bas, à Beit Hanina. Ma voiture est tombée en panne juste quand elle est sortie. Ils m'ont vu tous les deux.

Malko en resta sans voix ! Tout devenait lumineux. Ruth Hanevim avait tout de suite fait le rapprochement. La présence de Malko au Mur plus la surveillance à Beit Hanina, c'était suffisant. Les choses s'éclairaient d'un jour nouveau. Et glacial. Parce que la présence de Ruth chez Moshe Larka n'avait qu'un but : entraîner Malko dans un guet-apens où on l'abattrait...

Donc, la *pitka* dans le Mur, la visite chez le prélat orthodoxe grec n'étaient pas les éléments d'une intrigue amoureuse, mais les pièces d'un puzzle mortel.

Malko était si absorbé dans sa réflexion qu'il entendit à peine Wouahdi Tafik lui dire d'une voix mal assurée :

— Je voulais vous dire que le journal m'envoie en Égypte. Ils me l'ont dit hier. Je ne peux pas refuser. Je suis désolé, n'est-ce pas, mais il ne faut pas m'en vouloir...

Malko ne répondit même pas. À son corps défendant Wadi Tafik avait fait avancer sa mission d'un pas de géant. Il avait même failli y mettre un point final. Mais maintenant, Malko avait enfin un indice concret à se mettre sous la dent. À ajouter à la dénonciation du détecteur soviétique.

— Vous avez le numéro de téléphone du Ruth Hanevim ? demandait-il.

Le Palestinien le regarda comme s'il lui avait réclamé un secret d'État.

— Oui. Oui, fit-il faiblement.

— Donnez-le-moi, dit Malko.

Le Palestinien alla chercher son carnet et revint.

— Voilà, dit-il. 224 48.

Malko nota, et, sans mot dire, sortit de l'appartement.

La porte claqua derrière lui. Il avait hâte de se trouver en face de Peter Youngblood pour lui annoncer la « bonne » nouvelle. Ce n'était pas le moment d'utiliser le téléphone.

* *

*

— J'ai déjà eu un coup de téléphone de David Cohen, annonça Peter Youngblood. Il m'a parlé de l'attentat. Il avait l'air bizarre...

— Lui, doit se douter de quelque chose, dit Malko.

Mais il lui manque l'élément principal : personne ne sait que j'avais rendez-vous avec Ruth Hanevim...

Le chef de station de la CIA épousseta un grain de poussière invisible sur son costume gris et dit en secouant la tête :

— *That's unbelievable...* Inconcevable...

Il ne trouvait plus de mots pour exprimer sa stupéfaction devant ce qu'impliquait l'attentat de la nuit précédente. Cette fois. Malko l'avait retrouvé dans le bar de l'hôtel *Dan* à côté du *Sheraton* et à deux pas de l'ambassade US. Il sembla se reprendre et annonça à Malko, avec un sourire un peu contraint :

— Une bonne nouvelle ne vient jamais seule. J'ai appris quelque chose avant-hier. Par un de mes contacts au ministère de la Défense.

« Il y a deux ans, la Military Intelligence a découvert que les Soviétiques étaient au courant de certaines décisions militaires israéliennes quelques heures après qu'elles soient prises. Une fuite qui ne pouvait provenir que de l'armée. Une commission d'enquête, formée de trois membres du Shin Beth et de trois du Mossad, a cherché à découvrir l'origine de cette fuite. Elle a conclu, après plusieurs mois, que les Soviétiques avaient dû capter des conversations téléphoniques israéliennes, grâce à un de leurs navires ELINT(14), le *Caucase*. :

— Ce n'était peut-être pas le *Caucase*, dit Malko pensivement.

Peter Youngblood le fixait avec une certaine inquiétude.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demanda-t-il. Je n'ai plus personne à vous donner. Je ne vois pas, pratiquement, comment vous pouvez continuer *Go-Sundance*.

— En tout cas, dit Malko, cet attentat semble prouver qu'on sait ce

que nous cherchons et qu'on essaie de nous stopper. Par tous les moyens.

Peter Youngblood secoua la tête.

— Pas sûr. Il suffit que nous mettions le Shin Beth au courant pour qu'il ne soit plus utile de vous éliminer... Ou même que la « Company » envoie quelqu'un d'autre.

— Peut-être, dit Malko. Mais si les autres savent que nous ne voulons pas mettre les Israéliens au courant ? Et il y a des éléments que je suis le seul à posséder. Le rendez-vous du Mur, par exemple. Je suis témoin. Sans moi, Ruth Hanevim pourrait nier facilement. Nous ne savons pas tout de cette histoire et de ses ramifications. Pour moi, Zwi Halpern soupçonne que nous le traquons. Il doit avoir un point faible dans son système.

— Que vient faire monseigneur Zoukas là-dedans ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Il y a encore beaucoup de *gaps*.

Peter Youngblood poussa un soupir à fendre l'âme.

— Bien. Vous continuez. Il n'est pas encore absolument certain que l'attaque d'hier soir ait été dirigée contre vous. Plusieurs attentats avaient déjà eu lieu au même endroit parce qu'il est désert et qu'on peut s'enfuir rapidement. Dans une affaire aussi délicate, nous ne devons utiliser que des certitudes à 100 %. Sinon, nous courons à la catastrophe. Malko se leva, après avoir posé un billet de 100 livres sur la table. Le *Dan* était nettement moins agréable que le *Sheraton*.

— Il faudra nous contenter de 99 %, dit-il, je n'ai pas envie de resservir de cible de tir aux pigeons...

L'Américain se leva à son tour.

— Où allez-vous ?

— Voir cette Jennifer Worth, dit Malko. Il paraît qu'elle connaît monseigneur Élias Zoukas. Elle parlera peut-être. Parce que je n'espère plus grand-chose de Ruth Hanevim. Sauf, si elle est touchée par la grâce.

L'expression de Peter Youngblood montrait qu'il considérait cette éventualité comme peu probable.

— Je vais appeler Jennifer Worth à son hôtel pour la prévenir, dit-il. Au nom de l'ambassade. Dire que vous êtes ici pour négocier avec les Israéliens son retour aux USA. Cela facilitera les choses. Elle semble terrorisée par son expérience. Vous savez qu'elle est à l'*American Colony Hôtel* ?

— Je sais, dit Malko.

Ils sortirent ensemble. Sur le trottoir de Hayarkon, Peter Youngblood serra la main de Malko.

— Faites attention. Je vais envoyer un rapport à Langley immédiatement. J'ai l'impression qu'ils vont être fous de joie.

— Évidemment, dit Malko, ce n'est pas sur eux qu'on tire.

CHAPITRE VII

Un cocotier, un citronnier plein de citrons et un filao se partageaient le patio de l'*American Colony Hôtel*, étrange caravansérail plein de charme, au fond d'une impasse donnant dans Salah Ed-Din Street, dans Jérusalem-ouest, non loin de la vieille ville. Un ancien palais turc.

Une jeune fille était assise, seule à une table, à l'ombre du filao. Un visage encore enfantin et sage, des épaules nues et rondes, des yeux gris et un menton volontaire. Une tasse vide était posée devant elle, ainsi qu'un paquet de Marlboro et un cendrier plein. Quand Malko s'approcha d'elle, elle leva la tête d'un air effrayé. Il s'aperçut que ses ongles étaient rongés jusqu'aux coudes.

— Jennifer Worth ?

Elle inclina la tête.

— Yes.

Malko s'assit en face d'elle avec un sourire rassurant.

— On a dû vous prévenir. Je viens de la part de l'ambassade. Mon nom est Malko Linge : je suis ici pour arranger vos problèmes. Il crut qu'elle allait lui sauter au cou sur place. Ses traits s'illuminèrent et elle dit d'une voix chaleureuse :

— Oh, je suis si contente de vous voir ! Si contente. Quand vais-je pouvoir quitter ce pays ?

— Bientôt, assura Malko. Vous buvez quelque chose ?

Un garçon – un Arabe – s'était approché.

— Oui, peut-être, dit-elle, un Martini Bianco. Je voudrais que ce cauchemar soit fini.

Malko commanda une bière Beck's et remarqua gentiment :

— Vous avez été imprudente.

Jennifer baissa la tête, ses yeux gris pleins de larmes.

— Oh oui !

— Que vous est-il arrivé au juste ? Je ne connais pas tous les détails de votre affaire.

La jeune Américaine rejeta en arrière ses longs cheveux auburn, croisant ses jambes nues.

— J'ai été idiote, avoua-t-elle. J'étais amoureuse. J'ai cru qu'on me faisait transporter des tracts, que ce n'était pas dangereux. Il s'agissait d'armes.

Elle se mit à raconter à Malko son idylle avec un jeune Palestinien superbe, membre de l'OLP, qui l'avait embrigadée habilement. Malko écoutait distraitemment.

— Vous n'avez jamais rencontré un certain Zoukas, demanda-t-il.

Élias Zoukas. Un prêtre orthodoxe grec ?

Jennifer arrêta net son récit. Une lueur apeurée dans ses yeux gris.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Cela peut m'aider pour un autre dossier dont je m'occupe, dit Malko.

— Oui, je l'ai rencontré, dit Jennifer à voix basse. C'est un de mes plus mauvais souvenirs. Un jour, un ami palestinien m'a donné rendez-vous dans une villa de Beit Hanina pour dîner. Mais il a été retardé et j'y suis arrivée seule. Je me suis trouvée en face d'un religieux. Il avait une grande robe noire et un chapeau en tuyau de poêle comme les papes, avec une grande barbe. Quand je suis arrivée chez lui, il était ivre ! Nous avons parlé un moment, puis j'ai voulu partir. Il m'a dit que sa voiture était en panne, qu'il ne pouvait pas me raccompagner, qu'il fallait attendre mon ami. Il m'a forcée à boire avec lui. Il avait déjà vidé la moitié d'une bouteille de Scotch.

« Ses yeux brillaient, comme ceux d'un fou, quand il me regardait. Il m'a demandé si j'avais déjà fait l'amour. Je n'ai pas voulu lui répondre. Alors, il m'a raconté qu'il adorait faire l'amour, qu'il avait une maîtresse qui venait le voir deux fois par semaine, qu'elle faisait tout ce qu'il lui demandait, qu'elle allait nous rejoindre.

« Je voyais bien où il voulait en venir, mais je faisais l'idiot. Alors, il a été chercher des photos qu'il m'a montrées. (Jennifer rougit.) Des photos immondes, dit-elle. Lui avec elle, tout nus, dans toutes les positions. Il a commencé à me toucher les cuisses, a essayé de m'embrasser. J'étais terriblement intimidée. C'était la première fois que je voyais un religieux se conduire de cette façon...

« À la fin, il m'a proposé de l'argent. Là, j'avais vraiment peur. J'ai cru qu'il allait me violer. Quand je me suis levée, il m'a coincée contre le mur.

« Je ne sais pas ce qui serait arrivé si cette fille n'était pas arrivée. Ils ont parlé hébreu ensemble. Elle était assez belle, mais vulgaire, avec des blue-jeans et une très grosse poitrine. Très brune, très typée. Elle m'a dit que j'avais tort, qu'il faisait très bien l'amour et que c'était agréable de gagner de l'argent de cette façon. Que ça lui rapportait plus en une soirée que toute la semaine au restaurant...

— Vous savez son nom ? coupa Malko.

— Oui, Ronit.

Malko était suspendu aux lèvres de la jeune Américaine. Monseigneur Zoukas était peut-être le point faible de la chaîne. Il demanda doucement :

— Elle vous a dit où elle travaillait.

Jennifer secoua la tête.

— Non, mais quand elle est arrivée, elle a expliqué qu'elle était en retard parce qu'elle avait attendu le bus entre Jérusalem et Tel-Aviv.

J'ai compris qu'elle travaillait dans un restaurant au bord de l'autoroute... C'est tout ce que je sais.

— Comment cela s'est-il terminé ?

Jennifer rougit encore plus.

— Oh, ça a été horrible. Il voulait que nous fassions l'amour toutes les deux devant lui. Elle buvait aussi. Elle a voulu me... Alors, je me suis sauvée. J'ai couru jusqu'à la route et j'ai fait du stop pour rentrer à Jérusalem.

— Vous n'avez rien dit à votre ami ? demanda-t-il.

Jennifer baissa la tête.

— Si, avoua-t-elle, mais il m'a dit que je m'étais conduite comme une idiote... Je crois qu'il l'avait fait exprès. Qu'il fournit des filles à ce religieux, contre d'autres services...

— Je vois, dit Malko.

Il grillait de recouper ses informations. À brûle-pourpoint, il demanda.

— Cette Ronit ? Vous la reconnaîtriez ?

— Sûrement.

— Bien, dit Malko, je vous demanderai peut-être un service. Quelque chose qui ne présentera aucun danger pour-vous, mais qui m'aiderait beaucoup.

— Oh, tout ce que vous voulez, fit la jeune Américaine avec enthousiasme, mais, je vous en prie, ne me laissez pas ici trop longtemps...

Malko se leva.

— Je vous promets, dit-il. Si je peux, nous dînerons ensemble ce soir. Je vous appelle en fin de journée.

Jennifer se leva à son tour et le raccompagna à travers le patio. Elle n'était pas vraiment belle, mais il se dégageait d'elle un certain charme dû à son corps sain, bien en chair et à son visage plein de douceur et enfantin. La victime idéale. Elle n'avait visiblement pas envie que Malko s'en aille et alla jusqu'à sa nouvelle voiture, une Ford Granada toute neuve blanche.

Elle se pencha à la portière.

— Téléphonez-moi, vite.

Malko recula dans l'impasse et regagna Salah Ed-Din. Direction la sortie de la ville et l'autoroute de Jérusalem. Résumant mentalement ce qu'il savait : Le rôle de monseigneur Élias Zoukas devenait de plus en plus intéressant. Mais, comme Ruth Hanevim, il était difficilement accessible. Il restait Ronit, sa maîtresse. À condition de pouvoir la retrouver.

Les lacets de l'autoroute s'enfonçaient entre les collines pelées entourant Jérusalem à l'ouest. Malko ralentit en entrant dans une grande ligne droite. Un panneau indiquait Motza. Il prit la file de gauche, pour se préparer à tourner en face, dans une route qui montait vers le village. En face du croisement, sur un promontoire, se dressait une petite construction blanche, style bistrot de routiers, avec un écriteau en hébreu. Le restaurant *Pondak*. D'après le portier du *Hilton*, c'était le seul entre Jérusalem et Tel-Aviv qui soit au bord de la route.

Finalement, Malko avait préféré, dans un premier temps, venir seul. Jennifer pourrait être utile plus tard. Quand il aurait retrouvé Ronit.

À travers les vitres teintées, on apercevait des abat-jour en vichy et des tables de bois. Plusieurs voitures stationnaient déjà sur le petit parking dominant le freeway. Malko poussa la porte du restaurant et entra.

Une douzaine de tables étaient occupées. Une radio diffusait de la musique israélienne. Il n'y avait presque que des hommes. Les tables étaient petites, en bois, sans nappe. Au fond, il y avait une caisse et un petit bar. Malko s'assit près de la porte. Aussitôt, une serveuse lui apporta un menu en hébreu et en anglais. Petite, très sombre de peau, mince, sans formes. Malko lui commanda un chachlik. Ce n'était certes pas la description de Jennifer.

Il était assis depuis cinq minutes lorsqu'une seconde serveuse surgit de la cuisine. Il n'eut pas d'efforts à faire pour concentrer son attention sur elle. De longs cheveux noirs, un visage vulgaire mais sensuel au nez busqué, de grands yeux très sombres, une grosse poitrine moulée par un pull et une chute de reins rendue encore plus provocante par le blue-jeans très serré. La Salope telle qu'en parlent les saintes Écritures. La taille était encore amincie par une énorme ceinture de cuir. Malheureusement, elle servait les autres tables.

Instantanément, Malko fut certain qu'il s'agissait de Ronit. La maîtresse de monseigneur Zoukas. Le prélat n'avait pas trop mauvais goût...

Elle lui jeta un regard intéressé, et il lui sourit. Elle lui répondit.

Une demi-heure après, il avait fini. Il paya. Dix heures et demie. Malko se pencha vers la serveuse qui rapportait son addition.

— À quelle heure, fermez-vous ?

— Onze heures, dit-elle.

Il sortit. L'air était frais et embaumait. Le vent était tombé. Pour tuer le temps, il prit la route qui montait sur le village de Motza, découvrit quelques maisons endormies, puis redescendit dans le parking. Il éteignit les feux de la Granada et prit son mal en patience. Étant donné les salaires et le prix des voitures en Israël, il y avait peu de chances pour que Ronit ait une voiture. Donc, ou on venait la

chercher, ou elle irait à l'arrêt du bus, un peu plus bas.

* *

*

La porte du *Pondak* s'ouvrit sur deux silhouettes qui s'éloignèrent en marchant rapidement : les deux serveuses. Malko mit aussitôt en route sans allumer ses phares, descendit le raidillon rejoignant le freeway. Les deux filles étaient déjà à l'arrêt de l'autobus. En entendant la voiture, la plus grande se retourna et leva le bras. Malko stoppa aussitôt. Elle se pencha et dit quelque chose en hébreu. C'était Ronit. Devant l'incompréhension visible de Malko, elle répéta en anglais.

— Vous allez à Jérusalem ?

— Montez, dit-il.

La belle Ronit s'installa à côté de lui et la petite à l'arrière. Ils repartirent. Sans un mot. Cinq minutes plus tard, il débouchait à l'entrée de Sderot Weizman, le grand boulevard s'enfonçant au cœur de la ville.

— Où allez-vous ? demanda Ronit.

— Oh, dans le centre, dit Malko évasivement.

— Moi, je vais près de Herod's Gâte, et mon amie descend dans Hillel Street. Vous pouvez passer par là ?

— Certainement, dit Malko, si vous me guidez...

Ronit rit. Détendue. Une superbe petite salope. Ils descendirent Hillel, et là, le petit boudin les quitta. Aussitôt, Ronit demanda à Malko, avec un sourire en coin.

— Vous étiez au restaurant, tout à l'heure, non ?

— Oui, dit-il. J'ai attendu après.

— Pourquoi ?

— Pour vous voir, dit-il, je vous avais trouvée ravissante. Comment vous appelez-vous ?

— Ronit, dit-elle, nous nous appelons toutes les deux Ronit.

— Je préfère cette Ronit-ci, dit Malko.

L'Israélienne eut un rire provoquant.

Ils venaient d'atteindre l'angle ouest de la muraille et ils tournèrent à gauche. Ronit se tenait très droite comme si elle voulait encore plus faire saillir sa poitrine. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. :

— Tournez à gauche, la prochaine, dit-elle. Vous vous arrêterez devant une épicerie. C'est là.

Malko obéit. Pas un chat. On se serait cru dans une ville morte.

Il s'arrêta. Ronit ne descendit pas tout de suite. Bon signe.

— J'aimerais vous revoir, dit-il. Il n'y a pas un endroit où nous pourrions boire un verre ?

Elle secoua la tête.

— Rien. Il y a juste le *Tango bar* plus loin, mais c'est moche. Le soir Jérusalem est mort. Vous vous appelez comment, vous ?

— Peter, dit Malko, je travaille pour les Nations Unies.

— Ah, bon, fit Ronit. Alors, vous devez avoir des tas de choses duty-free...

Romantique, avec ça.

— Quelques-unes, dit Malko. Vous êtes libre demain ?

— Demain, non c'est Shabbath. Lundi peut-être. Passez me voir au *Pondak*. À l'heure du déjeuner. Je vous dirai.

Elle se pencha vers lui. Leurs lèvres s'effleurèrent et, quand Malko l'embrassa, elle ouvrit docilement la bouche. Leur baiser fut bref. Il caressa sa poitrine, et elle se laissa faire sans protester. Considérant sans doute que c'était une façon comme une autre de payer son voyage. Puis elle sortit de la voiture sans un mot et s'éloigna en courant.

Malko se sentait très loin de l'énorme histoire d'espionnage qu'il avait pour mission de dépister. Une veuve de rabbin, folle de son corps, un prélat cochon et une serveuse de routier, cela ne constituait pas un réseau impressionnant...

Pourtant, il y avait les trois tueurs en cagoule. Il se perdit dans le dédale noir et mort du quartier arabe et émergea dans Ben Yehuda par miracle. Il n'y avait plus qu'à aller plein ouest pour retrouver le *Hilton*.

* *

*

Un des concierges tendit l'enveloppe bleue et blanche à Malko avec un air bizarre. Il l'ouvrit : c'était une convocation, en anglais, à se rendre au bureau N° A-321, au quartier général de la police Derek Shechem.

La suite de l'attentat. L'employé du desk lui expliqua que Derek Shechem était en réalité la route de Naplouse et qu'il ne pouvait pas rater le QG de la police, juste avant le feu rouge au pied de French Hill. Il regarda l'heure de la convocation : onze heures. Il avait passé la journée de la veille – le Shabbath – à la piscine du *Hilton*. Faute de mieux. Tout était mort. Il serait un peu en avance... Cette fois, il traversa Jérusalem sans encombre, évitant soigneusement les encombrements de Ben Yehuda et, à la porte de Damas, prit la route de Naplouse. Après la fourche avec Salah Ed-Din, le paysage changeait complètement. La route traversait les nouvelles zones de peuplement juif, qui cernaient les anciens quartiers arabes. Une forêt de HLM bâties en pierre de taille rosâtre, avec des ouvertures minuscules qui les faisaient ressembler à des blockhaus. Même au canon, c'était

indestructible. Il y en avait des centaines, sans un pouce de végétation, serrés les uns contre les autres, avec des nuées d'enfants jouant autour. De temps à autre, un discret drapeau israélien. Malko se dit que les Israéliens ne devaient pas vraiment avoir envie d'abandonner Jérusalem...

Il franchit la crête d'une colline, en face se trouvait une dépression et ensuite la route de Naplouse remontait coupant French Hill, couverte, elle aussi, de HLM-blockhaus. Le quartier général de la police se trouvait à droite, dans le creux. Impressionnant. Massif comme un camp de concentration. Là non plus, on n'avait pas lésiné sur la pierre de taille...

C'était un colossal complexe en H de granit rose, hérissé de l'habituelle forêt d'antennes, entouré de barbelés, de miradors, de projecteurs. Tous les services de police du pays étaient regroupés là. Comme pour montrer aux Arabes de la vieille ville la puissance d'Israël.

Le factionnaire, en uniforme noir avec l'étoile d'argent, examina la convocation de Malko, son passeport, le tâta sous toutes les coutures, fouilla la Granada, avant de le confier à un autre policier qui l'emmena dans une cour pleine de véhicules militaires. Ensuite, ils marchèrent. Couloirs, salles, activité bouillonnante.

Tout le monde portait un badge. Enfin, on poussa Malko dans un petit bureau et on l'y laissa.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur les cheveux gris de David Cohen, chemise ouverte sur la poitrine où pendait sa plaque d'identité en or massif. Il serra sans un mot la main de Malko et s'assit en face de lui, sur un coin de bureau. Enfin, il se décida à sourire.

— Vous êtes surpris, monsieur Linge ?

Malko lui rendit son sourire.

— Dans ce pays, rien ne surprend... J'ignorais que vous faisiez partie de la « Spécial Branch... »

L'Israélien secoua la tête.

— Je n'y suis pas. J'appartiens à l'Army Intelligence. Dans la mesure où un membre de Tshal(15) a été assassiné, nous voulons savoir pourquoi. Et surtout, par qui. Pour châtier ses assassins...

Il ne souriait plus du tout. Malko hocha la tête.

— Je crois que c'est vraiment un hasard. Il débarquait et il a voulu me défendre. Je ne l'avais jamais vu de ma vie...

L'Israélien approuva.

— Je sais. Nous connaissons les circonstances du meurtre. Schlomo Bensimon n'a pas eu de chance, mais il a fait son devoir. Nous le pleurons. Le problème, c'est vous.

— Moi ? demanda Malko, désagréablement surpris.

— Oui, vous. (La voix de l'Israélien était assez sèche.) Que faisiez-

vous à cet endroit ?

— Je l'ai dit... Je.

Cohen eut un sourire froid.

— Vous avez oublié quelque chose. Nous avons interrogé les gardiens du musée Rockefeller. L'un d'eux vous a vu. Le bruit de votre voiture montant la rampe l'a réveillé. Il vous a observé. Vous avez attendu un long moment. Vous attendiez quelqu'un. Qui ?

— Vous ne pensez pas que j'ai partie liée avec les terroristes ? s'insurgea Malko essayant de quitter ce terrain brûlant.

— Non, dit l'Israélien ; mais je pense que vous savez pourquoi on a voulu vous tuer. Et que cela peut nous intéresser... Vous aviez rendez-vous avec quelqu'un ? Qui ?

— Je n'avais pas rendez-vous, dit Malko. Je sortais d'un cocktail-dîner chez Moshe...

— Je sais, coupa l'Israélien.

— Ensuite, dit Malko, je n'avais pas sommeil, j'ai fait le tour des remparts de la vieille ville. À la hauteur de Herod's Gâte, j'ai aperçu une fille brune sur le trottoir, qui m'a paru très belle à la lueur des phares. J'ai voulu faire demi-tour pour lui parler, mais elle avait disparu. Ensuite, je suis revenu sur mes pas et je me suis arrêté un instant pour consulter le plan de Jérusalem, afin de ne pas me perdre. C'est très simple.

— Oui, répéta l'Israélien d'une voix neutre, c'est très simple.

Visiblement, il ne croyait pas un mot de ce que disait Malko. Avec l'efficacité des Israéliens, le Shin Beth risquait de recenser toutes les jolies filles brunes du quartier pour les interroger. David Cohen sembla brusquement abandonner l'interrogatoire de Malko, comme s'il était persuadé que ce dernier ne parlerait pas, pour prendre un dossier dans un tiroir du bureau. Il le feuilleta :

— Une chose nous intrigue beaucoup, dit-il. La personnalité des assassins.

Malko sursauta :

— Vous les avez retrouvés ?

— Hélas ! non, dit l'Israélien. Il y a eu des rafles, mais rien de concret. Seulement les cagoules. Faites avec du tissu bon marché acheté ici. Cela ne mènera à rien. Mais les tests balistiques sur les balles tirées nous ont appris quelque chose. Il y avait trois armes. Deux Smith et Wesson 357 Magnum et un revolver Nagant 7,62 fabriqués à Toul en URSS.

— Que vous a appris cette arme ? demanda Malko.

L'Israélien feuilleta le dossier.

— Elle appartient à un homme que nous donnerions n'importe quoi pour arrêter. Il se fait appeler Abou Djihad. Son vrai nom est Ahmed Ben Abdallah Saleh. Il fait partie du FPLP, le mouvement de

Mr. Habache. C'est l'un des plus dangereux tueurs des Palestiniens. Il a été l'un des instigateurs de la tuerie de Munich. Il a tué deux agents du Mossad à Madrid. Il se sert toujours de la même arme, qui est vraisemblablement transportée dans des valises diplomatiques. Nous avons retrouvé sa trace partout où il a frappé. Notre soldat avait une balle de ce Nagant dans la poitrine.

Malko était sincèrement stupéfait.

— Comment un tueur palestinien aussi connu se trouve-t-il à Jérusalem ? demanda-t-il. Je croyais que votre sécurité était parfaite. Qu'il n'y avait pas de réseau terroriste... Et comment est-il entré en Israël ?

L'Israélien hésita un long moment avant de répondre.

— Monsieur Linge, dit-il enfin, je vais vous confier un secret...

Un ange passa, rouge de confusion. Quand une barbouze dit cela à une autre barbouze, il y a toujours une bonne raison. Et ce n'est pas toujours un secret, un vrai...

— Je vous en prie, dit Malko.

— Il y a deux jours, expliqua David Cohen, des agents du Mossad à Tyr, au Liban, ont appris qu'un Zodiac de combat était chargé à bord d'un *mother-ship* qui se dirigeait vers les eaux israéliennes. Nous avons pensé qu'il s'agissait d'une attaque dans le genre de la dernière et nous avons attendu. La même nuit, un Zodiac a été repéré par nos radars à trois milles des côtes. Puis, la mer étant mauvaise, nous l'avons perdu. Il y a eu des patrouilles sur tout le littoral, sans résultat. Plus tard, nous avons repéré le *mother-ship* qui refaisait route vers le nord, vers le Liban. Nous avons supposé qu'ils avaient renoncé...

« Maintenant, je me demande s'ils n'ont pas amené par mer Abou Djihad et ses amis, avec des armes. Pour une mission précise. De la côte, c'est relativement facile pour eux de gagner Jérusalem. Nous n'ignorons pas qu'il y a des réseaux de soutien aux Palestiniens dans la vieille ville, surtout parmi les communautés religieuses, ajouta-t-il.

« Nous ne pouvons quand même pas fermer toutes les églises et les mosquées. On nous reproche déjà assez de choses, ajouta-t-il amèrement.

— Donc, dit Malko, ces trois hommes ont pu entrer en Israël par mer. Je suppose qu'ils courent un risque énorme ?

— Énorme, confirma l'Israélien. (Il fixa Malko de ses yeux gris-bleu, jouant avec sa plaque d'identité en or et continua d'une voix douce.) Je voudrais connaître la raison pour laquelle un commando d'exécution palestinien est venu spécialement à Jérusalem pour vous tuer, monsieur Linge ?

CHAPITRE VIII

Un silence pesant se prolongea un temps qui parut infiniment long à Malko. Ce dernier faisait de son mieux pour demeurer impassible. Il avait l'impression que le travail intensif de son cerveau se traduisait par un cliquetis extérieur. L'Israélien le guettait, les yeux fixés sur lui. Malko finit par dire d'une voix neutre :

— J'avoue ne pas pouvoir répondre à cette question. Il peut y avoir de multiples raisons à la présence de ce tueur.

— Vous mentez, dit l'Israélien d'une voix coupante. Abou Djihad est un tueur dangereux. Il n'est employé que pour des missions importantes et dangereuses. Il prend un risque mortel en venant ici. Or, la personne qu'il a tentée de tuer, c'est vous...

Nouveau silence. Rompu par Malko :

— Vous ne croyez pas à un attentat dû au hasard ?

— Ils ont de petits tueurs minables pour ça, répliqua David Cohen. Vous nous avez déjà joué un tour, aux Seychelles. Un de nos agents en est mort.

Encore l'histoire des Seychelles ! Malko sentit la moutarde lui monter au nez.

— Vous savez très bien ce qui s'est passé là-bas ! Je vous ai rendu un immense service. Si votre agent, dans un mouvement de colère, n'avait pas cherché à me tuer, il serait toujours vivant. Puisque vous me parlez de cette histoire, savez-vous ce qu'est devenue Zamir ?

L'Israélien hésita quelques instants avant de répondre à contrecœur :

— Elle va bien.

Zamir était une superbe jeune femme, agent du Mossad, qui avait été sauvagement torturée par des Irakiens, durant la mission de Malko aux Seychelles.

— Vous ne voulez donc rien me dire ? répéta l'Israélien.

Malko soutint son regard.

— Je ne *peux* rien vous dire. J'ignore tout de ces terroristes et des raisons pour lesquelles ils se sont attaqués à moi. Comment se fait-il que vous ne puissiez retrouver cet Abou Djihad ? La vieille ville doit être relativement facile à fouiller.

— Rien ne dit qu'il s'y trouve. Ensuite il s'est fait refaire le visage au Brésil, l'année dernière. Puisque vous refusez de coopérer, je vais demander des instructions. Attendez-moi ici.

Il sortit, refermant la porte à clef derrière lui... Malko entendait des bruits de machine à écrire, des conversations en hébreu de l'autre côté de la cloison. L'Israélien ne resta pas longtemps absent.

— Nous allons demander votre expulsion, annonça-t-il en revenant. Elle a toutes les chances de nous être accordée par le ministère des Affaires étrangères. Je suis désolé, mais il y a des choses que nous ne pouvons tolérer. Nous sommes un pays en guerre, monsieur Linge. Venez, je vous prie.

Ils traversèrent un couloir en silence, regagnèrent la cour où se trouvait la Granada. David Cohen serra la main de Malko sans chaleur. Celui-ci franchit la barrière et se retrouva sur la route de Naplouse. Furieux. C'était la tuile, dès le début.

Une seule personne pouvait le tirer de là. Le chef de station de la CIA à Tel-Aviv.

* *

*

Malko regarda dans son rétroviseur pour la troisième fois. Le fourgon jaune était toujours là. Il décida d'en avoir le cœur net. Il y avait une ligne droite avant le pont Bailey et les lacets. Il accéléra, doublant trois véhicules coup sur coup sur la chaussée étroite à deux voies. Écrasant presque un marchand de fraises installé vers le bas-côté. Immédiatement, le-fourgon jaune déboîta à une allure pas catholique pour ce genre de véhicule, poussant dans le fossé un paisible taxi Mercedes diesel. Bourré de rabbins. Malko était fixé.

Le Shin Beth ou les tueurs de Abou Djihad.

Il maintint plusieurs véhicules entre eux, rageant à cause de la route étroite. Puis, à l'embranchement de la route Ashkelon-Ramla le fourgon tourna à gauche vers Ashkelon. Deux kilomètres plus loin, Malko réalisa qu'il était maintenant suivi par une Escort verte, avec un couple à bord. C'était le Shin Beth. Il allait les mener à Peter Youngblood.

* *

*

— Non seulement, ils vont vous garder, mais ils vont en avoir deux de plus ! annonça d'une voix précise Peter Youngblood.

La fureur rosissait ses-pommettes. Malko et lui se trouvaient sur le toit de l'ambassade américaine, abrités du vent par l'antenne de télécommunications ressemblant à une énorme ruche blanche. Avec une vue superbe sur toutes les plages de Tel-Aviv. À l'abri des micros possibles du Shin Beth.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Peter Youngblood annonça triomphalement.

— Langley m'a annoncé l'arrivée de deux « baby-sitters ». Chris

Jones et Milton Brabeck. Ce n'est pas ce pisse-froid de David Cohen qui va les empêcher de débarquer. Nous rendons quand même certains services dans ce pays. Sans nous, leur foutue armée n'existerait que sur le papier. Ne vous en faites pas pour votre expulsion. Je vais aller voir quelqu'un que je connais bien au ministère de la Défense... Il y a un certain nombre de petits gadgets qu'on leur doit. S'ils deviennent méchants avec vous, ils risquent de ne pas les avoir tout de suite...

« C'est un comble ! On essaie de leur rendre service et en plus, ils voudraient vous virer !

— La situation est peut-être un peu plus nuancée, remarqua Malko qui était objectif.

La venue de Chris Jones et Milton Brabeck signifiait que les bureaucrates de Langley avaient « évalué » le danger couru par Malko à la cote la plus haute. Eux aussi devaient avoir entendu parler de Abou Djihad...

— Comme quoi viennent-ils ? demanda Malko. Forces d'occupation ?

Peter Youngblood émit un rire distingué.

— Je me suis mis d'accord avec le chef de la « Security » à l'ambassade. Ils sont supposés entraîner nos gardes.

Peter Youngblood le prit par le bras, l'entraînant vers l'escalier menant au cinquième étage.

— Vous continuez. Maintenant, je crois que nous sommes sur une énorme affaire. Ne vous laissez pas intimider. Vous faites un boulot épatant, mon vieux. Au moindre problème avec les juifs, vous sautez sur un téléphone et j'accours.

Il devenait franchement affectueux. Malko se dit avec tristesse que ce n'était peut-être pas entièrement désintéressé... Si l'affaire Halpern « sortait » pendant que Peter Youngblood était chef de station, la gloire en rejaillirait forcément sur lui... D'autant qu'administrativement Malko n'avait qu'une existence précaire. Enfin, c'était la vie. Cela valait mieux que d'être à couteaux tirés avec le chef de station comme c'était déjà arrivé... Peter Youngblood tira son bloc-notes.

— Vos deux baby-sitters arrivent ce soir à 21 h 25, par le vol 130 d'Air France. Vous allez les chercher ?

— J'y vais ; dit Malko.

C'était touchant d'appeler « baby-sitters » deux garçons qui pesaient à eux deux dans les six cents livres et trimbalaient l'armement d'un petit porte-avions moyen. Évidemment, il n'y avait plus tellement de place pour le cerveau... Chris Jones et Milton Brabeck, transfuges du Secret Service, étaient le fer de lance de la Division des Opérations de la CIA. De vieux amis de Malko. Leur arrivée le ravissait. Cela valait beaucoup mieux qu'un gilet pare-balles.

— Vous remontez à Jérusalem ? demanda Peter Youngblood.

— Hélas oui, dit Malko. J'ai à faire.

L'Américain opina gravement.

— Bravo, continuez ! Je vais tout de suite au ministère de la Défense. Vous êtes désormais sous la protection du State Department, se rengorgea-t-il. Et je tiens Langley au courant. Nous avons la situation en main...

Malko sourit sans répondre, amusé par l'accès de mégalomanie galopante de l'Américain. Pour l'instant, ils ne tenaient rien du tout en main. Sinon quelques indices contradictoires et troublants. L'affaire Halpern continuait à être une boule lisse autour de laquelle Malko tournait sans parvenir à y pénétrer. Et qui jetait des éclairs... Sa seule chance était de marteler les points faibles : Elias Zoukas et Ruth Hanevim. La perspective de se retrouver dans les lacets de la route Tel-Aviv-Jérusalem lui donnait la nausée.

* *

*

Une voix de femme fit « *Ken*(16) ? ». Aussitôt Malko dit en anglais :

— C'est Malko Linge. Je vous ai attendue l'autre soir.

La même voix prononça quelques mots en hébreu, comme si elle ne comprenait pas l'anglais et raccrocha. Pour la troisième fois... Malko reposa l'appareil à son tour. Furieux et résigné. Il avait parfaitement reconnu la voix de Ruth Hanevim. D'ailleurs, elle vivait seule. Il était près de neuf heures du soir. Elle parlait très bien l'anglais. C'était le mur. Cela ne servirait à rien d'essayer d'organiser une rencontre par l'intermédiaire de Moshe Larka... Elle se défilait.

Malko composa le numéro de l'*American Colony Hôtel*, demanda la chambre de Jennifer Worth.

— C'est Malko, annonça-t-il. Vous avez l'air de bien vous amuser.

— Oh, Malko ! fit la jeune fille. C'est gentil d'appeler.

J'ai retrouvé des amis et nous faisons une petite fête pour célébrer ma libération. Vous voulez venir ?

— Tout à l'heure, dit Malko.

— Nous sommes dans le salon du premier étage, expliqua la jeune Américaine. Les amis l'ont loué pour la soirée. Oh, venez, cela me fera tellement plaisir.

— Je viendrai, promit Malko.

Il avait un peu honte de lui, devant le ton si enthousiaste de la jeune Américaine. Il sortit de la suite à laquelle on avait relié une seconde chambre pour Chris et Milton. Le lobby était désert et un vent glacial soufflait sur le parking.

Les hautes silhouettes de Chris Jones et de Milton Brabeck se détachaient de la foule des passagers de l'Airbus d'Air France, attendant leurs bagages dans la grande salle où les Japonais du Sekigun avaient massacré des dizaines de personnes, quatre ans plus tôt. Ils aperçurent Malko attendant derrière la barrière et agitèrent joyeusement les bras. De bons touristes en vacances. Ils s'étaient retrouvés à Paris. Milton Brabeck se trouvait à Los Angeles et avait rejoint l'Europe par le « 747 » direct d'Air France Los Angeles-Paris.

Quand Chris Jones franchit la barrière de la douane, Malko fut suffoqué en réalisant sa taille. Ses avant-bras avaient l'épaisseur d'un jambon de Virginie, et il devait chausser du 50... Milton Brabeck était bâti sur le même moule. Tous deux portaient des costumes gris clair, avec des chemises boutonnées, des cravates presque phosphorescentes, et un imperméable noir sur le bras. Il y avait longtemps qu'ils avaient renoncé à passer inaperçus.

— *Shalom*, dit Malko en souriant.

— Eh, ne m'insultez pas, fit Chris Jones.

— Ça veut dire bonjour, expliqua Malko. Il va falloir vous mettre à l'hébreu.

— Il a déjà du mal à parler anglais, ricana perfidement Milton. Dites donc, est-ce qu'il y a une église baptiste dans le coin ?

Le « gorille » ne manquait jamais un service.

— À Jérusalem, vous trouverez tout ce que vous voulez, assura Malko. C'est le *Macy's* de la religion. Si vous voulez vous convertir, il y a le choix.

— Dites donc, ils sont paranoïaques, s'exclama Milton Brabeck. On nous a interdit de nous lever de nos sièges avant que la police soit venue. Ils étaient hystériques. Au départ, ils fouillent même les gosses. Heureusement qu'on n'avait pas notre artillerie... Ils ont compté tous les poils de ma brosse à dents.

— Vous devez vous sentir tout nus. Chris Jones cligna de l'œil.

— Y a la « valise » heureusement. Demain, on aura toute notre « *sanitized stuff* (17) ». Autrement, à quoi on servirait...

Milton Brabeck regardait autour de lui. De nuit, l'aéroport de Lod était particulièrement minable, bien qu'assez animé. Il se rapprocha de Malko et demanda à voix basse.

— C'est des juifs, tous ceux-là ?

— J'ai l'impression, dit Malko, mais vous savez, Milton, il y en a autant à New York que dans l'État d'Israël... Simplement, ici ils sont plus concentrés...

— Je ne vais jamais à New York, fit Milton Brabeck, ou alors le

moins possible. Ça fait quand même un drôle d'effet. Ils ressemblent à des Arabes ; on s'est pas trompé de pays ?

L'Airbus transportant une cargaison de rabbins et de *Jewish marnas* arrivant directement de Brooklyn. Les plus riches avaient rejoint Paris par le Concorde, les autres par le vol régulier d'Air France assurant la correspondance avec Tel-Aviv à Paris, aéroport Charles de Gaulle.

— Milt, dit Malko, si vous voulez que votre séjour se passe harmonieusement, vous ferez mieux d'oublier ces comparaisons. Les Arabes ne sont pas bien vus ici...

— Y font pas propres, dit Chris Jones, regardant un soldat israélien en battle-dress. Je me demande comment ils ont pu gagner toutes ces guerres. Ça doit être à cause de notre matériel... À propos, on peut boire l'eau du robinet, ici ?

— En principe, oui, dit Malko, s'installant dans la Granada. Mais on trouve du Scotch et de la bière. Vous ne mourrez pas de soif. Venez, il y a une heure de route...

Chris Jones était fasciné par le soldat coiffé de la traditionnelle *kippa*. Un juif orthodoxe.

— Ça lui tient pas chaud... remarqua-t-il.

— Si, dit Malko, à l'âme.

Les deux « gorilles » tenaient à peine dans la voiture, regardant d'un œil méfiant les pancartes en hébreu. Natifs tous deux du Middle West, ils avaient une profonde méfiance pour tout ce qui n'était pas W.A.S.P.(18). La barbarie, à leurs yeux, commençait à cent miles à l'est de Chicago. New York étant déjà une ville de perdition. Le reste du monde étant infesté de microbes abominables qui donnaient la diarrhée et d'autres maux à faire frémir. Abrutis par le voyage, ils eurent du mal à suivre Malko qui leur faisait un exposé de la situation. Lorsqu'il mentionna la rabbitzine, l'œil de Chris Jones s'alluma.

— Alors, ils ont de chouettes nanas, les rabbins... Et le droit d'en profiter.

— Chez les juifs orthodoxes, c'est encore mieux, précisa Malko. Le vendredi soir, à l'ouverture du Shabbath, le rabbin réunit ses disciples pour prier, manger et boire. Ensuite, il se retire dans sa chambre, afin d'honorer la rabbitzine. Pendant la « cérémonie » les disciples chantent des chants religieux à la gloire de Dieu et de l'Union rabbinique. Bienheureux le rabbin qui fait beaucoup de petits rabbins. :

— Ce sont des cochons, fit Milton Brabeck d'un ton sans appel, réveillé par cet épisode. Quand on commence le baby-sitting ? Faudra nous parler de « *Go-Sundance* ».

— Demain, dit Malko. Ce soir, vous êtes trop fatigués et, de toute façon, vous n'avez pas vos bijoux...

Les virages commençaient. Ils se turent.

On entendait une vague musique à travers la porte fermée. Malko refrappa. Cette fois la porte s'ouvrit sur une Jennifer méconnaissable ! Nu-pieds, vêtue d'une longue jupe à fleurs, torse nu, les cheveux sur les épaules, un collier de gardénias passé autour du cou retombant sur sa poitrine et cachant partiellement de petits seins, aux auréoles curieusement larges. Elle sourit à Malko, lui tendit la main :

— Bonsoir, je croyais que vous ne viendriez plus. Ils sont tous partis, sauf une copine.

Ses yeux noisette avaient l'expression floue des gens drogués ou ivres. Elle souriait mécaniquement, sans se soucier de son aspect provoquant. Comme si elle avait toujours connu Malko. Celui-ci pénétra dans la pièce. Des coussins et des matelas avaient été disposés partout. Les tapis étaient jonchés de verres, de bouteilles vides, d'assiettes. Dans un coin, une fille boulotte fumait, allongée sur un matelas, pieds nus aussi, les yeux au plafond... Jennifer prit Malko par la main et l'entraîna vers le plus gros tas de coussins. Elle titubait légèrement. Se laissant tomber, elle lui fit signe de s'installer à côté d'elle.

— Tenez !

Elle lui tendit un verre plein de rosé de Latran. Malko trempa ses lèvres dedans. Jennifer regardait les fresques, pièce qui avait jadis servi de salle de jugement au pacha turc. Dans un coin, un lecteur de cassette diffusait du blues. La jeune Américaine dodelinait de la tête à son rythme, appuyée sur ses coudes, la tête en arrière. Totalement différente de la fille terrifiée que Malko avait vue, deux jours plus tôt.

— Qu'avez-vous fait ce soir ?

Elle rit.

— Oh, des tas de choses. Nous avons dansé, écouté de la musique, bu, baisé...

Elle éclata de rire et tout à coup, écartant le verre que Malko tenait, se pencha sur sa bouche. Elle sentait l'alcool, mais son entrain communiqua rapidement à Malko autre chose qu'un intérêt professionnel. L'autre fille les regardait d'un œil bovin. Dans une autre planète.

Il caressa doucement le dos nu, et Jennifer l'embrassa encore plus fort, se coulant contre lui. À la souplesse de ses mouvements, il réalisa qu'elle ne portait rien sous sa jupe à fleurs. Elle s'arrêta, glissa le long de lui, et, avec des gestes de somnambule, entreprit de dénuder Malko. Toujours en souriant vaguement, comme si elle accomplissait un geste parfaitement naturel... Dans un état second. Puis, elle se pencha sur son ventre et l'avalait avec maladresse et fougue. Depuis

qu'il avait poussé la porte de cette pièce, Malko avait l'impression de se trouver dans un monde irréel... Sous les coups de tête de Jennifer, il explosa rapidement. Elle ne se redressa qu'un long moment plus tard, avec la satisfaction du devoir accompli.

— J'ai fait jouir quinze hommes ce soir, dit-elle. Vous êtes le quinzième.

Performance admirable. L'autre fille regardait toujours au plafond. Jennifer prit le verre de vin blanc de Malko et en but la moitié d'un coup.

Malko n'arrivait pas à croire qu'il s'agissait de la même fille qui lui avait raconté avec dégoût les avances de monseigneur Elias Zoukas... Comme si elle avait deviné ses pensées, elle rit doucement.

— Vous devez croire que je suis folle, n'est-ce pas... Mais j'ai pris des trucs pour planer. Il y avait si longtemps que je ne m'étais pas amusée. Ce soir, j'ai choisi tous les hommes qui me plaisaient. J'en avais envie. Comme de vous. J'aurais bien fait l'amour, mais je l'ai trop fait, j'ai mal.

Tranquillement, l'autre fille fit passer son pull pardessus sa tête, exhibant deux énormes seins blancs, puis, avec un rire idiot et heureux, elle se mit à danser toute seule.

Jennifer bâilla.

— J'ai sommeil. Vous voulez dormir avec moi ?

— Non, merci, dit Malko. J'étais aussi venu vous demander quelque chose.

La jeune Américaine lui caressa gentiment la joue :

— Quoi ?

— Vous vous souvenez de monseigneur Zoukas ?

— Oui ?

— Je voudrais que vous entriez en contact avec lui. Sans lui dire que je vous l'ai demandé. En essayant de lui emprunter de l'argent, par exemple...

Elle écoutait attentivement, mais Malko était incapable de dire si elle comprenait.

— Qu'est-ce que je fais, après ?

— Après. Je vous dirai. Mais si vous parvenez à cela, votre retour au USA en sera grandement accéléré...

Les yeux noisette de Jennifer brillèrent. Elle se pencha et embrassa légèrement Malko sur les lèvres.

— Super !

— Écoutez, dit-il. Je viendrai déjeuner demain. Je vous expliquerai. D'accord ?

— D'accord, dit Jennifer.

Elle se leva, le raccompagna. Dans le couloir, elle l'embrassa à pleine bouche, sous l'œil horrifié de deux vieilles Américaines qui

rentraient. Elle n'avait toujours que sa jupe.

— À demain, dit-elle. Pour le déjeuner.

Malko regagna sa voiture, plus léger. L'air embaumait. Malgré tout, il regarda dans le rétroviseur en remontant Salah Ed-Din. Mais personne ne le suivait et il arriva au *Hilton* sans encombre. Les ronflements des deux gorilles ébranlaient la porte de la suite. Il se coucha sans les déranger.

* *

*

Malko se retourna pour la centième fois. En sueur. Pourtant, il ne faisait pas chaud dans la chambre. Il ouvrit les yeux, cherchant à calmer les palpitations de son cœur. Une angoisse diffuse l'avait arraché au sommeil, sans qu'il puisse en trouver la cause. Soudain un nom s'imposa à son esprit : Jennifer... Il revoyait les yeux flous de la jeune femme, son attitude bizarre, sa gentillesse détachée. Il présentait une catastrophe.

Soudain, il n'y tint plus. S'habillant, il sortit et traversa le lobby désert. Il était à peine huit heures, mais il trouva déjà des embouteillages dans Jaffa Road. Sans se préoccuper des panneaux d'interdiction, il enfila tout le couloir réservé aux autobus pour éviter un long détour et, dix minutes plus tard, il arrêtait la Granada devant l'*American Colony Hôtel*.

Sans rien demander, il fila au salon du premier. La porte était ouverte, et deux Arabes étaient en train de nettoyer. Malko traversa le couloir et alla frapper à la porte de la chambre de Jennifer.

Pas de réponse.

Il tourna le bouton et le battant s'ouvrit. Cela sentait le fauve. Une forme dormait dans le lit bas et l'anxiété de Malko se calma d'un coup. Il avait été idiot. Il s'approcha, et de nouveau l'angoisse lui serra l'estomac. C'était la petite boulotte qui dormait en chien de fusil. Pas de trace de Jennifer. Malko prit la dormeuse par l'épaule et la secoua. Grognements. Re-grognements. Paroles confuses...

Excédé, Malko arracha les draps, la força à se lever et lui poussa la tête sous le lavabo.

Trempée, elle fixa Malko avec des yeux ahuris et pleins de réprobation.

— Où est Jennifer ?

Elle le regarda avec une incompréhension totale.

— Jennifer ? Je ne sais pas. Elle est pas avec vous ?

— Avec moi ?

La boulotte écarta ses cheveux trempés.

— Ben quoi, fit-elle, elle m'a dit qu'elle allait chez un type. Elle a

téléphoné et elle est partie. Un peu après vous... Moi, je croyais...

Malko était déjà hors de la chambre. Il vola jusqu'au desk, tendit un billet de cent livres à l'employé.

— Vous marquez où les appels téléphoniques ?

L'autre montra une pile de fiches.

— Là.

Malko prit les fiches, chercha, trouva la chambre 17 et un numéro appelé la veille, vers minuit et demi. Il prit la fiche et la mit dans sa poche. Puis, il repartit, plus inquiet que jamais. Dans le lobby du *Hilton*, il alla à la première cabine et composa le numéro. À la cinquième sonnerie, il répondit. Une femme qui parlait hébreu. Une femme de ménage. Malko fonça au desk. Expliqua son problème. Une employée refit le numéro, écouta, parla.

— Monseigneur Zoukas n'est pas là, dit-elle. Il faut l'appeler à la congrégation, dans la vieille ville.

— Merci, dit Malko.

Il s'éloigna dans le lobby, du plomb dans l'estomac. Jennifer avait fait la folle. Mais il restait encore un espoir. Dans l'état où elle se trouvait, elle pouvait très bien dormir à poing fermés.

Il fallait attendre quelques heures. De longues heures.

* *

*

Chris Jones regarda d'un air dégoûté ce qui se trouvait dans son assiette.

— On ne sait pas si c'est de la viande ou des insectes, dit-il.

— Tu n'as qu'à bouffer du pain et du beurre, conseilla Milton Brabeck.

Malko revint s'asseoir. Sombre.

— Alors ? demanda Chris Jones.

— Elle n'est pas revenue.

Il était deux heures et demie, et toutes les demi-heures, il téléphonait à l'*American Colony Hôtel*. Toujours aucune trace de l'Américaine... Chris Jones repoussa son assiette pleine. Il avait mal au ventre rien qu'à la regarder.

— Il serait peut-être temps qu'on récupère nos bijoux, dit-il. Et qu'on aille causer affectueusement à ce monseigneur.

Ils devaient se rendre à l'ambassade américaine de Tel Aviv récupérer de quoi assurer un baby-sitting efficace. Malko avait d'ailleurs envie de rester seul.

— Prenez la Granada et ne vous perdez pas, dit-il. Je vous attends ici.

Il remonta dans la suite, le cœur serré. L'intervention de Peter

Youngblood semblait avoir été efficace. Cohen ne s'était pas manifesté. Mais la disparition de Jennifer était angoissante et inexplicable. Sauf si elle s'était trouvée par hasard en face de quelque chose qu'elle ne devait pas voir...

Ou si elle avait trop parlé... Après la tentative brutale de meurtre contre lui, on pouvait tout craindre... Impossible de se confier au Shin Beth, à cause des consignes de la CIA... Il s'allongea sur son lit. Ruth Hanevim... Monseigneur Zoukas... Ronit... Zwi Halpern et Abou Djihad... Quel lien réunissait ces personnages. Comment les forcer "à se découvrir ? Quelque chose lui échappait. Le KGB n'aurait pas tenté de tuer un homme de la CIA simplement pour protéger un agent brûlé, sachant qu'il en viendrait d'autres. Il y avait forcément autre chose...

Sans même s'en rendre compte, il s'endormit. Lorsqu'il rouvrit les yeux, le ciel était rose à l'ouest, et sa montre indiquait cinq heures trente. Pas de gorilles. Il se rua sur le téléphone, appela l'*American Colony*, attendit.

Jennifer n'avait toujours pas reparu.

CHAPITRE IX

On n'entendait dans la suite qu'un cliquetis agaçant et régulier. Chris Jones faisait tourner le barillet de son Smith et Wesson modèle 19 « 357 Magnum », fixant le plancher. Milton Brabeck était plongé dans la carte de Jérusalem, cherchant une église Baptiste. Malko réfléchissait. Sa marge de manœuvre était mince. Pour l'instant, le Shin Beth ne pouvait relier la disparition de Jennifer au prélat orthodoxe. Mais Malko n'avait aucun moyen d'interroger celui-ci.

D'un autre côté, il ne pouvait laisser tomber Jennifer. Qui avait été se jeter dans la gueule du loup, afin de l'aider. Une évidence s'imposait de plus en plus : quelque chose était en cours. Plus que le sauvetage d'une « taupe » brûlée. Une action où monseigneur Zoukas et Ruth Hanevim jouaient un rôle important.

Il réalisa soudain qu'il n'y avait qu'une seule chose à tenter.

— Chris, dit-il, je crois que vous allez faire une petite expédition.

— Ah ! fit le gorille.

Rabattant d'un coup sec le barillet.

— Vous laissez les bijoux ici, avertit Malko.

Milton et Chris le fixèrent comme s'il avait perdu la raison. Un peu comme si on demandait à un prêtre d'aller célébrer un mariage en caleçon.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors ? demanda Milton Brabeck.

— Vous allez chez monseigneur Zoukas, expliqua Malko. Vous êtes des copains de Jennifer. Un peu hippies... Pas de cravate et surtout pas d'artillerie. Juste vos grands yeux naïfs. Vous vous inquiétez parce qu'elle n'est pas revenue et quelle vous a dit qu'elle allait chez lui. Vous restez bien polis. Mais inquiets.

— On peut pas fouiller un peu ?

Malko sourit. Découragé.

— Chris, monseigneur Zoukas n'est pas fou. Si Jennifer a été kidnappée, elle n'est sûrement pas chez lui. Mais ailleurs ; peut-être votre vue le ramènera-t-il à de meilleurs sentiments...

Milton jeta son holster sur le fauteuil, dégouté. Chris Jones en fit autant. Les cravates suivirent. Ils eurent beau ébouriffer leurs quatre centimètres de cheveux, le côté hippie laissait à désirer.

— Je vais vous faire un plan, dit Malko.

* *

*

Chris Jones arrêta la Granada juste en face de la grille de la villa. La nuit était en train de tomber, mais il faisait encore jour. De la lumière brillait au rez-de-chaussée et une vieille Mercedes 220 était garée devant la porte. De l'autre côté du sentier, s'allongeait le mur d'un grand camp militaire, puis c'étaient des terrains vagues. Il fallait aller jusqu'à la route de Naplouse, au centre de Beit Hanina pour trouver d'autres maisons.

— Le *son of a bitch*(19) est là, fit sombrement Chris Jones. On y va.

— Et t'es poli ! fit Milton Brabeck en écho. Comme a dit le prince. Sinon, tu seras privé de loukoum.

Ils franchirent la grille, traversèrent le jardin, sans se presser. C'est Chris qui écrasa le bouton de sonnette de son énorme pouce. La porte s'ouvrit très vite.

Monseigneur Élias Zoukas avait une apparence plutôt frêle, presque fragile, en dépit de la belle barbe noire étalée sur sa soutane de pope. Il avait des traits réguliers, assez beaux, des yeux perçants et une chevelure hirsute. Il regarda avec ébahissement les deux géants aux yeux gris et froids qui bouchaient la porte. Celui de gauche demanda en anglais :

— *Father Zoukas* ?

— Oui, c'est moi, fit le prêtre orthodoxe.

— *Nice to meet you*, fit Chris Jones avec un ton qui supposait le contraire. Je m'appelle Chris Jones et voilà mon ami, Milton Brabeck.

— Messieurs, que voulez-vous ? demanda monseigneur Zoukas, stupéfait. Il est très tard, je m'apprêtais à dîner.

— On vient chercher notre copine, fit Milton Brabeck avec un calme absolu. Jennifer. Elle est partie chez vous hier dans la nuit et elle est pas revenue. Vous l'avez pas oubliée dans un coin ?

Sous le coup de l'émotion, le visage déjà blanchâtre de monseigneur Zoukas pâlit encore. Il s'appuya à la porte et dit d'une voix qu'il avait du mal à contrôler :

— Messieurs, je ne sais pas de qui vous voulez parler. Il s'agit sûrement d'une erreur. Je suis l'archiprêtre de la communauté grecque orthodoxe de Jérusalem et je ne connais pas de personne de ce nom.

Son cœur battait à grands coups sous la soutane. Ces deux-là lui faisaient physiquement peur. Avec un sourire, il tenta de refermer la porte. Le battant s'arrêta à vingt centimètres du chambranle. Bloqué par un pied énorme. Chris Jones s'excusa avec un sourire.

— On voudrait vraiment vous parler.

Milton Brabeck regardait obstinément le bas de la soutane et les chaussures pointues de Zoukas. Ce dernier changea brusquement de ton.

— Cette intrusion est intolérable, dit-il, je vous demande de retirer votre pied immédiatement. Et de me laisser tranquille.

— OK, OK, fit Chris Jones, conciliant.

Il ôta son pied et fit deux pas en avant, entrant dans le petit hall, repoussant le prélat de sa masse. Milton se glissa derrière lui et referma la porte, soigneux. Soudain, il pointa son énorme index sur l'estafilade rouge qui barrait le visage du prélat.

— Dites donc, fit-il, on vous a griffé. Ça serait pas une femme...

Machinalement, Élias Zoukas porta la main à sa joue.

— Mais non, fit-il, c'est un accident, je me suis coupé...

— Tsst, Tsst, fit Milton Brabeck, réprobateur et familier, tu ne te rases pas les yeux quand même...

Monseigneur Zoukas sentit qu'il s'engageait sur un terrain dangereux. D'un bond, il fut à la porte, l'ouvrit et voulut sortir. Chris Jones le rattrapa par le col de sa soutane. :

— Faut pas nous quitter comme ça.

— Je vais chercher la police, glapit le prélat. Vous êtes des bandits, des...

L'Américain le fit doucement rentrer. Élias Zoukas ouvrit soudain la bouche et appela.

— Hilarion ! Hilarion !

Les deux gorilles se regardèrent. La situation se compliquait. Il y eut un aboiement bref, et un chien surgit de l'escalier. Un énorme danois, qui retroussa ses babines en voyant les deux intrus. Monseigneur Zoukas reprit instantanément courage.

— Sortez ! ordonna-t-il. Ou je lâche ce chien sur vous. Il est très dangereux.

— Nous aussi, on est dangereux, dit Milton.

Il n'était décidément pas fait pour les rôles de composition. Silence. Le chien grognait. Élias Zoukas se tourna vers lui et cria d'une voix enrouée.

— Hilarion ! Attaque ! Attaque !

Le chien bondit d'un seul élan, droit à la gorge de Milton Brabeck. Hélas, pour lui, il ne l'atteignit jamais. Évitant les crocs, l'Américain le saisit à la gorge de la main gauche. Au même moment, Chris Jones attrapa l'arrière-train de l'animal au vol et le bloqua contre sa hanche. La main droite de Milton Brabeck rejoignit la gauche. Les doigts se déplacèrent, cherchant les carotides sous les poils. Le chien grognait, la gueule ouverte, bavant, la langue pendante. Milton Brabeck serra. De toute la force de ses muscles, interrompant la circulation sanguine et écrasant la trachée artère. Comptant mentalement.

Le chien eut plusieurs sursauts, des coups de reins désespérés qui propulsèrent le groupe à travers le petit hall. Puis, à 35, il devint tout mou, d'un coup, les yeux vitreux, la gueule ouverte sur un dernier spasme, le poil hérissé.

Milton Brabeck le laissa tomber sur le carrelage avec un air

dégoûté.

— Voilà. Tu pourras toujours en faire une descente de lit.

— Assassins, glapit monseigneur Zoukas.

Les doigts en avant, il bondit sur Milton Brabeck. L'Américain lui bloqua les poignets et lui assena de la paume un coup très sec sur le visage. Monseigneur Zoukas recula, des larmes plein les yeux, et se mit à pleurer.

— Laissez-moi ! fit-il, laissez-moi ! Brutes ! Vous êtes des brutes. Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Milton Brabeck secoua la tête avec une tristesse profonde.

— Ça c'est vrai. On n'a pas le droit d'être ici. Mais si j'étais toi, je fermerai ma gueule, parce que j'ai de bonnes raisons de croire que notre copine Jennifer a été kidnappée...

Monseigneur Zoukas ferma les yeux et tituba, se décomposant littéralement. Il s'assit, tremblotant sur une chaise, à côté du cadavre du chien.

— C'est de la folie, murmura-t-il. Je ne sais rien de cette Jennifer. Je suis monseigneur Zoukas, membre d'une communauté religieuse, vous devriez avoir honte de ce que vous faites.

— On a honte, firent d'une seule voix les deux gorilles. Mais on veut savoir ce qui est arrivé à notre copine.

Tout à coup, Élias Zoukas bondit sur ses pieds, glapissant et vociférant, dans un ultime sursaut. Un derviche tourneur en folie. Il hurlait comme une sirène, et Chris Jones se demanda si cela n'allait pas finir par ameuter le monde extérieur. Il souleva Zoukas de terre, le chargea sur son épaule et monta l'escalier.

— Je vais le calmer, dit-il. Regarde un peu partout...

Milton était déjà en train d'ouvrir une armoire.

Chris Jones trouva facilement la salle de bains. Monseigneur Élias Zoukas gigotait toujours en hurlant sur son épaule. Délicatement, il le déposa dans la douche, en petit tas. Le maintenant d'une main, il se mit à tripoter les robinets. Lorsque le premier jet d'eau glacée jaillit sur la tête du prélat, celui-ci se mit à hurler encore plus.

Gentil, Chris Jones tourna un peu le robinet d'eau chaude et referma la porte.

Maintenant, un jet puissant dégoulinait sur Élias Zoukas, aplatissant ses cheveux, trempant sa barbe, imbibant sa soutane. Appuyé à la porte, Chris Jones attendait paisiblement. Les cris du prélat diminuaient d'intensité, faisant place à des couinements plaintifs.

Ceux-ci s'étaient presque complètement tus lorsque Milton Brabeck fit irruption dans la salle de bains, l'œil brillant, un paquet de photos à la main.

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Chris Jones prit les photos et y jeta un coup d'œil. Son visage s'empourpra.

— *God ! The son of a bitch.*

La photo représentait monseigneur Elias Zoukas et une jeune femme dont on ne distinguait que le dos et les cheveux longs et noirs. Le prélat se tenait debout, appuyé à une sorte de bar, un verre dans une main. De l'autre, il relevait sa soutane, découvrant tout le bas de son corps. D'élégants mocassins, des chaussettes noires un peu tire-bouchonnées, tenues par des fixe-chaussettes. Les cuisses étaient musclées et couvertes de poils.

Le reste était caché par la tête de la femme agenouillée devant lui. L'expression du prélat montrait qu'il appréciait considérablement la situation. La femme était en pantalon, assise sur ses talons.

Une autre photo la montrait de profil, tenant encore en main le membre du prélat. Elle avait un type arabe prononcé, de hautes pommettes, une expression sensuelle, vulgaire et indifférente. La poitrine était agressivement moulée dans un haut de dentelles, et le pantalon prêt à éclater sous la pression des cuisses épaisses.

Les autres photos étaient des variations sur le même thème. Sauf une où la femme tirait, en riant, monseigneur Zoukas par son organe...

— Jésus-Christ ! fit Chris Jones.

D'un seul geste, il se retourna, ouvrit la porte de la douche, tourna les robinets et extirpa monseigneur Élias Zoukas trempé comme une serpillière. Le tenant d'une main pour qu'il ne tombe pas, il lui bouchonna le visage avec une serviette et lui colla la meilleure des photos sous les yeux.

Elias Zoukas eut un sursaut comme s'il voulait repartir sous la douche. Milton Brabeck regardait le prélat avec stupeur. Jamais dans l'Illinois, on ne pouvait imaginer une chose pareille. Il s'attendait visiblement à ce que Dieu transforme le pécheur en un petit tas de cendres. Mais Elias Zoukas se mit seulement à trembler dans sa soutane trempée, qui lui collait au corps.

— J'ai froid, gémit-il.

Gentil, Chris Jones entreprit de le déshabiller. Lorsqu'il fut en caleçon de toile, il s'arrêta. Élias Zoukas avait l'air maintenant d'un tout petit bonhomme, très vieux et très vulnérable. Milton lui remit la photo sous le nez.

— Tu lui as fait faire ça à Jennifer ? demanda-t-il.

L'autre secoua énergiquement la tête.

— Non, non, je vous jure. Rendez-moi ces photos, je ne savais pas. C'est ignoble...

— C'est toi qui es ignoble, fit Chris Jones, sincèrement indigné.

— Prenez de l'argent, si vous voulez, gémit Zoukas, il y en a...

Chris Jones lui serra un petit peu la gorge pour le faire taire. Agacé.

— Écoute, fit-il. L'argent on s'en fout. Tout ce qu'on veut, c'est savoir où est Jennifer.

« Si tu veux pas nous le dire, on t'emmène comme ça et on te balance, avec tes photos accrochées au cou, chez les juifs orthodoxes. Ils te feront de la publicité... »

— Oh non, je vous en prie. Je vous en supplie, gémit Élias Zoukas.

Le prélat avait perdu toute dignité. Sa douche forcée l'avait frigorifié. La mort de son chien, les brutalités calculées de ces deux inconnus, les menaces, le chantage, tout cela lui ôtait toute envie de résister. Il était sûr que ces deux hommes n'appartenaient pas au Shin Beth. Sinon, ils n'auraient pas agi de cette façon. Mais pour lui, cela ne valait guère mieux. Du jour où on lui avait fait parvenir ces photos, il avait su qu'il aurait des problèmes. Maintenant, le plus urgent était de chasser ces deux intrus. De reprendre le contrôle de lui-même.

— Alors, demanda Chris Jones, tu veux qu'on te mette dans la baignoire cette fois, la tête sous l'eau. Jusqu'à ce que tu fasses des « gloups »...

Milton jeta à son partenaire un regard réprobateur.

Ils n'étaient quand même pas de la Gestapo. Entre la douche et la baignoire, il y avait une marge. Celle qui sépare l'affection un peu brutale de l'horreur... Chris Jones lui adressa un grand clin d'œil. Mais le prélat ne le vit pas. Terrifié, il balbutia :

— Je vous assure que je ne sais rien.

— Fais gaffe, dit Chris Jones. On va jouer au *Yellow Submarine*...

Cette fois, monseigneur Élias Zoukas craqua.

— Je vais vous dire la vérité. Je vous jure. Elle est venue, mais elle est repartie.

— Où ?

— Chez... chez une amie. Alia.

Chris Jones eut une brusque inspiration.

— C'est la fille de la photo ?

Le prélat inclina la tête, trop honteux pour pouvoir articuler un mot.

— Où est-elle ? Où habite-t-elle ?

— Je ne sais exactement où. Dans la vieille ville. C'est tout ce que je sais. Je vous jure.

Il ferma les yeux, adressant une vibrante prière au ciel. Il disait presque la vérité. Dieu en tiendrait compte. Les deux gorilles échangèrent un regard. Ils n'avaient aucune envie de passer le prélat à la baignoire. Leur habitude de la peur leur disait que le prélat leur disait la vérité. Ils n'en tireraient plus grand chose...

Chris Jones empocha les photos. Du coup, Élias Zoukas se réveilla.

— Mes photos !

Chris ricana.

— Je vais essayer de les vendre à *Penthouse*. Ça peut les intéresser. Pour le courrier des lecteurs. On a été très content de causer avec vous. Maintenant, on vous laisse...

— *So long*, fit Milton Brabeck en écho. Si vous étiez tenté de sauter sur le téléphone pour appeler les flics, n'oubliez quand même pas qu'on a les photos... Eux aussi, ça peut les amuser.

Il sortit sur un grand sourire. Pas tellement rassurant.

Ils traversèrent le jardin rapidement et remontèrent dans la Granada. Chris Jones conduisait. Milton Brabeck poussa un gros soupir, tandis qu'ils roulaient dans Beit Hanina déserte.

— Tu as vu la photo, comment elle le suçait, la salope... Ce que c'est que l'uniforme.

— T'avais qu'à rester dans les Marines, fit Chris Jones.

CHAPITRE X

Malko sonna pour la troisième fois. La lourde porte à deux battants restait obstinément fermée. Le grand bâtiment ocre, un peu décrépît, abritant *The Orthodox Palestine Society*, au 25 du Suk Ed-Deblaye, à deux pas du Saint-Sépulcre, paraissait abandonné. Chris Jones et Milton Brabeck, alourdis de leur artillerie commençaient à s'impatier.

— Ils font exprès ou quoi, grommela Chris Jones. Son expédition chez le prélat orthodoxe grec l'avait brouillé avec la religion.

— Ils n'attendent pas de visites si tard, dit Malko.

Il appuya son pouce sur le bouton et, cette fois, l'y laissa. Au bout de plusieurs minutes, la porte s'entrouvrit enfin, sur le petit bonhomme au teint livide, aux grosses lèvres de limace, le col ouvert, pas rasé, vêtu de noir, chafouin et méfiant que Malko avait déjà vu. Une larve blanchâtre.

— Je veux voir le père Anton, annonça celui-ci.

La larve marqua un net mouvement de recul devant les trois hommes.

— Le père Anton ne reçoit pas à cette heure, dit-il. Revenez demain.

— Il va me recevoir, fit fermement Malko. Portez-lui ceci.

Il lui tendit sa carte. Aussitôt, la larve referma la porte. Pas hospitalier.

— L'enfoiré ! s'exclama Chris Jones. Il me refait le coup, et je le casse en deux.

— Il a une gueule de lèche-cul, renchérit Milton. Je sens déjà sa langue qui me remonte jusqu'au colon.

Plusieurs minutes se passèrent avant que la porte ne se rouvrit.

— Suivez-moi, fit la larve d'un air dégoûté.

Malko pénétra dans l'antre suivi des deux gorilles.

C'était glacial, immense, et cela sentait le moisi. Des couloirs à la peinture décrépite, des pièces vides, une ambiance sinistre. La larve trotta devant lui. Comme tous les sièges des communautés religieuses, l'immeuble comportait une église et des logements. À droite, un patio conduisait à des fouilles. En suivant son guide, Malko se dit que tous les gens de toutes les églises se ressemblaient à Jérusalem. Tous aussi blafards et sur leurs gardes. Comme s'ils avaient craint qu'on leur vole leur Dieu.

Le père Anton lisait dans le bureau où Malko l'avait déjà vu. Il parut surpris devant l'intrusion des trois hommes et referma son bréviaire. Il arborait une grande croix de pierres précieuses sur sa

soutane. Mais l'église orthodoxe avait de l'argent. Basée à New York, elle recevait de nombreux dons des descendants des Russes blancs.

— Il est tard, remarqua le pope.

Visiblement surpris de cette visite impromptue.

Tout en lisant son bréviaire, il fumait un énorme cigare de La Havane. Son seul lien avec l'autre église orthodoxe, basée à Moscou. Elle s'était fait attribuer par le gouvernement israélien l'église russe, en haut de Jaffa Road. Ses membres vivaient dans un énorme bâtiment d'un étage, grillagé comme une prison, en face. La seule présence soviétique en Israël depuis la rupture des relations diplomatiques. Accusé officiellement de travailler pour le KGB par les Israéliens et les Américains. Bien entendu, les deux communautés se haïssaient.

— J'avais besoin de vous, dit Malko. Vous pouvez parler devant MM. Jones et Brabeck. Ils appartiennent à la même organisation que moi.

— Ah, parfait.

Le père Anton posa son cigare, donna des sièges.

— Que se passe-t-il ?

— Que savez-vous de monseigneur Elias Zoukas ? demanda Malko.

Le pope dissimula mal sa surprise.

— Elias Zoukas, répéta-t-il. Pourquoi...

— C'est important et urgent, coupa Malko. J'ai besoin de renseignements de quelqu'un de confiance.

Du coup, le pope se rengorgea.

— Il possède une très belle maison qui appartenait au maire de Jérusalem. À Beit Hanina. Il a deux Mercedes, voyage beaucoup. C'est un homme qui aime la vie.

— Et les Palestiniens ?

Le religieux tira une bouffée de son cigare...

— Que voulez-vous dire ?

— Pensez-vous que monseigneur Zoukas travaille avec les terroristes palestiniens ?

Le père Anton souffla longuement la fumée.

— Ce n'est pas impossible, finit-il par dire. Beaucoup de religieux éprouvent de la sympathie pour eux. Monseigneur Zoukas est parfois imprudent, il aime trop les joies matérielles. Beaucoup d'histoires courent sur lui.

Il se tut tout à coup, paraissant absorbé par d'autres soucis et demanda soudain :

— Pourriez-vous me prêter vos deux amis pendant une heure ou deux, tout à l'heure ?

Malko le fixa, stupéfait.

— Mais, que voulez-vous en faire...

Le père Anton eut un sourire fin.

— Pas ce que vous pensez... Nous sommes, avec seize autres congrégations, les gardiens du Saint-Sépulcre. Nous nous partageons les tranches horaires. Or, notre congrégation new-yorkaise nous a offert un jeu d'orgues, mais voilà, les autres se sont opposés à ce que nous montions les plus gros tuyaux parce que cela couvrirait leurs chants. Alors, nous sommes obligés, que Dieu nous pardonne, de les faire entrer de nuit par une petite porte. Seulement, ils sont très lourds. Nous devons exécuter cette opération ce soir. C'est pour cela que vous m'avez trouvé ici.

Chris Jones et Milton Brabeck écoutaient, stupéfaits. C'était décidément un étrange pays. Malko rit.

— Es seront ravis, dit Malko. N'est-ce pas, Chris ?

— Ils vont servir Dieu, fit le religieux gravement. Je vous remercie.

— Je vous en prie, dit Malko. C'est à moi de vous demander un service...

Le plus clairement possible, il entreprit de raconter la disparition de Jennifer et ce qui avait suivi.

Du coup, le père Anton laissa son cigare s'éteindre. Il se désintéressa totalement du tabac lorsque Malko lui sortit les photos récupérées chez monseigneur Zoukas...

— Alia ? C'est tout ce que vous savez ? C'est un prénom très répandu, chez les Arabes.

Le père Anton avait rallumé son cigare. Soucieux. Malko était sur des charbons ardents. En récupérant Jennifer, il en apprendrait sûrement plus sur les relations de Zoukas avec les Palestiniens. Le prélat représentait la cheville ouvrière entre, d'un côté, les Palestiniens et les Soviétiques et, de l'autre, Ruth Hanevim et son amant.

— Pierre ! appela soudain le Père Anton d'une voix de stentor.

La larve apparut quelques instants plus tard comme si elle avait attendu derrière la porte du bureau.

— Alia, c'est un nom qui te dit quelque chose ? interrogea le pope. Une très belle Arabe qui vit dans la vieille ville.

Il y avait quand même vingt-deux mille Arabes à Jérusalem.

La larve réfléchit.

— Je ne connais pas, finit-il par dire d'une voix humble. Mais quelqu'un pourrait vous renseigner. Allez de ma part à la mosquée d'Omar demain matin. Demandez Ali El Mansour, il est toujours à l'intérieur. Il sait tout ce qui se passe dans le quartier arabe.

— Il parle quoi ? demanda Malko.

— Un peu anglais, jura la larve.

— C'est tout ce que je peux faire pour vous, fit le père Anton, désolé. Revenez quand vous voulez. Je garde vos deux amis.

Chris Jones et Milton Brabeck lui jetèrent en cœur un regard de détresse qu'il ignore. Une promesse était une promesse.

* *

*

La foule des touristes était toujours aussi dense. Montant et descendant sans trêve les rues étroites de la vieille ville, s'agglutinant devant les étalages minables de souvenirs faits en série au Japon. En dehors des sentiers battus, les communautés religieuses communiquaient entre elles par un dédale de cours et de voûtes, d'escaliers, gardés par des gnomes en noir, aux visages blafards, comme Pierre.

Il se tourna vers Chris Jones, qui louchait sur un éventail de gâteaux au miel. Les deux gorilles étaient rentrés à deux heures du matin, au *Hilton*. Épuisés par leur transport d'orgues.

— Nous changeons de côté.

Ils tournèrent à gauche, longeant le building des orthodoxes, puis à droite dans le souk. Sous la voûte, une voie filait à angle droit avec une pente très raide, vers le quartier musulman. Des impasses compliquées s'ouvraient presque à chaque mètre. Tous les toits communiquaient... Chris Jones marchait devant Malko, et Milton Brabeck quatre ou cinq mètres derrière.

La raison principale pour laquelle Abou Djihad n'avait pas encore essayé une autre tentative était sa peur des Israéliens. Peut-être y avait-il une autre cause ? Tant de choses étaient encore inexplicables dans cette histoire... Ils marchaient depuis dix minutes et descendaient toujours. Puis, les rues remontèrent. Désertes, cette fois, les touristes ne venaient pas par là. Les boutiques étaient plus rares. Le dôme doré de la mosquée d'Omar apparut dans le lointain, mais il leur fallut encore dix bonnes minutes pour l'atteindre. Et des centaines de marches. Épuisés, ils payèrent avec plaisir dix livres israéliennes pour se retrouver dans le parc balayé par le vent qui réunissait Al Aqsa à la mosquée d'Omar.

Ils contournèrent un groupe imposant cornaqué par un guide braillard, deux ou trois mendiants syndiqués, et pénétrèrent dans la mosquée. Il faisait encore plus froid que dehors, mais le silence contrastait agréablement avec les criailleries des touristes omniprésents.

Quelques musulmans étaient en train de prier. L'endroit de la prière, recouvert de tapis, était séparé de l'espace réservé aux visiteurs par une corde de soie.

Un vieux mendiant s'approcha d'eux, leur proposant de les guider dans un anglais chaotique. Lépreux, galeux, puant et sale. Malko lui

glissa un-billet de 100 livres dans les doigts.

— Ali El Mansour ? *You know him.*

L'information mit bien cinq minutes à parvenir au cerveau mité du mendiant. Finalement, il désigna une silhouette agenouillée près d'un pilier, en train de faire sa prière, tournée vers La Mecque.

— *Him.*

Il n'y avait plus qu'à attendre. Malko s'intéressa aux rosaces du dôme, découpé d'une façon merveilleuse. À plus de trente mètres de haut. Soudain, il surprit le regard de Chris Jones posé sur le bas des reins de l'homme prosterné sur le tapis, face à La Mecque. Le pied du gorille le démangeait visiblement. Malko s'approcha de lui et dit à voix basse.

— Chris, ne faites pas ce que vous êtes en train de penser. Nous aurions une guerre sainte sur les bras en cinq minutes...

Penaud, le gorille baissa la tête. Et ils attendirent que Ali El Mansour eût terminé sa prière. Il se releva enfin, remit ses chaussures et sortit du tapis. Aussitôt intercepté par Malko. Voyant les trois hommes, il eut d'abord un mouvement de recul, puis, au nom de la larve, il se calma.

Malko expliqua rapidement ce qu'il cherchait. Ajoutant :

— J'ai vu cette fille une fois en me promenant. Elle m'a souri, et je voudrais bien la retrouver. Elle est très belle.

— Il y en a d'autres, proposa Ali El Mansour, pressé de fourguer sa propre marchandise.

— C'est celle-là que je veux, répéta Malko.

Deux cents livres changèrent de mains. L'Arabe se mit déjà à réfléchir mieux en se frottant la barbe grisâtre.

— Revenez plus tard, dit-il, après la troisième sourate. Je vais me renseigner.

* *

*

Malko ralentit dans la ligne droite du freeway, en face de l'embranchement menant au village de Motza. Ronit, la serveuse, n'avait pas donné signe de vie. Il gara sa Granada à côté de quatre autres voitures et pénétra dans le restaurant.

Celui-ci était presque vide. Les deux filles se trouvaient au fond de la salle, en train de bavarder. Malko se dirigea vers elles. La plus grande, la maîtresse de Elias Zoukas, toujours moulée dans son jeans, la poitrine en avant, s'avança vers lui.

— Vous ne m'avez pas téléphoné, dit Malko, avec son sourire le plus charmeur.

Ronit semblait moins salope. Elle répondit avec un sourire

embarrassé. Plutôt distant.

— Oh non, je n'ai pas pu. Je n'ai pas de temps en ce moment. Je travaille beaucoup. Et puis, mon boy-friend est très jaloux... Vous venez déjeuner ?

— Non, dit Malko, je passais seulement vous voir.

— C'est gentil, dit-elle, mais je ne peux pas parler avec vous, j'ai du travail. Une autre fois, peut-être.

— C'est ça, dit Malko, une autre fois.

Il sortit du restaurant, édifié et furieux. Une autre porte se fermait. Pour que l'attitude de Ronit ait changé ainsi entre deux rencontres, il fallait que quelque chose se soit passé. Monseigneur Élias Zoukas avait pris ses précautions. Et ce n'était sûrement pas pour éviter que sa fiancée ne lui soit infidèle.

Il se relança dans le freeway retournant à Jérusalem.

* *

*

Abou Djihad referma le barillet de son Nagant d'un geste précis. L'Arabe essuya le canon avec un chiffon et le remit dans le sac de toile avec les grenades.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Washfi, son second, l'observait d'un air inquiet.

Nerveux, Abou Djihad jeta sa cigarette et l'injuria.

— On attend ! Combien as-tu de chargeurs ?

— Quatorze, fit l'autre.

Tous les chargeurs de son pistolet-mitrailleur Scorpion en 7,65 Auto de fabrication tchèque tenaient dans un sac de toile.

Abou Djihad se sentait devenir fou. Tout avait mal marché depuis le début. Un de ses compagnons s'était noyé. Ensuite, l'attentat projeté avait échoué par suite d'un stupide hasard. Enfin, il avait fallu que ce cochon de curé grec amène une fille, en pleine nuit, qui était tombée sur les deux terroristes et leur arsenal. Après cela, il n'y avait plus qu'à déménager, en emmenant la fille. Dans cette planque de secours où, normalement, il n'aurait pas dû rester plus de quelques heures.

Il se sentait en danger permanent dans cette ville qu'il connaissait mal, où il manquait de relais et de complices. À chaque instant, il s'attendait à apprendre que la « Spécial Branch » avait cerné le quartier musulman... Son arsenal ne suffirait pas. Il ne se faisait aucune illusion sur le sort que les Israéliens lui réservaient. Une balle dans le ventre et une dans la tête.

Jamais il n'aurait accepté cette mission-suicide si elle n'avait pas été exigée par l'homme qui leur fournissait leurs armes, un Tchèque, haut placé dans les Services, et intime avec les dirigeants du FPLP.

Ceux-ci avaient sûrement une motivation impérieuse pour risquer un de leurs meilleurs éléments dans un tel guêpier. Sans compter qu'Abou Djihad ignorait la suite de sa mission à Jérusalem. La ville grouillait d'agents du Shin Beth. En plus, ses moyens de communication étaient limités. Pour ressortir d'Israël, il dépendait entièrement de son échelon de soutien. Qui ne lui donnerait la filière d'évasion que la seconde partie de sa mission accomplie.

Ils se tenaient dans une pièce voûtée sans fenêtres, creusée dans le roc, puante, communiquant par une galerie avec d'autres maisons. Alia était partie faire des courses, et les deux hommes se trouvaient seuls, avec leur prisonnière et un gros chien noir, appartenant à la Palestinienne.

Trois coups furent frappés à la porte. Puis un, puis deux. Washfi avait déjà sauté sur son Scorpion. Abou Djihad ouvrit la porte, dissimulant le Nagant. C'était un gosse au crâne rasé. Essoufflé, fier et effrayé. Un « courrier ». À mots hachés, il se mit à répéter le message. Au fur et à mesure qu'il parlait, une rage aveugle envahissait Abou Djihad. Ainsi, il avait été trahi. Et il ne pouvait même pas punir le traître. Il risquait d'être découvert à tout moment. Enfin, les circonstances le forçaient à rester là, terré comme un rat.

Dans son coin, Jennifer bougea et grogna.

— Tais-toi, lui jeta brutalement Abou Djihad.

Le visage de l'Américaine était marbré de plaques noires et de coups de griffes, ses vêtements déchirés et sales. Elle était terrorisée, réalisant dans quel guêpier elle s'était fourrée. Mais, la veille, elle était dans un tel état qu'elle aurait chevauché une bombe atomique sans crainte. Maintenant, elle avait horriblement peur. Elle avait eu beau leur dire qu'elle avait travaillé pour l'OLP, transporté des explosifs, ils ne l'avaient même pas écoutée. Comme si elle avait parlé au mur. En arrivant dans leur cache en pleine nuit, ils l'avaient violée, tous les deux méthodiquement, sous l'œil ironique d'Alia, la jeune Palestinienne. Jennifer était encore trop sonnée et trop terrorisée pour lutter. Sa passivité avait provisoirement calmé les deux Palestiniens qui s'étaient contentés de l'interroger brutalement sur les raisons de sa venue chez monseigneur Elias. Elle avait menti. Maintenant, elle guettait avec terreur ses geôliers. Abou Djihad vint s'accroupir près d'elle.

— Pour qui travailles-tu ? Maintenant, je sais que tu as menti.

— Je ne travaille pour personne, jura Jennifer.

Sans un mot, Abou Djihad fit basculer Jennifer sur le ventre, et tira la jupe à fleurs, découvrant ses reins. Puis, il attrapa le chien par son collier et le conduisit vers la jeune Américaine.

— Je vais te faire dire ce que tu sais, fit-il d'une voix cinglante, attends, on va s'amuser un peu.

Jennifer se redressa, le visage caché par ses longs cheveux auburn.

— Non, cria-t-elle, non !

Abou Djihad força le chien à approcher son museau des fesses de la jeune femme. Jennifer hurla en sentant la truffe noire et humide contre sa peau. Mais le chien ne fit rien de plus. Déconcerté.

— Non, je vous en prie, supplia la jeune Américaine.

— Alors, dis-nous la vérité.

Brutalement, Abou Djihad la força à s'agenouiller. Le chien attendait, la langue pendante.

— Va chercher de la confiture, ordonna le Palestinien à Washfi.

L'autre se précipita dans l'autre pièce et revint avec un bocal rougeâtre. À pleines mains, Djihad la répandit sur la croupe nue. Le chien commençait à regarder, intéressé. Lorsque l'Arabe eut terminé, Abou Djihad flatta l'animal.

— Allez, vas-y.

Le chien avança le museau, l'enfouit entre les jambes de la jeune femme qui se mit à hurler. Il léchait la confiture à grands coups de langue, avec une satisfaction non dissimulée. Abou Djihad ricana.

— Tu dois aimer ça.

Il prit le chien par son collier et le força à monter Jennifer, les pattes de devant sur ses omoplates, dans la position du coït. Il passa une main sous l'animal et commença à le masturber. Le chien se mit à remuer d'avant en arrière. Alors, l'Arabe poussa son train arrière jusqu'à ce que la pointe de son sexe soit en contact avec Jennifer. Celle-ci hurla devant le contact immonde, mais le chien avait vraiment envie maintenant de cette femelle qu'on lui offrait. De lui-même, il se mit à copuler furieusement, la langue pendante, appuyant sur les épaules de Jennifer de toutes ses forces. Celle-ci poussait des cris hystériques, et les deux Palestiniens riaient aux larmes...

Cela dura très peu de temps. Le chien éjacula et retomba, satisfait. Jennifer se tordait sur le sol, en proie à une crise de nerfs.

Abou Djihad la prit par les cheveux.

— On recommencera jusqu'à ce que tu parles. Alors ?

* *

*

La mosquée d'Omar était d'un calme absolu. Cette fois, Ali El Mansour ne priait pas. Discrètement, il fit signe à Malko de le suivre derrière un pilier.

— Je sais où elle habite, annonça-t-il mystérieusement. Elle se nomme Alia bent Farka. Elle est de Gaza.

Malko se moquait qu'elle soit de Gaza ou de Pétaouchnok.

— Où habite-t-elle ?

— C'est compliqué, dit l'Arabe. Je vous ai fait un plan. C'est près de Aqabat Darwish.

Sa main fripée glissa un carré de papier dans celle de Malko.

— *Allaho' Akbar*(20) murmura-t-il. Ne lui donnez pas trop d'argent.

Malko lui donna deux cents livres et s'en alla. Dans un coin tranquille du parc, les trois hommes examinèrent le plan grossier remis par l'Arabe. En le superposant au plan de la vieille Jérusalem, ils identifièrent l'endroit. C'était au cœur du quartier musulman dans un des rares coins où il n'y avait pas de Lieux Saints.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris.

— On y va, dit Malko.

Chris Jones et Milton Brabeck échangèrent un regard. Eux étaient prêts. Discrètement, Chris se baissa comme s'il se grattait la jambe et se redressa, serrant au creux de son énorme paume un petit Smith et Wesson « stainless » au canon de deux pouces, un modèle 60.

— Prenez ça, dit-il. Ça vaut mieux que votre truc extra-plat, et c'est *sanitized*.

Son autre main fouilla dans sa poche, et il ramena une poignée de cartouches 38 qu'il glissa également à Malko.

Le pistolet extra-plat était resté à Liezen. Malko empocha le revolver après avoir vérifié son chargement. Malko se demandait si le Shin Beth le suivait. Impossible à savoir. Ils traversèrent l'esplanade pour rejoindre la petite porte donnant directement dans le quartier musulman, dans Burj Laqlaq Street. Au bout de trois cents mètres, ils tournèrent à droite dans El-Omary. Apparemment, personne ne les suivait. Profitant d'un petit escalier menant à une terrasse, Malko trouva un point assez haut pour s'orienter. D'abord, il ne vit qu'une forêt d'antennes de télévision, quelques jardins en friche et de curieux toits bombés en pierre. À l'aide du plan, il parvint à se repérer.

La maison qu'ils cherchaient se trouvait dans un creux, droit devant eux. Ils redescendirent et se lancèrent à la queue leu leu dans Bab Hutta. Hélas, il n'y avait pas de touristes pour les dissimuler.

La vieille ville arabe était un fouillis inextricable de ruelles montant et descendant, de cours, de mesures communiquant les unes avec les autres, le tout dans une odeur nauséabonde. Il aurait pu y avoir dix attentats par jour, mais les Israéliens avaient fait savoir aux « autres » qu'à la première flambée de terrorisme, ils videraient la vieille ville de ses vingt-deux mille habitants arabes pour les remplacer par des juifs... Du coup, les terroristes se tenaient tranquilles : les juifs une fois dans la vieille ville, rien ne les en délogerait.

— Vous savez où on va ? demanda Chris.

Mal à l'aise. Il regardait d'un air dégoûté les Arabes qui le frôlaient, persuadé que des myriades de microbes se ruaient sur lui à chaque

contact. Déçu de n'avoir pu encore se servir de sa force de frappe. La tâche de « baby-sitter » était inégalement répartie : huit jours d'attente pour dix secondes de travail.

Au bout de cent mètres, le plan se révéla faux ! Selon lui, la rue où ils se trouvaient continuait tout droit. Dans la réalité, elle bifurquait en impasse et s'arrêtait net ! Ils remontèrent, prirent sur leur droite un boyau étroit, bordé de façades aveugles et débouchèrent sur une petite place où jouaient des enfants. Plusieurs rues en partaient. Malko choisit une voie passant sous une voûte, qui descendait vers le bas du quartier musulman.

Ils se sentaient observés, guettés, même. D'innombrables portes s'ouvraient partout, des escaliers partaient de la rue jusqu'à des terrasses minuscules, reliées les unes aux autres. C'était vraiment un labyrinthe. Découragé, Malko s'arrêta.

Chris Jones se grattait furieusement.

— C'est pas possible, on va attraper le cancer par ici, grommela-t-il.

Un gamin plein de pustules s'approcha pour quémander quelques pièces. Terrifié, le gorille fit un bond de côté. Malko tentait de s'orienter. Le plan de l'Arabe était inutilisable. Grimpant un nouvel escalier, il bouscula trois Arabes en train de fumer un narguilé et atteignit une terrasse où séchait du linge. Il aperçut alors sur sa droite le dôme du Saint-Sépulcre. Il fallait repartir de là, puisque l'entrée de la cache d'Abou Djihad se trouvait dans une rue perpendiculaire au Suk Khan El-Zeit.

— Remontons, dit-il.

Chris Jones partit le premier, à grandes enjambées. De nouveau, ils s'engagèrent sous une longue voûte, dont le sol avait été éventré pour permettre des travaux. Des hommes travaillaient au fond. Malko passa le premier, en équilibre sur le sol boueux. L'odeur était immonde. Un boyau étroit s'ouvrait à sa gauche, descendant vers le coin d'où ils venaient. Une femme en pantalon, le haut du corps moulé dans de la dentelle noire, de longs cheveux noirs sur les épaules, discutait devant un étalage de fruits. Les battements de son cœur s'accéléchèrent brusquement.

— Chris ! appela-t-il. Les photos.

Au même moment, l'inconnue se retourna. Il aperçut un visage sensuel et trop maquillé, aux lignes épaisses, avec le grand trait rouge d'une énorme bouche.

Derrière lui, Chris Jones poussa un rugissement.

— C'est elle !

La fille lâcha son panier, démarra d'un coup, courant de toutes ses forces. Trente mètres plus loin, Malko la vit plonger à gauche dans une nouvelle ruelle.

Côté surprise, c'était raté. À son tour, il se rua à sa poursuite. Il

entendit un bruit sourd et un cri derrière lui. En voulant se dépêcher, Milton Brabeck venait de glisser dans la boue et de disparaître dans l'excavation ouverte au milieu du souk.

— Stop ! hurla Chris Jones.

Il rata une marche et faillit tomber : Malko arriva le premier au coin où la fille avait disparu. Une impasse en pente avec plusieurs portes. Déserte. Il poussa la première d'un coup de pied, aperçut un trou noir, entendit des cris d'enfants. Un Arabe furieux surgit devant lui, l'injuriant. Il ressortit. Chris Jones hésitait, le Magnum au poing.

Ensemble, ils frappèrent à la seconde porte en face. C'est un gosse qui ouvrit, puis s'enfuit aussitôt. Malko trouva l'électricité, distingua une pièce pauvrement meublée, une ouverture. Il se rua, revolver au poing, vit une chambre avec une femme enceinte et deux autres gosses. La femme se mit aussitôt à hurler. Il ressortit, découragé. Dans ce dédale, ceux qu'il cherchait pouvaient se trouver à dix mètres de lui.

Soudain, deux gosses surgirent d'une porte basse. Ils repérèrent Malko et Chris et, aussitôt, se ruèrent vers eux, faisant tournoyer au bout de leur bras des objets enflammés. Tout se passa à une vitesse foudroyante. D'un coup d'épaule, Chris Jones bouscula Malko, le précipitant à terre. Dans le même mouvement, il s'accroupissait.

Le premier gosse n'était plus qu'à quelques mètres, courant en glapissant des imprécations en arabe. Il balança le bras en arrière pour jeter dans la direction de Chris l'objet enflammé. Deux détonations claquèrent, presque confondues.

Le gosse fit un bond en arrière comme s'il avait reçu un coup de poing invisible. Un gros trou s'ouvrait sur son front au-dessus de l'œil droit, comme un troisième œil, d'où coulait une épaisse traînée de sang. Le second gosse continua à courir, ses traits crispés de haine et de terreur. Chris Jones ne tira qu'une fois et la balle du Magnum le toucha en pleine poitrine. Avant de tomber, il eut le temps de jeter l'objet enflammé qui atterrit aux pieds de Chris Jones.

Celui-ci roula sur le côté, hurlant.

— *Duck* (21) !

Malko qui était en train de se relever, replongea à plat ventre, dans l'abri d'une porte.

Mais il n'y eut aucune explosion. Seulement le silence pendant des secondes qui se prolongèrent indéfiniment. Malko se releva, le « Stainless » au poing. Chris Jones fixait l'objet qui brûlait à ses pieds, décomposé.

— *My God !* s'écria-t-il d'une voix blanche.

C'était le cadavre d'un rat qui achevait de se consumer dans une odeur pestilentielle.

Les gens commençaient à sortir des maisons, poussant des cris d'horreur en voyant les cadavres des deux gosses. Un Arabe interpella Chris Jones. Des gens accouraient de tous les côtés. Malko se retourna, cherchant Milton Brabeck des yeux. Fou de rage. Il n'avait pas prévu cette abominable diversion.

Soudain, derrière la foule qui s'amassait autour des deux cadavres, il vit quatre silhouettes qui s'enfuyaient dans la ruelle. Deux hommes, deux femmes. Très près les uns des autres.

— Chris ! cria Malko.

Le gorille les avait vus aussi. Il fonça à travers la foule. On voulut s'accrocher à lui. Le Magnum tonna deux fois, et les plus intrépides reculèrent précipitamment : il avait tiré en l'air. Malko s'engouffra dans la trouée. Du coin de l'œil, il aperçut Milton Brabeck qui surgissait à son tour derrière eux, trempé, maculé de boue.

Malko et Chris Jones franchirent le barrage des Arabes au moment où le groupe des fuyards tournait le coin de la ruelle. L'un d'eux se retourna. Malko vit un visage moustachu, un bras tendu. Deux détonations claquèrent. Du plâtre jaillit d'un mur, près de Malko. Il plongea dans un recoin pour se mettre à l'abri. Le tonnerre du « 357 Magnum » claqua derrière lui, assourdissant. L'Arabe disparut.

Remplacé presque aussitôt par une femme, derrière laquelle s'abritait un homme. C'était Jennifer.

— Chris, ne tirez pas, hurla Malko, c'est elle. L'homme qui tenait la jeune Américaine avait dans la main droite un court pistolet-mitrailleur Scorpion. Il commença à tirer aussitôt, arrosant la ruelle.

Malko, Chris Jones et Milton Brabeck n'eurent que le temps de plonger à plat ventre pour se protéger de la grêle de balles. Le tir stoppa aussi brutalement qu'il avait commencé. Ils attendirent quelques secondes. L'homme s'était éclipsé avec son bouclier vivant...

Malko se releva et fonça vers le coin où ils avaient disparu.

— Hé, vous êtes dingue, cria derrière lui Chris Jones.

Le gorille démarra derrière lui, l'atteignit au moment où il allait franchir le coude de la ruelle et la plaqua aux jambes. Ils roulèrent tous les deux sur le sol en pente. Au moment où les détonations sourdes du Scorpion explosaient de nouveau. Les balles découpèrent un pointillé dans une maison et dans une porte, atteignant un Arabe qui sortait voir ce qui se passait.

Si Malko avait franchi le coin debout, il aurait été coupé en deux... Milton Brabeck le rejoignit, essoufflé. À quatre pattes, il passa le bras et la tête au coin de la ruelle et tira trois fois. Une courte rafale lui répondit.

— Ils se tirent, cria-t-il.

Malko réfléchissait désespérément au moyen de prendre ses adversaires à revers. Il entendit des coups de sifflets derrière lui, dans

Tariq Al Mujahedeen. Les Israéliens n'allaient pas tarder à intervenir. Ajoutant à la confusion.

Il s'avança un peu, arme au poing, aperçut une silhouette, tira. Puis il se releva et fonça en avant. Après son coude, la ruelle s'élargissait, descendant en pente douce et, cent mètres plus loin, se terminait en impasse ! À gauche, il y avait un mur aveugle, à droite une rangée de petites maisons. Les terroristes étaient coincés. Une grille au bout de l'impasse donnait sur le parc de la mosquée d'Omar. Malko aperçut les deux hommes dévalant la ruelle à toutes jambes, avec les deux femmes. Un des deux Arabes, celui au Scorpion, s'arrêta brusquement, renversa un étalage de fruits pour s'abriter derrière et ouvrit le feu.

De nouveau. Malko, Chris et Milton plongèrent comme un seul homme. Le Scorpion balayait facilement l'étroite ruelle. L'homme tirait par courtes rafales, très professionnel. Il avait posé près de lui une musette verte, vraisemblablement pleine de chargeurs. Il pouvait les retenir aussi longtemps qu'il avait des munitions... Malko vit que les trois autres avaient atteint la grille de fer. Il n'y avait plus âme qui vive dans la ruelle. Le grondement d'un hélicoptère se fit entendre, au-dessus de leurs têtes, mais l'appareil resta invisible.

Malko, accroupi derrière un retour de mur, comptait les rafales. Chacune avait quatre ou cinq coups. En quatre ou cinq, l'autre avait vidé son chargeur de vingt cartouches. En cherchant des yeux un endroit où se cacher, il vit soudain une porte entrouverte. Un homme l'observait, invisible pour le tueur. Il fit à Malko un signe l'invitant à venir se réfugier à l'intérieur. Malko lui fit signe qu'il avait compris : de là, il pourrait probablement atteindre l'homme au Scorpion.

Mentalement, il compta. Encore une. Cela faisait quatre. Silence. Chris voulut sortir de son abri. Il fut salué par une rafale plus longue.

Silence. Celle-là avait dû vider le chargeur.

Malko se lança en avant, courant de toutes ses forces, plié en deux, visant la porte entrouverte, à vingt mètres. Il avait parcouru les trois quarts de la distance quand la porte se referma brusquement.

Son élan l'entraîna jusqu'au battant fermé. Il se colla le plus possible à la porte, jurant comme un sauvage, mais le renfoncement ne mesurait pas plus de vingt centimètres. Sans aucune protection, il allait se faire massacrer. Il n'avait pas le temps de se venger de l'Arabe inconnu qui l'avait attiré dans ce piège. À genoux, tenant son arme à deux mains, il visa la silhouette rencognée dans l'étal renversé. L'autre braqua sur lui le Scorpion avec un chargeur neuf et pressa la détente.

Ils tirèrent en même temps. Malko n'entendit que la détonation de son revolver. Il vit le tueur se tasser sur lui-même. Touché. Le Scorpion s'était enrayé. Le tueur se redressa aussitôt, jeta le pistolet-mitrailleur et plongea la main dans sa musette.

Malko tira de nouveau, ne croyant pas à sa chance. Il s'était vu

mort. Une fusillade nourrie éclata à côté de lui. Debout au milieu de la rue, Chris Jones et Milton Brabeck tiraient comme des fous sur le Palestinien au Scorpion. Celui-ci fut soudain saisi de tremblements. Il cria, lâcha sa musette, partit en arrière. Chris Jones bondit, en tirant toujours et ne s'arrêta que son barillet vide. Lorsque Malko atteignit le Palestinien, il était déjà mort, le dos au mur, les yeux ouverts, du sang partout. Une balle l'avait atteint dans le nez, d'autres dans la poitrine et le ventre.

Le sang coulait à flots.

Le second tueur avait presque achevé d'escalader la grille. Il ne restait dans la ruelle que Jennifer et Alia, la Palestinienne. Celle-ci se servait à son tour de la jeune Américaine comme bouclier...

Mais elle dut se rendre compte qu'elle était coincée. Tétanisé d'horreur, Malko la vit prendre un poignard à sa ceinture et le passer sur la gorge de Jennifer. En même temps, d'une violente bourrade, elle la poussa en avant.

Jennifer partit en avant, les bras écartés, un jet de sang jaillissant de sa gorge, comme un geyser rouge. Elle ne fit que quelques pas avant de s'effondrer dans la poussière de la ruelle. Égorgée.

La Palestinienne enjamba son cadavre, courant vers les trois hommes. Les mains nues. Derrière elle, le second Arabe avait disparu, ayant sauté de l'autre côté de la grille.

Malko était resté pétrifié sur place. Hésitant à tirer sur une femme.

Le cri de Milton Brabeck le fit sursauter.

— Attention, elle a une grenade !

Aussitôt, Chris Jones qui venait de recharger son « 357 Magnum » tira, visant les jambes. Sa balle frappa Alia au genou gauche. Elle trébucha avec un cri de douleur, tomba sur le pavé en pente, à une vingtaine de mètres des trois hommes. Elle se redressa sur les mains, essayant de ramper encore vers eux.

Au même moment, des soldats israéliens surgirent du haut de la ruelle.

— Lâchez votre grenade, Miss ! hurla Chris Jones.

Alia ne répondit pas. Malko voyait nettement son visage, crispé par l'effort et la douleur. Il y eut une explosion sourde. La Palestinienne fut soulevée du sol dans une flamme rouge et retomba dans un nuage de poussière, tandis que des centaines d'éclats frappaient les pavés et les murs.

Malko se précipita. Alia avait déjà les yeux vitreux. Éventrée du sternum au pubis par la grenade qui avait explosé sous elle, elle agonisait. Des flots de sang s'échappaient de son affreuse blessure. Plus rien ne pouvait être tenté. Elle eut un hoquet et cessa de respirer. Progressant le long des murs, les soldats israéliens occupaient la ruelle. Malko se releva. On ne saurait jamais si la grenade avait été

déclenchée accidentellement dans sa chute ou si Alia s'était suicidée.

Un Israélien, Uzi au poing, donna un coup de pied dans une porte. Comme elle ne s'ouvrait pas assez vite, il l'enfonça d'un coup d'épaule. Un autre interpella les trois hommes en hébreu. Comme ils répondaient en anglais, ils se retrouvèrent des Uzis sur le ventre.

Brutalement, on les dépouilla de leurs armes. Seul, un lieutenant parlait un peu anglais... Mais il était tellement méfiant que Malko n'eut pas le loisir de s'expliquer. Tandis que la fouille du quartier continuait, on les entraîna sous bonne garde. Il n'y avait plus un Arabe en vue...

Un des tueurs s'était échappé. Malko était persuadé qu'il s'agissait de Abou Djihad. Son compagnon s'était délibérément sacrifié pour protéger sa fuite.

Une foule compacte, moitié Arabes, moitié touristes, attendait dans l'Akabat Et Takigeh, refoulée par un cordon de soldats israéliens. On avait jeté une toile sur les cadavres des deux enfants.

* *

*

— Ce n'est pas Djihad, mais celui-là, nous le voulions aussi, fit David Cohen.

Les photos de l'homme abattu au cours de la bataille de la vieille ville s'étaient étalées sur son bureau. Sous toutes les coutures.

— Et la fille ? Alia ? demanda Malko.

— Elle était fichée, dit l'Israélien. Comme sympathisante. Mais rien de plus... On ne peut pas arrêter tout le monde. Elle avait passé deux mois en prison, pour avoir jeté des pierres sur une patrouille, à Gaza. C'est la présence de Djihad qui l'a galvanisée. Le reste du temps, elle se livrait à la prostitution.

Malko regarda les photos du mort. Cette fois, il fallait vraiment repartir de zéro.

— Pas de nouvelles de Abou Djihad ? demanda-t-il.

— Non, avoua sombrement Cohen, il nous a encore filé entre les pattes. Mais nous l'aurons. (Il se tourna vers Malko.) Je pense que vous allez pouvoir m'éclairer sur certains points. Cette fois, vous ne pouvez pas me dire que c'est par hasard que vous vous êtes trouvé avec deux hommes armés aux trousses de Abou Djihad.

— M. Youngblood n'est pas encore arrivé de Tel-Aviv ? demanda Malko.

— Non, fit sèchement l'Israélien. Et son arrivée ne changera rien. À cause de vous, nous avons une très sale histoire sur le dos. Les deux gosses. Pour les enterrements, nous risquons des problèmes. Nous ne voulons pas ce genre de problème.

Malko écoutait, crispé. Cela faisait trois heures qu'il se trouvait au QG de la police israélienne, au pied de French Hill. Peter Youngblood était prévenu. Mais l'Américain n'était pas tout-puissant. C'était surtout ennuyeux pour Chris et Milton, gardés dans une pièce différente.

— Ils ont agi normalement, dit Malko.

David Cohen secoua la tête.

— Vous vous souvenez de l'histoire de Norvège. L'agent du Mossad qui a abattu par erreur un garçon de café arabe au lieu d'un terroriste faisait aussi son devoir. Il s'est quand même retrouvé dans une prison norvégienne avec la sympathie du tribunal. Si vos amis ne s'étaient pas promenés avec des armes, cela ne serait pas arrivé. (Il se planta en face de Malko.) Je veux la vérité, martela-t-il. J'ai appris que vous avez été en contact avec Jennifer Worth. Avant-hier soir. Elle a donné un coup de téléphone de son hôtel et a disparu. Vous êtes venu le lendemain. Vous avez pris le numéro de téléphone. Ensuite, on vous a retrouvé dans la vieille ville et il y a eu ce massacre. Comment avez-vous retrouvé Abou Djihad ?

— Par Alia, dit Malko. Je savais qu'il était caché chez elle.

— Qui vous l'a dit ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— À qui Jennifer a-t-elle téléphoné ?

Malko secoua la tête.

— Je ne peux pas vous le dire non plus.

David Cohen eut un sourire en coin.

— Moi, je vais vous le dire. À monseigneur Elias Zoukas. Si cela peut vous intéresser, il a été arrêté-ce matin.

— Arrêté ! fit Malko. Mais pourquoi ?

— Plusieurs raisons, dit l'Israélien. Il avait été en Jordanie hier. Lorsqu'il est revenu par le pont Allenby, on a voulu fouiller son véhicule, et il a aussitôt fait demi-tour, arguant de son passeport diplomatique. Il est revenu un peu plus tard et a laissé fouiller sa Mercedes. On n'a rien découvert. Mais chez lui, nous avons trouvé des explosifs.

Malko écoutait David Cohen, fasciné. Une nouvelle pièce du puzzle venait de se mettre en place. Si l'Israélien tenait tant à le faire parler, c'est que le prélat orthodoxe n'avait pas avoué. Que les Israéliens ne savaient rien de ses liens avec Ruth Hanevim. Il décida de lâcher du lest.

— J'ai été voir Jennifer, parce que je la soupçonnais de continuer à travailler avec les Palestiniens, dit-il. C'est elle qui m'a parlé de Alia. Lorsqu'elle a disparu, j'ai pensé à cette dernière et j'ai tenté de la retrouver.

L'Israélien l'observait, visiblement partagé entre l'ironie et la

fureur.

— Et c'est pour participer à cette enquête de routine, qui, entre parenthèses, regarde exclusivement le Shin Beth, que votre agence vous a envoyé deux gardes de corps ? Et c'est pour kidnapper une petite écervelée que Abou Djihad s'est introduit en Israël ? Monsieur Linge, est-ce que vous me prenez pour un imbécile ?

Malko n'eut pas à répondre à cette question délicate. On frappa à la porte, et un officier passa la tête et dit quelques mots en hébreu à David Cohen.

Celui-ci jeta un regard furibond à Malko.

— M. Youngblood est arrivé. Il est venu avec le chef de cabinet de notre ministre des Affaires étrangères. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Demandez-le-lui, fit gentiment Malko.

L'Israélien sortit de la pièce en claquant la porte.

* *

*

David Cohen n'était pas violet mais presque. Derrière son dos, Peter Youngblood adressa un clin d'œil discret à Malko. Un troisième personnage les accompagnait, qu'on lui présenta comme étant Mr. Schlomo quelque chose...

Peter Youngblood s'éclaircit la gorge et annonça d'un ton dégagé.

— Mr. Cohen a bien voulu accepter nos explications concernant votre présence en Israël. Vous êtes donc autorisé à continuer votre séjour. MM. Jones et Brabeck devront se présenter dans trois jours devant une cour israélienne qui statuera sur leur sort. Ils ont été inculpés d'homicide involontaire sur la personne des deux enfants, mais seront laissés en liberté provisoire.

David Cohen restait muet. Malko, à sa couleur, se demanda s'il n'allait pas exploser.

— Je remercie Mr. Cohen de sa collaboration, dit-il. Vous m'emmenez. Peter, je n'ai pas de voiture.

— Certainement, dit l'Américain.

David Cohen se détournait ostensiblement lorsque Malko lui tendit la main. Chris Jones et Milton Brabeck, plutôt abattus, attendaient sur un banc, un peu plus loin. Gardés par trois soldats israéliens, dépouillés de tous leurs « bijoux ». Ils emboîtèrent le pas au petit groupe.

Une Buick noire attendait dans la cour. Ce n'est que lorsqu'ils y furent installés que Peter Youngblood ouvrit enfin la bouche.

— Vous nous avez fait des émotions ! dit-il à Malko. Cette fois, j'ai failli vous laisser aller au trou. Que s'est-il passé ?

— C'est une longue histoire, dit Malko. Mais je crois que nous

avons avancé. Grâce à cette malheureuse Jennifer Worth. Comment êtes-vous venu à bout des Israéliens, cette fois ?

Ils franchirent la barrière, et le factionnaire israélien salua négligemment le fanion américain.

— Nous avons brûlé nos dernières cartouches, dit Peter Youngblood. Si la « Company » n'avait pas tordu quelques bras au State Department, c'était foutu. Heureusement, certains agents du Mossad n'ont pas été très discrets chez nous. J'ai mis le marché à la main des Israéliens. S'ils ne vous relâchaient pas vous et vos « baby-sitters », leurs agents à eux étaient expulsés. Ils ont cédé en grinçant des dents. Fous de rage parce qu'ils se doutent que si on met le paquet comme ça, il y a autre chose qu'une vague histoire de trafic d'armes... À propos où en êtes-vous ?

— Donnez-moi deux jours, dit Malko, je crois qu'il va se passer quelque chose.

Peter Youngblood ne répondit pas. Ils filaient entre les HLM-blockhaus de Jérusalem-Nord. Tout à coup, le chef de station de la CIA était soucieux. Les deux gorilles se tenaient cois à l'arrière, encore secoués de ce qui leur arrivait...

— Vous avez intérêt à réussir, fit soudain Peter Youngblood. Parce qu'avec la merde qu'on remue, on risque de s'y retrouver noyé. Je saute, et vous aussi, si vous revenez bredouille. Et, je vous en supplie, ne mettez plus Jérusalem à feu et à sang. Parce que je n'ai plus de monnaie d'échange.

— J'essaierai, dit Malko, avec un sourire sans aucune joie.

Il revoyait les yeux pleins de vie de Jennifer et s'en voulait à hurler. Maintenant, il fallait que sa mort n'ait pas été inutile.

Les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place. Quelque chose allait se passer.

Ruth Hanevim s'arrêta pour bavarder quelques secondes avec un petit Yashivoth(22) qui lisait gravement sa Thora, assis sur une caisse. Il ne devait pas avoir plus de douze ans, mais déjà, il avait un visage sérieux, grave et blafard comme ses aînés. La jeune femme le contempla avec attendrissement.

— Que ton cœur et ta chair chantent le Dieu vivant, fit-elle.

L'enfant était tellement intimidé qu'il put à peine bredouiller une réponse inintelligible... Ruth Hanevim se releva et partit à pied. Le quartier de Mea Shéarim ressemblait à une ville morte, comme tous les Shabbats. Pas un véhicule dans les rues, toutes les boutiques fermées. Ruth Hanevim pressa son pas, descendant l'avenue Strauss. La veille elle avait garé sa Subaru dans le parking du grand building de l'Histadrout, la centrale syndicale israélienne.

Une contravention rose était passée sous le pare-brise. Elle la froissa violemment et la jeta par terre. Ce petit fait la renforçait encore dans sa détermination.

Elle se sentait portée par des ailes. Elle démarra, descendant vers Jaffa Road, afin d'éviter Mea Shéarim. En face de l'hôpital Bikur Holim, un Neturei Karta coiffé de son *Schtreimel*, le grand chapeau de fourrure, lui montra le poing en hurlant.

— *Shabesh ! Shabesh*(23) !

Honteuse, Ruth baissa la tête. Pourtant, elle accomplissait une mission de guerre. Après tout, on s'était bien battu le jour saint du Kippour. Sa cause à elle était encore plus sainte que la protection d'Israël. Il ne pouvait, aux yeux de Dieu, y avoir de cause plus sainte. Rassurée vis-à-vis d'elle-même, elle accéléra. Une courte halte au Mur calmerait son appréhension. Heureusement, elle n'avait pas été élevée dans le monde étouffant des hassidim, et elle gardait de son passé une grande facilité d'adaptation.

* *

*

Dans un chuchotement rapide, les billets changeaient de main et disparaissaient dans des poches crasseuses. Des mendiants discutaient à voix basse de leurs places respectives. Le matin, le Mur était le rendez-vous de toute une faune impie qui profitait de la masse des visiteurs pour en tirer quelques avantages matériels.

Ruth Hanevim passa à travers eux sans les voir et gagna la partie

réservée aux femmes. Elle ouvrit son Sidour et se mit à prier. Pour ce qu'elle allait faire, ce ne serait pas un luxe d'avoir Dieu de son côté. Mais elle n'avait pas le choix si elle voulait réaliser le projet qui lui tenait tellement à cœur. Ses alliés disparaissaient les uns après les autres, et, maintenant, tout dépendait d'elle. Ce qui la remplissait de fierté. D'avance, elle se mit à demander pardon à Dieu de toutes les violations du Shabbath qu'elle allait être obligée de commettre.

De l'autre côté de la barrière, dix hommes s'étaient réunis pour dire la Tefila.

* *

*

— Elle arrive, annonça la voix de Chris Jones dans le talkie-walkie.

Le gorille « planquait » la Subaru de Ruth Hanevim depuis sept heures du matin. Malko, lui se tenait en haut de l'escalier menant au quartier juif. Ruth Hanevim venait d'apparaître sur le sentier menant au Mur. Sa poitrine épanouie et ses hanches en amphore attiraient l'œil, en dépit de la perruque aile de corbeau, tirée en chignon strict.

Malko l'observa. C'était sa seule piste. Le seul maillon faible de la chaîne. Quelque chose se passait sous ses yeux, sans qu'il comprenne exactement quoi. Le premier événement suspect depuis quatre jours de surveillance fastidieuse. Il espérait que la sortie de Ruth Hanevim n'allait pas se borner à une prière au Mur. Un élément l'encourageait. La veuve du rabbin ne violait certainement pas le Shabbath en utilisant sa voiture pour aller seulement au Mur. Le Shabbath était le seul jour de la semaine où elle disposait de plusieurs heures. Si elle avait quelque chose à accomplir, ce serait ce jour-là. Pendant qu'elle priait, il traversa l'esplanade et rejoignit la Granada garée dans le parking extérieur de Dung Gâte. La Subaru se trouvait cent mètres plus loin, dans Derech Ha'ofel, la voie qui contournait le mur de la vieille ville, le capot dirigé vers l'est Malko n'était pas installé depuis dix minutes dans la Granada que Ruth regagna sa voiture et démarra. Il attendit qu'elle ait franchi l'angle de la vieille muraille. L'un derrière l'autre, ils suivirent le Mur vers le nord-ouest, rejoignant la route de Jéricho. Au carrefour de Jéricho Road, Ruth Hanevim tourna à droite.

La circulation était faible, et Ruth Hanevim risquait de les repérer. Elle roulait assez vite. Peu à peu le paysage changea. La végétation se fit plus rare. La route sinuait entre les collines brûlées de soleil, désertes, ocre et poussiéreuses, sans même une maison. Ils entraient dans le désert de Judée, un paysage d'une beauté extraordinaire. Ils passèrent devant un camp militaire israélien. Des lentes dans le désert. Un panneau indiquait Jéricho, 29 kilomètres. Au loin, au-delà des ondulations des collines vers l'est, on voyait maintenant la Jordanie,

avec ces collines tout aussi pelées. Entre les deux, il y avait la vallée du Jourdain et la mer Morte. Les gorilles écarquillèrent les yeux. Sur le bord de la route, un écriteau annonçait : *Sea Level*. Ils commençaient à descendre au-dessous du niveau de la mer. L'air était déjà beaucoup plus chaud, presque étouffant. Ruth Hanevim roulait, un kilomètre devant.

Cinq kilomètres plus loin, il y avait un embranchement. Ruth Hanevim prit à droite vers le Jourdain et la mer Morte, laissant la route de Jéricho à sa gauche. Devant elle il n'y avait plus que le no man's land silencieux et torride de la zone frontière.

— Elle ne va quand même pas en Jordanie, dit Malko, le pont Allenby n'est ouvert que le matin.

Devant lui, la Subaru blanche continuait à descendre vers la plaine et la frontière. Fermée bien entendu. Un vrai Mur de Berlin. Le seul point de passage était le pont Allenby, avec un million de personnes par an, filtrées par les Israéliens avec des précautions inouïes.

Les Israéliens fouillaient tout, arrachant même les semelles des chaussures neuves. Un mois plus tôt, on avait trouvé sur une vieille Arabe de quatre-vingts ans, du plastic dans une chaussure destinée à son neveu...

Même les camions faisant le trajet étaient spéciaux. Le réservoir d'essence devant être en plastique transparent afin d'en voir le contenu, pas de capot moteur pour faciliter l'inspection et un seul siège dans la cabine... Quant aux personnes, c'était pire : fouille au corps obligatoire. Parfois même, les soldats israéliens promenaient le détecteur d'objets métalliques à même la peau. Comme si les suspects cachaient des grenades sous leur épiderme. Évidemment, ces petites vexations n'entretenaient pas l'amitié, mais Israël était en guerre.

Jusqu'au Jourdain, il n'y avait plus qu'un désert de pierrailles, avec de rares bouquets de verdure. La tache blanche de la Subaru brillait dans le soleil, comme un mirage. La voiture traversa un village, tourna à gauche, puis à droite, et encore à gauche, s'engageant dans une piste qui courait parallèlement à la route menant au pont Allenby droit vers la frontière qui se trouvait à moins de dix kilomètres.

Cette fois, ils étaient seuls sur la piste. Malko hésita, mais il était trop intrigué pour abandonner la chasse maintenant, il se contenta de laisser la Subaru prendre pas mal d'avance. Ici, il ne risquait pas de la perdre. La piste traversait un no man's land accidenté, pas cultivé, séparant la frontière des derniers villages de la rive ouest du Jourdain.

— Où diable pourrait aller Ruth Hanevim ?

Dans le lointain, Malko, aperçut une barrière levée.

La Subaru passa en dessous sans même ralentir. Lorsqu'il y arriva à son tour, Malko vit un écriteau en hébreu et en anglais. « Zone militaire. Défense d'entrer ».

Ils venaient de pénétrer dans la zone frontrière, interdite au transit. La Subaru filait toujours. Pas un soldat israélien en vue... Un soleil de plomb, des plaques de sel se reflétant dans la réverbération. Paysage lunaire. Ils étaient visibles comme une mouche dans une casserole de lait. Quatre kilomètres plus loin, c'était la Jordanie. Chris Jones remua sur son siège, mal à l'aise.

— Dites-moi, ces cons-là ne risquent pas de nous tirer dessus ? demanda-t-il.

— Ils tireront d'abord sur elle, remarqua Malko. Elle connaît le pays.

Il avait laissé prendre plus d'un kilomètre à la Subaru. Soudain, la voiture blanche tourna à droite et continua sur une piste longeant la première clôture de barbelés matérialisant la frontière Jordanienne. Au nord c'était la vallée du Jourdain. Au sud, la mer Morte scintillait dans le soleil, à quelques kilomètres. Pas un arbre en vue, nulle part. Les couleurs étaient superbes. Des mauves ; des ocres, des bleus. Un sentiment de majesté et de calme. Qu'on était loin du remue-ménage de Jérusalem.

Ils arrivèrent à l'endroit où la Subaru avait tourné. La piste était barrée par des barbelés. Juste avant ceux-ci une autre piste partait sur la droite, vers le sud. Une sorte de chemin de ronde. Malko s'arrêta et descendit. La chaleur était étouffante, le spectacle aussi. Trois rangées de barbelés électrifiés protégeaient un champ de mines. Il savait que tout était truffé de pièges acoustiques, de mines bondissantes. La nuit, des patrouilles passaient régulièrement. De jour, il suffisait de quelques postes de garde avec des jumelles pour tout surveiller.

Une carcasse de char se dressait à côté de la piste, avec ses chenilles enchevêtrées et rouillées comme un ver assassiné. La Subaru filait le long du no man's land, vers la mer Morte. Où allait-elle ? Malko reprit sa route avec précaution. Cette promenade était de plus en plus bizarre. Ruth Hanevim n'allait quand même pas se baigner dans la mer Morte... Pourquoi avait-elle pénétré dans cette zone interdite ?

Ils roulèrent ainsi pendant environ quatre kilomètres. Suivant fidèlement les barbelés et se rapprochant de la mer Morte. La piste tournant, revenant vers l'ouest. Au loin, Malko distingua un gros bâtiment en ruines détruit par la guerre, surplombant la mer Morte. La Subaru l'atteignit et disparut ! Elle s'était arrêtée derrière et se trouvait protégée par sa masse. Il n'y avait même pas un brin d'herbes pour se cacher. On ne voyait plus ni la Subaru ni Ruth Hanevim.

Tout à coup, la Subaru réapparut. Chris Jones poussa un horrible juron :

— Nom de Dieu, elle revient !

La petite voiture blanche venait en effet de réapparaître exactement là où elle avait disparu. Elle avait dû faire demi-tour, derrière la bâtisse démolie et revenait droit sur eux. Comme il n'y avait qu'une piste, ils allaient se trouver phares à phares !

Malko bondit dans la Granada.

— Filons !

Il effectua rapidement un demi-tour et reprit le chemin qu'il venait de suivre, accélérant au maximum, étant donné la distance qui les séparait, Ruth Hanevim pouvait les prendre pour un véhicule militaire en patrouille. En plus, elle allait avoir le soleil dans les yeux dès qu'elle aurait tourné. Ils roulèrent ainsi à tombeau ouvert jusqu'à Kasr El Yahud, le dernier village avant la frontière, où la piste aboutissait. Ils avaient pris tellement d'avance que la Subaru était maintenant invisible. Malko tourna dans la première voie à gauche d'où il pouvait surveiller la piste et attendit.

Quelques minutes plus tard, la voiture blanche passa, roulant assez vite vers Jérusalem. Ruth Hanevim était toujours seule à bord. Malko avait remarqué des soldats à l'entrée du village qui filtraient les véhicules. Il s'approcha, à pied. Vit Ruth Hanevim stopper au barrage échanger quelques mots avec les soldats. Ils la firent passer sans même l'arrêter.

— On repart là-bas, dit Malko.

Il voulait en avoir le cœur net. De nouveau, ils se retrouvèrent le long des barbelés, filant cette fois à tombeau ouvert. Comme la voiture tanguait sur la piste défoncée, Chris Jones remarqua d'une voix altérée :

— Prince, vous savez peut-être qu'il y a des mines. Si on se plante, on va au ciel...

Ils ne se plantèrent pas. Le bâtiment détruit grossissait. Il y avait eu jadis trois étages. Ce devait être un hôtel, planté au bord de la mer Morte. La piste n'en était qu'à quelques mètres. Maintenant, il n'y avait plus qu'un tas de ruines effondrées sous les coups de l'artillerie. En face des eaux calmes de la mer Morte, Malko stoppa, coupa le moteur et descendit. On voyait encore dans la poussière les traces de la Subaru, là où elle avait fait demi-tour. Un gros lézard vert s'enfuit. Le silence et le vide étaient oppressants. Au loin sur la rive ouest de la mer Morte, on distinguait quelques bâtiments, en zone normale. Derrière eux, c'était la Jordanie. Malko pénétra dans les ruines. Il n'y avait absolument rien que des gravats. Il parcourut une partie de ce qui avait été le rez-de-chaussée et revint perplexe, sur ses pas. De toute façon, Ruth Hanevim n'avait pu aller ailleurs.

Qu'était-elle venue faire dans cet endroit désolé et isolé ? Soudain son regard fut attiré par ce qu'il prit d'abord pour un éclat de mosaïque bleue. Il se baissa et ramassa un objet de la taille de deux centimètres sur deux. Serti dans une sorte d'armature métallique avec deux broches. Malko l'examina, intrigué, se demandant à quoi cela pouvait servir.

Il le tourna et le retourna entre ses doigts, sans trouver. C'était un objet inattendu dans ces ruines, qui ne pouvait qu'être en liaison avec le déplacement de Ruth Hanevim. Il regarda autour de lui. La clôture en barbelés de la frontière commençait à vingt mètres, séparant la piste de la mer Morte. Ensuite, il y avait une étendue rocheuse jusqu'aux eaux immobiles. Il sortit de la piste et s'avança avec précaution vers les barbelés. Chris Jones cria dans son dos :

— Eh, vous êtes fou, vous allez vous faire sauter l'a gueule ! Il y a des mines.

Malko avançait centimètre par centimètre, scrutant le sable. Jusqu'à ce qu'il arrive aux barbelés. Ceux-ci n'étaient pas difficiles à franchir. Ensuite, il y avait l'étendue rocheuse. Même s'il y avait des mines, ce ne devait pas être impossible à traverser pour des gens prudents et patients.

Quelqu'un pouvait très bien être venu la nuit, en nageant ou avec une embarcation, de la rive jordanienne, apportant quelque chose qu'il avait caché dans ces ruines que personne ne venait jamais visiter.

Ensuite, il suffisait que Ruth qui, en tant que rabbitzine, était au-dessus de tout soupçon, vienne le récupérer.

Mais quoi ?

L'objet bleu leur en dirait peut-être plus.

Les gorilles l'examinèrent à leur tour, sans plus trouver.

— Continuons, dit Malko.

Ils repartirent dans la même direction, suivant la rive de la mer Morte, remontant vers l'est. Deux kilomètres plus loin, ils durent s'arrêter : un grillage barrait la piste. C'était une impasse ! Voilà pourquoi Ruth Hanevim était revenue sur ses pas, faisant un long détour.

Ils firent de même, abrutis de chaleur, cahotant sur la piste défoncée. Malko réfléchissait. La rabbitzine était venue chercher quelque chose de suffisamment important pour justifier le déplacement... et le risque. Il avait hâte de savoir à quoi pouvait servir ce petit objet bleu. Seul Peter Youngblood pourrait l'aider.

Enfin, il avait une preuve tangible pour étayer les soupçons qui pesaient sur le général Zwi Halpern. Mais le chemin était encore loin des rives de la mer Morte au Quartier Général des Forces israéliennes à Tel-Aviv...

Peter Youngblood tourna et retourna l'objet bleu entre ses doigts, perplexe.

— Je me demande vraiment à quoi ça peut servir, dit-il. La Technical Division va sûrement éclaircir la question.

« Le choix de Ruth Hanevim est parfait. Les Israéliens font très attention avec les juifs orthodoxes, même avec les Neturei Karta qui déchirent leur carte d'identité et voulaient installer une permanence de l'OLP à Mea Shéarim. Ils y regardent toujours à deux fois avant de fouiller une synagogue. C'est la même chose pour une rabbitzine. On ne peut pas trouver mieux comme « courrier ».

— Cela commence à se construire, commenta Malko. Si nous admettons que Zwi Halpern est le maillon final d'une cellule d'espionnage, il est aidé par Ruth Hanevim qui lui sert de liaison avec le monde extérieur.

— Et nous débouchons sur monseigneur Zoukas, conclut Peter Youngblood, qui lui, a accès facilement aux pays voisins à cause de son passeport diplomatique et de sa position dans le monde religieux. Ses liens avec les Palestiniens ne font aucun doute. Or, beaucoup de Palestiniens sont manipulés par les services de l'Est. La boucle est bouclée.

L'Américain jeta un regard à Malko, plein d'affection après cette brillante démonstration. Malko sourit.

— Je vais plus loin : Monseigneur Zoukas mis hors circuit par les Israéliens, Ruth Hanevim est obligée de payer de sa personne. Ce qui explique la balade au bord de la mer Morte. Maintenant, je vais vous poser une question...

— Faites, dit Peter Youngblood.

— Est-ce que vous prenez les Israéliens pour des imbéciles ?

Le chef de station de la CIA le regarda, interloqué. Cette fois, ils étaient dans son bureau qui avait été enfin déclaré *vaulted*⁽²⁴⁾ par les techniciens de la TD. C'était quand même plus confortable que le toit de l'ambassade ou les halls d'hôtels. L'ambassade était fermée, comme tous les samedis mais Peter Youngblood y était venu spécialement.

— Que voulez-vous dire ?

Malko tira le pli de son pantalon.

— Les Israéliens me surveillent depuis mon arrivée. Ils ne savent pas tout ce que j'ai fait, mais ils ont pu en reconstituer une bonne partie. Ils savent très bien que nous nous intéressons médiocrement aux réseaux palestiniens opérant en Israël. Ils ont pu évaluer l'importance de cette mission à la qualité de vos interventions. Donc,

ils se doutent de la raison pour laquelle je me trouve en Israël. Si j'étais le responsable de Shin Beth, je me dirais que la seule motivation pour la "Company" d'intervenir dans ce pays, serait de dépister un réseau soviétique. Ils ont dû faire le même raisonnement...

— Mais pourquoi ne réagissent-ils pas ?

Malko eut un sourire froid.

— Ils attendent que nous tirions les marrons du feu pour eux. Ce n'est pas facile pour le Shin Beth de soupçonner une veuve de rabbin et un général. Supposons que nous nous trompions. Que ceux qui sont soupçonnés s'en aperçoivent ? Si ce sont les affreux Américains, ce n'est pas grave...

— Évidemment, reconnut Peter Youngblood. D'ailleurs, je me pose de plus en plus de questions sur cette histoire. Pourquoi Ruth Hanevim trahit-elle son pays ?

— Je n'en sais rien, dit Malko. Peut-être pour la poitrine velue de son amant, tout simplement. Peut-être pour une cause que nous connaissons un jour, ou que nous ne connaissons jamais... Pour le moment, je vais regagner Jérusalem. Tenez-moi au courant pour notre objet bleu. Que nous gardions une longueur d'avance sur les israéliens.

— *You bet*(25) ! fit Peter Youngblood, dans un accès soudain de familiarité.

Il raccompagna Malko jusqu'en bas. La foule habituelle stationnait devant les bureaux d'Air France. Malko récupéra sa voiture et se mit à la recherche de la sortie... Tel-Aviv ressemblait vraiment à une banlieue qui n'aurait pas de ville.

Par miracle, il se retrouva, non pas sur Dizengoff, c'eût été trop beau, mais sur la Sderot Shaul Hamelekh, large avenue à deux voies qui longeait la face nord du quartier général. De l'autre côté de l'avenue s'élevaient des immeubles ultra-modernes, à peine achevés, au milieu d'un grand terrain vague jouxtant le nouvel auditorium. Le plus impressionnant étant celui de IBM, trente étages marron en équilibre sur un seul point d'appui... Malko balayait toute cette zone lorsque son cœur fit un bond dans sa poitrine. Non loin du building IBM, il aperçut un petit parking, presque vide en ce jour de Shabbath.

Parmi les trois ou quatre véhicules qui s'y trouvaient, il y avait une Subaru blanche.

Malko eut beau se dire qu'il devait y en avoir des centaines en Israël, il gara sa Granada en face de la bibliothèque municipale de Tel-Aviv et se dirigea à pied vers le parking. D'abord, il vit qu'il s'agissait d'un numéro de Jérusalem, commençant par un 6. En approchant encore plus, il reconnut le numéro de la voiture de Ruth Hanevim, 63201 !

Il battit aussitôt en retraite. Pour une fois, le hasard faisait bien les choses. Une pièce de plus à son puzzle : après sa balade sur la mer

Morte, Ruth avait éprouvé le besoin de venir rendre visite à son amant... Violant les règles sacro-saintes du Shabbath en utilisant sa voiture. Il reprit place dans la Granada, lui fit effectuer un demi-tour et se gara dans l'avenue, de façon à pouvoir observer la voiture.

Même le samedi, il y avait pas mal de circulation. Des voitures entraient et sortaient sans arrêt par une des portes du quartier général. Malko était tellement concentré sur cette entrée qu'il faillit rater Ruth Hanevim. La rabbitzine venait d'émerger d'une porte latérale du building IBM ! Elle se hâta vers sa voiture, démarra aussitôt, dans la direction de l'avenue Petah Tikva. Donc vers Jérusalem.

Malko ne bougea pas.

Cinq minutes plus tard, il se félicita d'avoir attendu.

Une seconde silhouette émergea de la même porte. Un homme cette fois. Rien qu'à sa silhouette puissante, Malko reconnut Zwi Halpern. Ce dernier alluma une cigarette et traversa le terre-plein sans se presser avant de rentrer au QG, salué respectueusement par une sentinelle. Malko riait tout seul.

Il repartit, pour ne pas risquer de se faire remarquer, tourna à droite au bout de l'avenue, puis à gauche, pour retrouver la route de Jérusalem. Tellement absorbé dans ses pensées qu'il manqua brûler un feu rouge.

Il retournerait au building IBM. Le problème était de savoir si c'était un lieu accidentel de rencontre ou une habitude. Apparemment, l'énorme masse n'était pas encore habitée. C'était parfait, et quel meilleur alibi qu'une rencontre d'amoureux ? Mais s'il y avait des objets compromettants, Ruth Hanevim et son amant ne devaient pas les laisser traîner dans cet immeuble vide. Zwi Halpern n'avait probablement pas la possibilité de les introduire au QG. Donc, c'était Ruth qui détenait la « dynamite »...

Cette fois, Malko vit à peine passer les lacets de la route Tel-Aviv – Jérusalem.

Il était certain que les événements allaient se précipiter. Sinon Ruth Hanevim n'aurait pas pris le risque de la balade à la frontière... Le tout était de ne pas relâcher la surveillance.

Maintenant, il commençait à se faire une idée plus précise de ce qu'il cherchait. Son hypothèse allait d'ailleurs être vérifiée ou infirmée très vite...

Malko comprenait pourquoi le Shin Beth avait pu se laisser berner pendant si longtemps par un agent de la trempe de Zwi Halpern. Qui dit espionnage, dit transmission. Or, Israël était un pays aux frontières fermées, dont toutes les communications radio étaient férocement surveillées.

Un homme comme le général Halpern ne pouvait se permettre d'avoir des rapports suivis, même avec des Roumains, sans attirer

l'attention du Shin Beth. Ruth Hanevim non plus. Donc, c'était de ce côté-là que résidait l'astuce.

Il ne restait plus que le rôle d'Abou Djihad à éclaircir. Il n'était pas seulement venu pour tuer Malko. Ce dernier, au fur et à mesure que les morceaux du puzzle se mettaient en place, commençait à voir apparaître les contours d'une énorme opération à plusieurs niveaux comme les Soviétiques savaient en mener. Chaque élément agissant indépendamment des autres. Celui qui tirait toutes les ficelles devait se trouver à des milliers de kilomètres de là, place Djerzinski, à Moscou.

C'était lui, le véritable adversaire de Malko. Avec en filigrane, toute la colossale puissance du KGB.

Malko fut heureux de retrouver le *Hilton*. Les gorilles n'étaient pas là. Il se déshabilla, prit un bain et se détendit un peu.

La machine infernale était remontée maintenant. Il fallait attendre.

* *

*

Peter Youngblood dissimulait mal une excitation qui ne cadrait pas avec son physique de jeune cadre sérieux. Il fit entrer Malko avec un air mystérieux dans son bureau donnant sur la plage, au cinquième étage de l'ambassade. Quelqu'un s'y trouvait déjà.

— Sherman Woods appartient à la Technical Division, annonça l'Américain. C'est lui qui a analysé votre « objet bleu ». Vous avez fait une découverte de toute première importance, annonça-t-il à brûle-pourpoint. Je vous félicite...

Il commençait à prendre goût à l'espionnage. Malko sourit devant son enthousiasme. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait apporté l'objet bleu à l'Américain. Celui-ci l'avait convoqué une heure plus tôt.

Ruth Hanevim était retournée à ses cours d'instruction religieuse, veillée alternativement par Chris et Milton, qui commençaient à se faire à Mea Shéarim. C'était sûrement la première véritable affaire que Peter Youngblood traitait depuis son arrivée en Israël. Cela risquait de lui valoir de l'avancement à Langley.

— Vous savez que je connais bien l'Amiral, lâcha-t-il. Je m'arrangerai pour lui faire savoir la part que nous avons dans cette affaire.

Malko laissa glisser le « nous »... Il n'était pas amateur de hochets. Si Peter Youngblood voulait gagner la Médaille du Congrès à la sueur de son sang à lui, ce n'était pas grave... Autre chose le préoccupait beaucoup plus.

— A-t-on trouvé ce qu'est notre objet bleu ? demanda-t-il.

Il se pencha, observant les trois sentinelles israéliennes qui faisaient les cent pas cinq étages plus bas.

Peter Youngblood observa quelques instants de silence afin de donner plus de poids à ses paroles, puis il annonça :

— Votre objet bleu est un quartz préréglé à micro-onde.

Une immense onde de plaisir balaya Malko.

Il crut que, de son côté, Peter Youngblood allait se mettre à baver de joie. L'Américain se rengorgeait comme un paon. Le technicien écoutait impassible.

— À quoi sert-il exactement ?

— C'est un composant indispensable d'un émetteur radio VHF, dit-il. Si vous préférez, c'est une sorte de clef automatique qui permet d'émettre sur une fréquence prévue à l'avance, sans aucun réglage.

Malko écoutait, fasciné. Tout s'éclairait enfin.

Malko se tourna vers le technicien des transmissions :

— Savez-vous à quel appareil ce quartz correspond ?

L'Américain secoua la tête négativement.

— Non, Sir, pas exactement. Il s'agit sûrement de quelque chose de très sophistiqué. Le quartz est prérégulé sur une longueur d'onde de 25 mégacycles. Ce que nous appelons des micro-ondes. Il est de fabrication tchécoslovaque.

— Donc, dit Malko, il suffit pour émettre de placer le quartz en circuit et d'avoir à l'autre bout un récepteur équipé sur la même longueur d'onde ?

Sherman Woods se permit un petit sourire.

— Ce n'est pas tout à fait aussi facile que cela, Sir.

Malko l'interrompit :

— De quelle taille environ peut être un émetteur miniaturisé un « clandestin » ?

— Oh, une très grosse boîte à chaussures, fit le technicien. Il peut même comprendre plusieurs quartz prérégulés. Plus l'antenne, bien entendu.

— Bien, dit Malko. On peut donc émettre sans la « boîte » que nous avons trouvée. Quels sont les « loups » ?

— Eh bien, Sir, fit Sherman Woods, décidément très formel, il faut d'abord régler une puissance d'antenne suffisante, 15 à 20 ampères. On l'obtient grâce à un transformateur qui baisse le voltage.

« Ensuite, il faut effectuer une pré-émission afin de faire ce que nous appelons le « calage » de l'émetteur sur le récepteur. C'est-à-dire être sûr qu'ils sont exactement sur la même longueur d'onde. Ensuite, on peut procéder à l'émission proprement dite.

— Mais, dites-moi, objecta Malko, si on utilise des quartz prérégulés, c'est indispensable, tout cela ?

Sherman Woods eut un sourire désolé.

— Eh oui, Sir. Parce que les conditions d'émissions varient selon les heures de la journée, et les conditions atmosphériques. Ça passe ou ça ne passe pas. Même avec des quartz prérégulés, il y a une importante manipulation à effectuer. Ne serait-ce que l'orientation de l'antenne. C'est très délicat.

— OK, dit Malko. Une autre question. Une telle émission est-elle facilement détectable ?

— Très facilement détectable, Sir, dit Sherman Woods. En plus de l'onde elle-même, il y a ce que nous appelons les « moustaches », un faisceau d'ondes que l'on émet involontairement en même temps.

Dans un pays comme Israël où la direction électronique est très poussée, il me semble impossible qu'une émission de ce type – et à plus forte raison, plusieurs – soit passée inaperçue des services d'écoute.

— Peut-on repérer la source facilement ?

— Très facilement, assura Sherman Woods. Même en zone urbaine.

Silence dans le bureau. Une fois de plus, ils aboutissaient à une impasse. Malko réfléchissait à se faire péter toutes les artères du cerveau. Ce quartz servait bien à quelque chose. Soudain, une question idiote lui vint à l'esprit.

— Si on utilisait une onde verticale ? demanda Malko. En émettant droit vers le ciel ? Est-ce que la détection serait plus difficile ?

— Sûrement, Sir, confirma Sherman Woods. Même les moustaches seraient moins détectables. Mais sur quoi voulez-vous émettre ?

— Sur un satellite, dit Malko. Immobile au-dessus du pays, ou sur une orbite le ramenant régulièrement au même point.

Peter Youngblood, qu'on n'entendait plus, frappa son bureau du plat de sa main.

— *God damn it !* C'est sûrement ça !

Sherman Woods semblait moins enthousiaste. Il reconnut après un court silence :

— C'est théoriquement possible, mais pas facile. Le calage serait encore plus difficile et la visée très délicate.

« Il faudrait une antenne parabolique préréglée, elle aussi, mais cela pose d'autres problèmes, car selon l'heure, toutes les longueurs d'onde ne sont pas possibles...

Il se lança dans une longue explication technique, dont Malko perdit très vite le fil. Il l'interrompit.

— Je voudrais que vous me répondiez clairement : Est-il possible d'émettre à destination d'un satellite avec un matériel miniaturisé, et des risques limités d'interception ?

Sherman Woods mit bien trois minutes à donner sa réponse : les techniciens ont toujours horreur de prendre position.

— Oui, Sir, lâcha-t-il enfin, mais il faut un opérateur qualifié et des conditions techniques très sophistiquées.

Si l'émission est très courte, moins d'une minute, la détection est pratiquement impossible, s'il s'agit d'une onde verticale.

— Avez-vous besoin de beaucoup de puissance pour émettre à destination d'un satellite ?

Sherman Woods secoua la tête.

— Non, Sir. Il n'y a pas d'obstacles.

— Je vous remercie, dit Malko, j'espère avoir bientôt d'autres questions à vous poser.

Sur un regard de Peter Youngblood, Sherman Woods se leva et

quitta le bureau. Le chef de station contemplait Malko, plein d'admiration.

— Super ! dit-il. Comment avez-vous pensé à cela ?

— J'ai pris le problème à l'envers, dit Malko. À partir de l'existence du quartz et de l'impossibilité de transmettre horizontalement. Un espion ne transmet pas à la planète Mars. Un avion, même Volant à très haute altitude, se ferait repérer inmanquablement. Il ne reste que le satellite... Qui explique tout : du satellite, les informations transmises sont répercutées sur un récepteur, presque instantanément, décryptées et utilisables en quelques heures. Maintenant, il me manque encore un clou pour fermer le cercueil, dit-il en souriant. Ce clou, c'est vous qui allez me le fournir. Ou plutôt la "Company".

« Pouvez-vous interroger Langley ? J'ai besoin de savoir s'il y avait des satellites soviétiques au-dessus d'Israël, fixes ou sur orbite, à l'époque où les Israéliens ont dépisté des « fuites » d'informations militaires à destination de l'Union Soviétique, et au moment de l'intervention israélienne au sud-Liban. Pouvez-vous obtenir cette information rapidement ?

— Je pense, dit Peter Youngblood. J'espère qu'ils ne poseront pas trop de questions.

— Il y en a une dernière à leur poser, dit Malko. La plus importante. Ces jours-ci, la situation des satellites soviétiques au-dessus d'Israël s'est-elle modifiée ?

Le visage de l'Américain s'éclaira :

— *Terrifie* ! Si tout se passe bien, j'aurai tout cela dans deux heures. Je vais les remuer.

Malko se leva. Il avait quelques vérifications à faire.

— À tout à l'heure.

* *

*

Il y avait beaucoup plus de circulation dans la Sderot Shaul Hamelekh, mais le building IBM semblait toujours aussi désert. Malko gara sa Granada le long du QG et traversa le terre-plein. Personne en vue. La grande entrée du building IBM était fermée. Il fit le tour, trouva la porte par laquelle il avait vu sortir Ruth Hanevim et Zwi Halpern. Elle était ouverte ! Il pénétra dans un couloir, trouva un ascenseur de service, appuya sur le bouton du dernier étage. Débarqua dans un couloir désert qui sentait la peinture. De la moquette bleue et une vue superbe sur la forêt d'antennes du ministère de la Défense. Il voyait parfaitement la sortie qu'avait utilisée Zwi Halpern, juste en face du building où il se trouvait. Cela ne prenait que quelques minutes de gagner l'endroit où il se trouvait actuellement. Dans

n'importe quelle pièce de ce building inoccupé, on pouvait s'installer et émettre, sans grand risque d'être dérangé.

D'autant que leur liaison fournissait à Ruth Hanevim et à Zwi Halpern un merveilleux prétexte de rencontres semi-clandestines.

Malko redescendit, porté par des ailes. Sans rencontrer personne. Il avait enfin l'impression de ne pas avoir perdu son temps. Il aurait bien visité l'immeuble pièce par pièce, mais cela aurait pris trop de temps.

Pour tuer le temps, il partit vers le centre, erra au gré des sens interdits. À une intersection, il aperçut une superbe statue représentant une femme nue. Il descendit, alla l'admirer. C'était une galerie d'art. Il remonta Gordon Street à pied, jusqu'à l'énorme place de la Mairie, redescendit et alla s'installer sur Dizengoff au café *Ketar*.

C'était le seul coin de Tel-Aviv qui rappelait l'Europe avec ses terrasses de café et sa foule de promeneurs. On se serait cru en Italie, ou dans le sud de la France.

Malko but tranquillement une vodka, observant les passants. Se vidant le cerveau. Si sa théorie était juste, les prochaines heures allaient être fatigantes. Il se demandait jusqu'à quel point le Shin Beth le surveillait. En tout cas, c'était bien fait parce que rien n'était visible...

Les gros autobus bleus passaient devant lui à toute vitesse, lâchant des nuages de gas-oil. Les gens étaient mal habillés, les vitrines n'avaient pas grand-chose. On sentait un pays en guerre qui se concentrait sur l'essentiel. Il se remit à penser à la pulpeuse Ruth Hanevim. Quel motif avait pu pousser la veuve du rabbin Salomon ? Il revoyait ses yeux émeraude, il avait l'impression d'êtreindre sa chair ferme. C'était une femme plus faite pour l'amour que pour la guerre. Il consulta sa montre. Très bientôt, il allait être fixé.

* *

*

Peter Youngblood semblait avoir rajeuni de dix ans. Ses yeux pétillaient d'une joie enfantine. Il tendit à Malko le texte décodé d'un télex, portant la mention *Go-Sundance*.

— Je l'ai reçu il y a dix minutes, annonça-t-il. Toutes vos réponses sont positives.

Malko lut le texte attentivement, passant sur les caractéristiques techniques. Il y avait eu un satellite d'observation passant au-dessus d'Israël trois jours avant le déclenchement de l'opération « Liban ». Il était resté une semaine. À l'époque des « fuites », il y en avait un également.

Malko mit le papier dans sa poche, sous le regard inquiet de Peter Youngblood. Dissimulant sa déception. En attendant, il fallait ouvrir le

second front.

— Maintenant dit Malko, nous allons mettre les pieds dans le plat.

Le chef de station de la CIA sursauta.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Ne prenez pas d'initiatives dangereuses. Pour toute décision importante, il faut en référer à Langley.

Malko sourit. Il n'avait plus devant lui qu'un bureaucrate affolé. Les gens du « desk » étaient bien tous les mêmes.

— Il faut parfois se fier à son instinct. Je veux être seul pour l'hallali, mais si je ne donne pas au Shin Beth un os à ronger, nous risquons de sérieux problèmes. Je crois que je vais inviter Mr. Cohen à dîner ce soir.

* *

*

Il était difficile de faire plus sinistre que le restaurant *Philadelphia* avec ses néons de toutes les couleurs, ses murs peints à la chaux et ses tables vides. Malko et David Cohen occupaient une table à l'écart au fond, veillés par Chris Jones et Milton Brabeck. Malko, prudent, avait préféré avoir des témoins.

Tout leur repas s'étalait devant eux, sur la table basse : des mezés libanais, un choix de différentes purées, des brochettes, des côtes de mouton et l'éternel riz.

Le festin, style arabe. Mais ça valait encore mieux que la cuisine kascher. Chris Jones et Milton Brabeck réprimaient visiblement une violente envie de tremper tout ce qu'ils mangeaient dans de l'eau de javel avant de l'avaler. Ils se rassuraient en marchant au *J & B*. En apprenant qu'il existait encore à Jérusalem le couvent où Jésus-Christ avait pris son dernier repas, l'œil de Chris Jones s'était allumé.

— On pourrait faire un chouette restaurant, avait-il rêvé. Le dernier repas du Christ, avec un certificat daté. Cent dollars. Surtout qu'il a pas dû bouffer beaucoup...

Abominable sacrilège... Pour l'instant, on était loin de la détente. David Cohen avait à peine touché aux mezés. Lorsque Malko lui avait téléphoné, sa réticence était telle qu'il avait cru qu'il allait refuser...

Il n'avait pas desserré les lèvres depuis son arrivée, jouant nerveusement avec sa plaque en or, observant Malko de ses yeux gris. À la fin, il n'y tint plus.

— Pourquoi avez-vous tenu à me voir ? demanda-t-il.

Malko sourit, termina sa côtelette et répondit :

— Pour vous remercier de votre compréhension. Et peut-être faire un accord avec vous. Je voudrais vous poser une seule question :

— Savez-vous maintenant pourquoi je suis en Israël ?

David Cohen, sur ses gardes, hésita longuement avant d'avouer :

— Oui, je crois.

— C'est ce que je pensais, dit Malko. Vous savez qui nous soupçonnons ?

L'Israélien secoua la tête.

— Oui, Ruth Hanevim.

Ou il mentait très bien ou le Shin Beth était aveugle.

Le coup qu'il allait lui porter allait être difficile à oublier.

— Savez-vous pourquoi votre opération au Sud-Liban a échoué ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

David Cohen lui jeta un regard stupéfait.

— Que voulez-vous dire ? Quel est le lien ?

— Répondez-moi d'abord, dit Malko. Je vous dirai le lien après.

L'Israélien dit à regret :

— Les Palestiniens ont eu vent de notre plan d'attaque et ont eu le temps de se retirer. Ce qui nous a fait modifier le cours des opérations. Dans le plan initial nos troupes devaient remonter le long de la côte, jusqu'à Tyr et ensuite se rabattre au nord de la rivière Litani, encerclant les Palestiniens et les prenant ensuite en tenaille. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Pour une raison, dit Malko. Quelqu'un de chez vous a prévenu les Palestiniens.

David Cohen fixait les petites assiettes des mezés. Il leva ses yeux gris et dit d'une voix tranchante :

— Impossible. Pour deux raisons. La première est que les mouvements de troupes projetés n'étaient connus que d'une poignée d'officiers généraux. C'était une décision du cabinet restreint.

« La seconde est que même s'il y avait eu un traître parmi eux, il n'aurait pas eu le temps matériel de transmettre ses renseignements. Vous croyez qu'il suffit d'appeler Beyrouth au téléphone ? Ou Larnaka ?

Malko écoutait avec tristesse le ton véhément et indigné de l'Israélien. On était au cœur du problème : la confiance aveugle que le pays accordait à ses chefs et à ses facultés de déjouer les pièges adverses. La guerre du Kippour avait dû leur servir de leçon...

— À quelle heure a-t-on mis au point l'attaque ? demanda-t-il.

— Vers six heures du soir, dit Cohen. Les troupes sont passées à l'assaut à minuit.

— Très bien, dit Malko. À cette heure-là, il y avait au-dessus d'Israël un satellite soviétique de communications. Durant son passage au-dessus de votre pays, il a reçu un message du sol. Ce message contenait toutes les informations relatives à l'attaque. Il a été instantanément retransmis au centre de traitement de l'information du Directoire n° 9 du KGB, en URSS.

« De là, il a été acheminé par des moyens classiques – messages brouillés – au KG opérationnel du GRU et du KGB à Chypre. Ceux-ci en ont aussitôt fait part au commandement de l'OLP. Les mouvements de troupes ont commencé une heure plus tard. Deux heures avant votre attaque « surprise ».

Malko se tut. Les traits de David Cohen s'étaient tirés brutalement. Les coins de sa bouche abaissés lui donnaient l'air plus âgé. Il méditait ce que Malko venait de lui dire. Enfin, il leva la tête et demanda d'une voix blanche :

— Vous êtes certain de ce que vous me dites ?

— Pas à 100 %, avoua Malko, je dois faire procéder à certaines vérifications techniques.

— Qui est le responsable ? demanda l'Israélien d'une voix âpre.

Malko eut un sourire triste.

— Vous ne vous en doutez pas ? Je n'ai encore contre lui que des preuves fragmentaires, insuffisantes. Mais j'ai trouvé la brèche de son système et j'espère le coincer très vite. C'est la raison pour laquelle on a tenté de me tuer à plusieurs reprises.

L'Israélien comprenait vite.

— C'est impossible, murmura-t-il, comme pour lui-même. Pourquoi agirait-il ainsi ?

— C'est une des questions auxquelles je n'ai pu encore répondre, avoua Malko. Tant de gens agissent pour des motifs incompréhensibles à tout autre qu'à eux.

Il sentait que son vis-à-vis n'arrivait pas à croire ce qu'il lui disait. Que cela dépassait son entendement. Brusquement, David Cohen demanda :

— Vous le soupçonniez depuis le début ?

— Oui, dit Malko.

Nouveau silence. De plus en plus pénible. Ils étaient les derniers clients du restaurant, et on attendait qu'ils s'en aillent pour fermer. On leur apporta l'addition que Malko prit. L'Israélien dit d'une voix absente :

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Parce que j'ai besoin de votre collaboration, dit Malko. Je ne voudrais pas que tout rate au dernier-moment, à cause d'une manœuvre maladroite.

— Que voulez-vous dire ?

— Je pense que nous allons avoir l'occasion de prendre Zwi Halpern et Ruth Hanevim en flagrant délit, dit lentement Malko, dans des circonstances qui ne leur permettront pas de nier.

David Cohen jeta un regard ambigu à Malko.

— Nous allons arrêter Ruth Hanevim demain matin, dit-il.

Malko eut du mal à dissimuler ce qu'il éprouvait. Tout son plan

s'effondrait.

L'Israélien l'observait avec un air hostile et fermé.

— Il faudrait peut-être surseoir à cette mesure, dit Malko avec prudence.

David Cohen ne changea pas d'expression.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi.

— Moi, je peux vous donner une bonne raison, dit Malko. Si vous arrêtez Ruth Hanevim demain matin, vous ne saurez jamais la fin mot de cette histoire. Elle ne parlera pas et vous n'aurez pas de preuve pour inculper Zwi Halpern.

— Nous ne croyons pas à la culpabilité du général Halpern, dit froidement David Cohen. Il s'agit d'une manœuvre à laquelle vous avez été bien naïfs de croire.

— Au point où vous en êtes, remarqua Malko, vous pouvez laisser Ruth Hanevim en liberté quelques heures de plus. Puisque je vous garantis que vous serez alors fixé d'une façon certaine. Je suis le seul à détenir certains éléments qui me permettent de parler de cette façon. Si vous arrêtez Ruth Hanevim demain matin, stoppant du même coup notre opération, je suis certain que Langley fera courir le bruit que vous avez voulu protéger un traître pour des raisons de politique intérieure. Ils ont d'excellents spécialistes de « désinformation »...

David Cohen écoutait, fermé, buté. Malko avait l'impression de parler à un mur. Tout son plan ne tenait plus qu'à un fil. Soudain, Malko pensa à une question.

Le général Halpern est-il au courant des soupçons qui pèsent sur Ruth Hanevim ?

Il vit la lueur dans le regard gris, vite éteinte.

— Non, dit David Cohen calmement. Il n'a pas à l'être. L'enquête est menée par le Shin Beth. Pas la Military Intelligence.

— Vous mentez, répliqua Malko tout aussi calmement. Il n'est pas au courant parce que vous n'avez plus totalement confiance en lui. Une dernière fois, je vous demande de surseoir à cette arrestation.

— Et que m'offrez-vous en échange ?

Ça y est. Il avait mordu. Malko dissimula sa satisfaction.

— Une chose sans prix pour vous, dit-il. La promesse que cette affaire sera traitée entièrement par vos soins et que nous n'en parlerons pas.

L'Israélien ne répondit pas immédiatement. Malko sentait qu'il avait touché un point sensible. Et que David Cohen était ébranlé par sa certitude à lui, concernant le général Halpern. Mais il luttait encore. C'est toujours difficile de débusquer un traître en qui on a une confiance totale.

— Qui me prouve que la CIA acceptera cet accord ? demanda-t-il.

— Je m'en porte garant, dit Malko. Avant de passer à la dernière phase de l'opération, j'aurai un accord écrit du chef de station. S'il refuse, je vous laisserai alors les mains libres et vous communiquerai

tous les éléments en ma possession.

Ostensiblement, le garçon vint commencer à débarrasser. Les gorilles écoutaient cet étonnant dialogue, muets de saisissement. David Cohen se leva le premier, suivi de Malko. Sans avoir répondu. Ils montèrent tous les quatre en silence l'escalier qui les ramenait à la surface. La rue Az-Zahra était déserte. David Cohen s'arrêta, faisant face à Malko.

— Je ne peux pas encore vous donner ma réponse. Je n'en ai pas le pouvoir.

— Quand me la donnerez-vous ?

— Demain matin. À la première heure. Bonsoir.

L'Israélien semblait s'être tassé depuis la conversation avec Malko. Celui-ci lui dit, en lui serrant la main :

— Les Anglais aussi ont eu leurs heures noires, avec Burgess, Mac Lean et Philby.

— Peut-être, répliqua David Cohen, mais ce ne sont pas les Américains qui ont découvert leur trahison.

Il s'éloigna à pied dans la rue noire et déserte. Aussitôt, Chris Jones demanda à Malko :

— Vous croyez qu'ils vont accepter.

Malko ouvrit la portière de la Granada.

— Chris, dit-il. Je n'en sais fichtre rien. Il n'y a plus qu'à prier. Ici, ce ne sont pas les dieux qui manquent.

* *

*

Le téléphone devait sonner pour la sixième fois lorsque Malko décrocha, la bouche pâteuse, le cerveau engourdi. Il avait remplacé un somnifère par une demi-bouteille de vodka et s'en ressentait légèrement.

— Mr. Linge ?

C'était la voix nette, froide et distante de David Cohen.

— C'est moi, dit Malko, maîtrisant les battements de son cœur.

Court silence.

— Nous avons décidé de surseoir à l'opération que je vous ai mentionnée hier soir, annonça l'Israélien.

J'attends donc la contrepartie de votre part. Je vous attendrai au café *Kulski*, rue Dizengoff, à midi.

— Parfait, dit Malko. J'ai besoin d'une information. La personne dont nous avons parlé va vraisemblablement demander un congé à son école. Très prochainement. J'ai besoin de savoir quand.

— Très bien, dit l'Israélien.

Il raccrocha, sans même une formule de politesse. Malko s'étira et

se traîna jusqu'à la douche. Il allait être obligé de tenir la main et peut-être même le bras de Peter Youngblood pour le faire signer. Mais il était décidé à rester ferme sur ses positions. C'était évidemment délicat, les Israéliens n'étant pas des enfants de chœur. Mais c'était ça ou l'échec de toute l'opération. La « Company » en retirerait quand même la gloire.

L'eau chaude lui rendit son optimisme.

* *

*

Peter Youngblood relut pour la dixième fois le texte de dix lignes que Malko avait tapé lui-même à la machine sur le papier de l'ambassade US. Cherchant le piège derrière chaque mot. Malko n'en pouvait plus. Il consulta discrètement sa montre : trois heures de discussion avec des hauts fonctionnaires de la CIA endormis, arrachés au sommeil, furieux. Mais l'ultimatum des Israéliens expirait un quart d'heure plus tard. Langley avait d'abord dit « non ». Puis « peut-être ». Il avait fallu un coup de téléphone personnel de Malko au patron de la Division des Opérations, David Wise, pour débloquer la situation.

Puis l'échange sur le télex codeur-décodeur des textes acceptables pour les deux parties. Peter Youngblood aurait préféré sauter du cinquième étage que signer un texte non approuvé par Langley... Même maintenant, il restait le stylo en l'air, comme s'il allait signer son arrêt de mort.

— Allez-y dit Malko, sinon, je rate le rendez-vous et vous en serez responsable.

Au mot « responsable », Peter Youngblood abaissa son stylo et signa. Malko lui arracha le papier aussitôt, le plia, le mit dans sa poche et fonça vers la porte.

— Je vous tiens au courant, promit-il.

Il lui fallut dix bonnes minutes pour atteindre Dizengoff, après être resté bloqué cinq minutes dans la fumée d'un gros bus. David Cohen était seul à une table, devant une eau minérale. Impassible. Il salua Malko d'un signe de tête distant, prit le document et commença aussitôt à le lire, puis le mit dans sa poche sans un mot.

— Elle n'a rien demandé, dit-il.

Toute la joie de Malko tomba d'un coup. Où s'était-il trompé ? D'après son hypothèse, tous les éléments étaient réunis : le satellite soviétique destiné à recueillir les informations transmises par Zwi Halpern était en place. Ruth Hanevim avait été récupérer au bord de la mer Morte ce qui devait être le matériel ou le complément du matériel de transmission. Le couple savait qu'il était surveillé.

Qu'attendaient-ils ? Il y avait là un élément qui échappait à Malko.

David Cohen interrompit sa réflexion.

— Nous vous donnons jusqu'à la fin de la semaine, annonça-t-il. Si rien ne s'est produit, nous arrêterons Ruth Hanevim vendredi soir, avant le Shabbath. Si d'ici là, elle demande à s'absenter, vous serez aussitôt prévenu.

Malko ne savait que répondre.

— À quelle heure termine-t-elle ? demanda-t-il.

— À une heure, dit l'Israélien.

Cela laissait éventuellement un trou de quelques heures avant la nuit.

— Merci, dit Malko. Espérons que je ne me suis pas trompé.

* *

*

Deux heures, et quart. Malko était sur la terrasse du building IBM depuis quarante-cinq minutes. À tout hasard, Ruth Hanevim, si elle avait quitté Jérusalem à une heure, ne pouvait pas être là avant deux heures. Il était sûr de ne pas l'avoir ratée, car il aurait vu sa voiture. Il se rejeta à l'intérieur du parapet de la terrasse. La vue sur Tel-Aviv était superbe. On apercevait la Galilée presque jusqu'à Haïfa.

Dix minutes passèrent encore. Malko se jura de partir à la demie. Rien ne lui disait que Ruth allait venir.

Son subconscient vit la petite tache blanche s'engager dans le parking avant ses yeux. Son cœur se mit à battre plus fort. Est-ce que l'hallali n'allait pas avoir lieu plus tôt que prévu ? Mais il n'était même pas armé et le Shin Beth n'était pas prévenu. Vingt étages plus bas, Ruth Hanevim traversa rapidement l'espace découvert et s'engouffra dans la petite porte. Elle ne portait aucun paquet, juste son sac.

Malko traversa la terrasse en courant, regagna le vingt-deuxième étage et se planta devant l'ascenseur de service. L'appareil était au rez-de-chaussée où il l'avait renvoyé. Le cœur battant, il vit le voyant s'allumer. L'appareil se mit à monter rapidement. Dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième... Le 19 resta allumé. Trois étages au-dessous de celui de Malko... Celui-ci attendit d'interminables secondes. L'ascenseur ne bougeait plus. Ruth Hanevim était au dix-neuvième étage, seule. Que pouvait-elle faire ? Le building pouvait receler des milliers de cachettes pour du matériel clandestin.

Malko s'engagea dans l'escalier de secours. En arrivant sur le palier du dix-neuvième, il s'arrêta un long moment. En apparence, il n'y avait aucun signe de vie... Un long couloir s'ouvrait devant lui, desservant deux rangées de bureaux. Deux autres couloirs à angle droit desservaient le reste du palier.

Malko écouta attentivement, puis décida d'explorer le couloir de

gauche. Avançant doucement sur la moquette épaisse, il ne faisait aucun bruit.

Un bruit rompit soudain le silence et envoya un jet d'adrénaline dans ses artères. Cela venait d'une porte à une dizaine de mètres devant. Des coups sourds. Comme si on avait donné des coups violents mais étouffés dans une cloison. À un rythme lent. Malko reprit sa marche à pas comptés. Glissant le long de la paroi comme un fantôme. Un nouveau bruit l'arrêta. Une sorte de raclement de gorge, qui se reproduisit. Il aperçut alors la porte entrouverte d'où venait le bruit. Nouvelle progression. Enfin, l'ouverture arriva dans son champ visuel. Sa gorge s'assécha brusquement tant la scène qu'il avait devant les yeux était violemment érotique. Le dos large, sanglé de kaki, d'un homme aux épaules extraordinairement larges, avec une couronne de cheveux noirs sur le sommet du crâne. Les jambes écartées, bien planté dans l'épaisse moquette marron, il tenait sous ses coudes, comme les manches d'une brouette, deux jambes de femme gainées de noir, terminées par des escarpins noirs à bride. La femme ne touchait pas terre, le dos collé contre le mur, sa poitrine écrasée contre celle de l'homme, les bras noués autour de son cou, empalée sur lui, en équilibre sur cette cheville de chair. Son partenaire s'activait avec des « han » de bûcheron, comme s'il voulait faire pénétrer sa partenaire dans le mur, à grands coups de reins. C'étaient les chocs sourds que Malko avait entendus.

À chaque coup de reins correspondait un raclement de gorge. Les deux partenaires disaient des mots sans suite que Malko ne comprenait pas. De l'hébreu.

Soudain, l'homme laissa les jambes de la femme retomber à terre. Il resta debout contre elle, la besognant, arc-bouté contre son ventre, haletant comme un soufflet de forge. Puis, la femme se laissa glisser le long du mur. Malko aperçut son visage un bref instant. La bouche ouverte, les yeux clos, les traits défaits. Un sein pointait par la robe déboutonnée, très blanc.

L'homme la prit par l'épaule, la fit pivoter jusqu'à ce qu'elle se retrouve à quatre pattes. D'un geste, il troussa sa robe et replongea dans la croupe offerte. La femme poussa un gémissement comme un cheval fouetté. Les mains enfoncées profondément dans la moquette, la tête pendante, les cheveux dans le visage, c'était l'image même de la bestialité, sa robe à fleurs retroussée sur les cuisses lourdes et sensuelles, coupées par les bas noirs. Malko entendit soudain un grognement étranglé. Un coup de boutoir plus violent encore que les autres, projeta la femme en avant, faisant sauter la perruque noire qui tomba sur la moquette. Le spectacle du crâne rasé de Ruth Hanevim était saisissant. Son partenaire s'effondra sur son dos. Ils demeurèrent allongés l'un sur l'autre, à même la moquette, immobiles, reprenant

leur souffle.

Le spectacle de ce couple fornicant sauvagement dans cette pièce nue, sans meuble, à même le sol, avait quelque chose de fascinant. Malko n'eut pas le temps de reculer. En essayant de récupérer sa perruque, Ruth avait tourné la tête. Il se rejeta vivement en arrière. Elle n'eut pas le temps de voir son visage, mais devina une présence.

Le hurlement de Ruth Hanevim fit trembler la cloison. Malko avait déjà tourné les talons et détalait dans le couloir. Il entendit le cri de rage de l'homme, un coup sourd. Un cri éclata derrière lui au moment où il tournait le coin du couloir.

Zwi Halpern le poursuivait. Le chef d'état-major était sûrement armé...

Malko plongea dans l'escalier de secours. Pas le temps d'aller chercher l'ascenseur. Il arrivait au palier du dix-huitième lorsqu'il entendit des pas lourds se ruer derrière lui un étage au-dessus.

Il avait une dizaine de secondes d'avance. Avant tout, ne pas se faire reconnaître.

Il vida son cerveau, se concentrant sur la descente, sautant les marches, quatre par quatre. Il ne comptait plus les étages, le cœur cognant dans la poitrine. Enfin, il atteignit le rez-de-chaussée, déboucha dans un couloir qui, heureusement, tournait à angle droit.

En arrivant dans le grand hall du rez-de-chaussée, une main géante lui serrait le cœur. Il était coincé. Toutes les portes vitrées étaient condamnées par des barres de fer. Derrière, il entendait déjà les pas lourds de Zwi Halpern. Soudain, la masse rouge d'un extincteur attira son regard. Il se rua dessus, le décrocha du mur. Trois secondes pour le retourner, arracher la goupille de sécurité et le braquer sur la porte d'où il venait.

Le jet de mousse blanche frappa Zwi Halpern en plein visage au moment où il débouchait dans le hall. Il s'arrêta net avec un cri de douleur, portant la main gauche à son visage. Malko continuait impitoyablement à l'arroser de neige carbonique, à le noyer. L'extincteur était presque vide. Malko sentit qu'il fallait prendre une décision ultra-rapide. L'Israélien s'était arrêté net, jurant en hébreu, poussant des cris de douleur, essayant de balayer la mousse de son visage. Malko ignorait jusqu'à quel point ses yeux étaient touchés. Se détournant, il jeta de toutes ses forces l'extincteur vide sur une des grandes glaces du hall.

Celle-ci éclata avec un fracas épouvantable, se brisant en multiples fragments.

Malko se rua dans l'ouverture, plongeant à l'horizontale comme un plongeur afin d'éviter la partie inférieure dangereusement déchiquetée. Il se reçut durement sur le sol, roula sur lui-même, se releva et décala, vers la rue Dubnov.

Cent mètres plus loin, il reprit un pas normal et laissa se calmer les battements de son cœur. Doublement furieux. D'abord de s'être laissé surprendre. Ensuite de ne pas avoir vu Zwi Halpern entrer dans le building. Il s'imposa de marcher jusqu'au croisement de Zeitlin Street et revint ensuite sur ses pas, sur Dubnov. Cherchant à se mettre à la place de Zwi Halpern.

D'après tout ce que Malko savait et devinait, une opération importante était en cours. Donc, l'Israélien ne modifierait pas ses plans pour un incident qui pouvait n'être que la curiosité malsaine d'un voyeur.

Malko n'avait rien surpris de compromettant, sur le plan renseignement.

Dans sa position, il ne pouvait pas fuir, seulement faire face. Il n'y avait aucune preuve directe contre lui. La seule personne qui puisse directement l'incriminer était Ruth Hanevim, la cloison étanche avec le reste du système. D'après ses sentiments, il y avait peu de chances qu'elle l'accuse.

Ce serait donc la parole de Malko contre la sienne. Bien sûr, les services israéliens ne prendraient pas à la légère les accusations de la CIA, mais il n'y avait rien de tangible. Même le quartz n'était pas une preuve directe contre Zwi Halpern. Lorsque Malko se retrouva en face de sa voiture, la Subaru blanche était toujours dans le parking. Il prenait place à son volant lorsque Ruth Hanevim émergea de l'immeuble IBM et se dirigea à pas rapides vers sa voiture, les yeux cachés derrière ses lunettes noires à monture carrée. La tête baissée, le vent plaquant sa robe légère contre son corps charnu. En dépit de ses quelques kilos de trop, c'était une femme dont émanait un magnétisme animal puissant. Même son nez un peu crochu dégageait de la sensualité. Elle claqua la portière de la Subaru et démarra brutalement. À tout hasard, Malko démarra derrière elle. L'un derrière l'autre, ils prirent la route de Jérusalem.

Tout en enfilant les interminables autoroutes périphériques, Malko réfléchissait à sa tentative de l'éliminer. Cela ne pouvait venir que d'instructions supérieures des Soviétiques. Un agent comme Halpern, bien installé dans son trou de taupe, ne déclenchait pas une petite guerre tout seul. Le KGB avait donc décidé que Malko représentait un danger. Pourquoi ?

Pourquoi aussi n'avait-on plus rien tenté contre lui ?

Alors que le tueur chargé de l'abattre, Abou Djihad, se trouvait toujours en Israël.

Malko laissa la Subaru blanche prendre de l'avance. Surtout ne pas alerter Ruth Hanevim. De sa conduite allait dépendre toute la suite de l'opération. Il lui restait quatre jours pour vérifier sa théorie.

Ruth Hanevim enfila la rue du Docteur Zemora d'un pas rapide, passant devant le quartier général de la police. Cent mètres plus bas, la circulation grondait sur Jaffa Road. Un camion de la police la dépassa, tractant un véhicule en stationnement irrégulier. Rapidement, l'Israélienne traversa et pénétra dans la petite cathédrale russe orthodoxe. Dès qu'elle fut entrée, une femme de ménage referma la grille-derrière elle. Il était trois heures, et l'église n'ouvrait qu'à quatre heures au public et encore pas tous les jours... Ruth Hanevim sentait son cœur cogner dans sa poitrine. Elle avait laissé sa voiture devant chez elle pour marcher jusqu'à l'hôpital Bikur Holim. Elle l'avait traversé de part en part, pour ressortir dans Jaffa Road et Attraper un bus. Elle était certaine que personne ne l'avait suivie. L'église sentait l'encens et ses murs épais arrêtaient tous les bruits de l'extérieur. Ruth remonta rapidement l'allée centrale pour venir s'agenouiller à côté d'un homme, au premier rang, face au chœur. Celui-ci tourna à peine la tête, s'assurant seulement de l'identité de sa voisine. Pas de poignée de main, pas de sourire, même pas un signe de tête. Il dit seulement :

— Je vous écoute.

Ruth Hanevim se mit à parler. Mot pour mot le message qu'on lui avait demandé de transmettre. L'homme ne l'interrompt pas une seule fois, ne posa pas de questions, ne donna pas de réponses. De temps à autre, il opinait de la tête, montrant qu'il avait bien compris. Ruth Hanevim se tut, attendant quelque chose. Mais l'inconnu dit seulement :

— Très bien. Partez maintenant.

Elle ne savait même pas son nom. Le rendez-vous avait été obtenu en téléphonant d'une cabine publique à un numéro qu'elle avait dû apprendre par cœur. Elle avait seulement dit : « Rendez-vous avec Dieu. » En dépit des précautions prises pour venir à ce rendez-vous, elle avait l'impression d'avoir une boule de plomb dans l'estomac.

Ruth Hanevim ressortit de l'église orthodoxe sans se retourner, s'attendant presque à trouver des hommes du Shin Beth, mais il n'y avait que quelques touristes en train de photographier la cathédrale. Elle repartit à pied, comme elle était venue retournant donner ses cours.

Afin de se donner du courage, elle se répéta que tout ce qu'elle faisait était pour une cause sainte et juste. Que Dieu ne pouvait que l'approuver.

Ladislav Kharkov tira une ultime bouffée de son cigare cubain avant d'en écraser le mégot dans le cendrier. La fumée bleue et odorante flottait encore dans la petite pièce à la fenêtre grillagée où il s'était enfermé pour travailler. Il relut le texte du long message qu'il avait codé lui-même, destiné à sa Centrale. Par précaution, il avait indiqué deux destinataires. Vladimir Richkof, le patron de son département d'origine, le Huitième – Moyen-Orient – et, bien entendu au chef du Premier Directorate General, dont dépendait toute l'opération à laquelle il avait été assigné.

Il aurait pu arguer de son appartenance au Huitième Département pour ne pas agir immédiatement, mais il savait que cela lui retomberait méchamment sur le nez. L'opération « Jéricho » dépendait directement d'un des six adjoints de Youri Andropov, le patron du KGB. Ladislav Kharkov avait reçu pour mission d'être prêt à intervenir en cas d'imprévu.

Ce qui se passait était une procédure tout à fait exceptionnelle. Risquée. Kharkov se disait que la vraie raison qui motivait la hâte de ses chefs, et même la précipitation, était le fameux « quota » qui faisait faire tant de bêtises à la Centrale. Si cette affaire réussissait, le « quota » de l'année du Premier Directorate General atteindrait un chiffre jamais atteint... Ladislav Kharkov voyait déjà le patron de la Centrale décrocher sa « Kremlievka », la ligne directe reliée au Kremlin, pour annoncer la bonne nouvelle.

Enfin, on ne discutait pas les ordres. Mais si un pépin survenait, comme au Liban, en octobre 69... Mais il voulait au moins laisser une trace de ses objections à la procédure employée. Même s'il n'y avait jamais de réponse.

Ladislav Kharkov était un militaire discipliné et un patriote, mais aussi un homme consciencieux. Dans le cas présent, il aurait donné dix mille roubles pour pouvoir discuter cinq minutes avec le patron du Premier Directorate. Avec un soupir, il mit son message dans une enveloppe et là cacheta à la cire. Le reste dépendait de Lev, le représentant du Treizième Département, chargé des communications.

À travers le grillage, Ladislav Kharkov contempla le ciel bleu de Jérusalem. Encore du vent, comme toujours.

Puis, il ouvrit le coffre de son bureau, après avoir fait sauter le cachet de cire, et en sortit un pistolet automatique Tokarev TT 33. Il était équipé d'un canon spécial, dépassant la glissière de deux centimètres, fileté extérieurement. Dans une autre boîte, Ladislav Kharkov prit un gros cylindre, de la taille d'une boîte de conserve, percé aux deux extrémités. Il en vissa une sur le canon du Tokarev, ce

qui doublait presque la longueur de l'arme et lui donnait une allure bizarre. Toujours dans le coffre, il choisit une boîte de cartouches jaunes et en mit sept dans le chargeur.

Il manœuvra la culasse, faisant monter une balle dans le canon, dirigea celui-ci vers le sol et appuya sur la détente. Il y eut un « plouf » sec, peu bruyant. Dans un espace ouvert, cela ne s'entendrait pratiquement pas. Les cartouches de 7,62 avaient une charge de poudre très faible, qui les rendaient inefficaces au-delà de quinze mètres. Diminuant le recul et le bruit, augmentant la précision du tir.

Il chercha alors comment dissimuler le pistolet sur lui. Étant donné les modalités de l'opération, il était hors de question de monter le silencieux à la dernière seconde. Après avoir remis l'arme dans le coffre, il sortit de la pièce. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il avait sur le bras une soutane de pope. Il l'enfila. Puis, il rouvrit le coffre, y reprit le Tokarev et l'enfonça, équipé du silencieux, dans une des grandes poches latérales. La bosse du silencieux se perdait dans les plis de la soutane. Kharkov ôta la soutane, rangea l'arme chargée dans le coffre, après avoir remplacé la cartouche brûlée et récupéré la douille, puis sortit de la pièce.

* *

*

— Malko regardait le vent emporter les nuages vers la vallée du Jourdain. Il avait tendu le piège et attendait le résultat. Ruth Hanevim n'était pas retournée à Tel-Aviv, et le temps passait. Éprouvant pour les nerfs. Les gorilles en étaient même arrivés à se passionner pour l'histoire de Jérusalem. Durant leurs « planques », ils lisaient la Bible, en buvant des Martini Bianco, une découverte pour eux.

Aucune nouvelle, non plus de David Cohen. Le calme plat.

On frappa à la porte de la *sitting-room* de la suite. Prudent, Malko appela :

— Chris !

Chris Jones alla se plaquer contre le mur, un obusier au poing et Milton Brabeck se chargea de l'ouverture de la porte. Ce n'était que la petite larve du père Anton. Devant la masse des deux gorilles, elle sembla pâlir encore. Ses gros yeux noirs allaient de l'un à l'autre avec une expression terrifiée. Il aurait suffi qu'ils claquent des doigts pour qu'elle se mette à lécher tout ce qu'on lui demandait. L'habitude. Malko congédia les gorilles d'un regard... Dès qu'il fut seul avec la larve, il demanda :

— Que se passe-t-il ?

La larve annonça d'une voix mal assurée.

— Le père Anton désire vous voir.

— Bien, dit Malko, je vais y passer.

— Tout de suite.

Les yeux baissés, les mains nouées, le regard fuyant, la larve insistait.

— Vous savez pourquoi ? demanda Malko.

L'autre secoua humblement la tête, signifiant qu'une créature aussi bas que lui dans l'échelle humaine n'était pas au courant des secrets.

— Bien, dit Malko. J'y vais.

La larve bougea légèrement les lèvres.

— Ce n'est pas à la Congrégation. Il est chez des amis, à côté de l'église de la Rédemption. Mais c'est assez compliqué à trouver. Il faut que je vous conduise...

— Chris ! appela Malko, nous sortons.

Inutile de prendre des risques. Abou Djihad était toujours quelque part à Jérusalem. Chris et Milton couvrirent pudiquement leurs holsters avec leurs vestes et tout le monde sortit de la suite.

La larve semblait devenue muette. Elle monta à côté de Malko qui conduisait.

— Il vaut mieux aller à Jaffa Gâte, dit-il doucement.

Pas un mot non plus pendant le trajet. Malko se demandait quelle information pouvait avoir le père Anton. À moins qu'il n'ait d'autres tuyaux d'orgues à déménager. Avec lui tout était possible.

Ils filèrent tout droit vers le Saint-Sépulcre, fendant la foule des touristes, Chris devant, Milton derrière. Arrivés au Saint-Sépulcre, la larve leva la tête vers Malko.

— Est-ce que vos amis peuvent nous attendre, là ? Nous allons dans une congrégation. C'est tout à côté.

— Allez-vous recueillir, dit Malko à ses « baby-sitters », je vous retrouve ici dans dix minutes.

Ils continuèrent, passant de la congrégation, puis tournèrent à droite, remontant le Suk Khan El-Zeit.

Tout de suite après une voûte, la larve qui marchait devant Malko bifurqua de nouveau à droite, empruntant une rampe en pente douce qui menait à une petite esplanade dominant le souk.

Ils la traversèrent, suivirent un passage étroit qui aboutissait dans une petite cour franchissant un passage voûté pour émerger sur une esplanade carrée au milieu de laquelle se trouvait un dôme de pierre entouré de touristes. Toute cette partie de la vieille ville était un enchevêtrement d'églises appartenant à différents cultes, gardées jalousement par leurs cerbères respectifs. La larve s'arrêta près des touristes.

— Attendez ici.

Il se dirigea vers une ouverture dans le mur, un passage étroit qui devait communiquer avec une autre église et disparut. Malko

attendait.

Deux minutes plus tard, la larve réapparut.

— Il vous attend, dit-il.

Malko le suivit. Ils s'engagèrent dans le passage étroit, bordé de murs aveugles, aboutirent à l'entrée d'une autre cour carrée. Aussitôt, une larve semblable à la sienne leur barra le passage. La larve de Malko lui murmura quelques mots dans une langue inconnue, et il s'écarta. Là, il n'y avait plus de touristes. Dans un dédale de cours communiquant toutes entre elles, on ne voyait que des soutanes et des gnomes larvaires, semblables à celui qui accompagnait Malko.

Ils traversèrent la cour en diagonale, pour arriver à un étroit passage voûté.

Celui-ci donnait dans une cour plus petite adossée à une église, de dix mètres de côté. Son seul accès était ce passage. Elle était cernée d'un rebord de pierres, dominant un jardin en friche. Un pope était accoudé à la balustrade de pierre de dos.

— Voilà, dit la larve, comme si Malko ne l'avait pas vu. Je vous attends de l'autre côté.

Il tourna les talons et disparut sous la voûte. Au bruit des pas de Malko, le pope se retourna.

Malko s'arrêta net.

Ce n'était pas le père Anton, mais Tin homme au visage glabre, carré, avec un gros nez et une bouche mince. À l'expression de ses yeux Malko sut tout de suite ce qui allait se passer. Il n'eut le temps de rien faire.

Le pope sortit de sa soutane, la main droite prolongée par un gros objet noir. Le bras tendu, il visa, tenant son poignet de la main gauche, pour mieux assurer son tir.

Pendant une fraction de seconde, Malko vit un trou noir qui lui parut minuscule, au milieu de ce qui ressemblait au tuyau d'échappement d'une moto. Puis il y eut deux « ploufs » légers. L'arme bougea à peine. Il sentit deux chocs à la poitrine, suivis d'une violente douleur dans le plexus, comme si sa cage thoracique se refermait sur ses poumons.

Il ouvrit la bouche, cherchant de l'air, se disant qu'il était en train de mourir. Il eut l'impression que le dallage de pierres, sous ses pieds, devenait tout mou. Un soleil éclata devant ses yeux, suivi d'un grand voile noir. Avant que l'obscurité ne se referme sur lui, il eut le temps de voir le faux pope bondir d'un bond souple par-dessus la balustrade de pierre et disparaître.

C'était une sensation étrange de se trouver enrobé d'un cocon et en même temps d'avoir très chaud. Malko tenta de cerner les contours de la tache verte qui était tout son horizon. Peu à peu, sa vision s'affina et il distingua un mur vert, puis, il entendit une voix dire quelque chose dans une langue qui lui sembla de l'hébreu.

Il voulut se redresser et étouffa un cri de douleur. Toute sa poitrine était horriblement douloureuse.

— *Don't move, don't move*, dit une voix de femme.

Une infirmière noireade se pencha sur lui. Il réalisa qu'il avait un goutte à goutte dans le bras gauche et qu'il était étendu, nu à part son slip, sur un lit. En baissant les yeux, il aperçut une grande plaque noire sur tout le côté gauche de sa poitrine. Mais pas le moindre trou. Toutes les dernières images avant sa perte de connaissance revenaient d'un coup. Il avait bien vu le pope tirer sur lui, il avait senti l'impact des deux balles dans sa poitrine.

La porte de sa chambre s'ouvrit brusquement sur les cheveux gris de David Cohen, chemise ouverte sur sa plaque d'or, comme d'habitude. Il alla droit vers l'infirmière et la questionna en hébreu. Malko la vit prendre sur une table un objet noir qu'il identifia comme son portefeuille ! Elle l'ouvrit, montrant quelque chose que Malko ne vit pas.

David Cohen s'approcha du lit. Secouant la tête.

— Vous avez eu de la chance, dit-il. Je viens d'être prévenu. Sans votre portefeuille, vous étiez mort, regardez !

Il montra son portefeuille à Malko, percé de deux trous. En l'ouvrant, on voyait que les deux projectiles s'étaient déformés sur les cartes de crédit et les papiers faisant matelas. David Cohen les arracha et les posa au creux de sa paume.

— Du petit calibre, fit-il. Faible vitesse initiale aussi. Tir groupé. Bon tireur. Sans cet obstacle, vous aviez deux balles dans le cœur... Vous devez être sonné...

— Un peu, dit Malko.

— En train de se poser plusieurs questions. David Cohen s'assit au pied de son lit.

— Que s'est-il passé ?

Sa voix était froide et sans émotion. Ses yeux gris examinaient Malko. Pas impressionné par ce qui venait d'arriver.

— J'avais rendez-vous, dit Malko. Au lieu de la personne que j'attendais, j'ai trouvé un pope qui a tiré sur moi et a fui. Je pense qu'il me croit mort. Où sommes-nous ici ?

— Au *Hadassah Hospital*, sur le mont Scopus.

— Beaucoup de gens connaissent mon état ?

David Cohen interrogea l'infirmière avant de répondre.

— Non, vous étiez encore sans connaissance lorsqu'on vous a admis. Pourquoi ?

— Je voudrais vous parler seul, demanda Malko.

D'un regard, David Cohen congédia l'infirmière. Dès qu'ils furent seuls, il demanda :

— Décrivez-moi votre assassin.

— Ce n'était pas Abou Djihad, dit Malko, ni un Arabe.

Il donna une description volontairement floue de l'homme qui avait tiré sur lui. Il ne tenait pas à ce que le Shin Beth mette son nez dans les affaires du père Anton. Mieux valait laver son linge sale en famille.

— Je voudrais vous demander un service, dit-il, ensuite. Je suis sûr que cette tentative de meurtre est liée à notre histoire. On a voulu m'éliminer pour pouvoir faire quelque chose. Si je repars, cela risque de bloquer tout le processus. Si on me croit mortellement atteint, peut-être que quelque chose se passera. Est-ce impossible de me faire passer pour mort ?

David Cohen écoutait attentivement.

— À part ceux qui vous ont soigné, dit-il, personne ne sait qu'il y a eu un attentat. Les gens qui vous ont ramassé ont cru à un accident cardiaque.

— Parfait, dit Malko, le *Jérusalem Post* n'a qu'à relater la mort accidentelle d'un touriste. En donnant mon nom.

— Je vais voir, dit l'Israélien. Je ne peux pas décider moi-même.

Il sortit de la chambre. Malko se demanda si c'était Zwi Halpern qui avait donné l'ordre de l'éliminer. À cause de l'incident du building IBM. Cela signifierait plusieurs choses. D'abord, qu'il voulait la paix pour une période de courte durée. Malko serait remplacé.

Ensuite, qu'il pensait que Malko travaillait indépendamment du Shin Beth. Sinon, cela n'aurait servi à rien de le tuer.

Enfin, que l'opération en cours était de toute première importance. Un grand service n'éliminait pas un agent sans raison ultra-valable. Et sans ordres de sa Centrale.

La porte se rouvrit sur David Cohen, toujours impénétrable.

— Ils ne sont pas chauds, dit-il, mais ils acceptent.

Cependant notre accord précédent n'est pas modifié. Bien entendu, tous les frais de cette opération seront pris en charge par votre station. Il va falloir acheter un cercueil. :

— Ça peut toujours servir, dit Malko. Est-ce que je peux me lever ?

Cohen posa la question à l'infirmière et répondit :

— Oui, dès qu'on vous aura bandé. On vous accompagnera à l'endroit où vous résiderez jusqu'à la fin de la semaine. Vos affaires y

seront transportées.

Malko pensa soudain aux gorilles qui devaient toujours attendre au Saint-Sépulcre...

— Mes « baby-sitters », commença-t-il.

Ils sont en bas, coupa David Cohen. Ils ont suivi l'ambulance.

Chris Jones et Milton Brabeck remontèrent dans l'estime de Malko. Il se mit sur son séant pour que l'infirmière puisse lui bander le torse. Le moindre mouvement était douloureux. Enfin, on parvint à l'habiller.

Escorté de David Cohen, il partit à travers les couloirs, emprunta un monte-charge et se retrouva nez à nez avec Chris et Milton. Ils se serrèrent la main silencieusement.

— Venez, dit David Cohen, ne restez pas ici.

Ils le suivirent dans la cour de l'hôpital. Malko monta avec lui tandis que les gorilles suivaient dans la Granada. Ils traversèrent tout Jérusalem pour stopper avenue Jabotinski dans le quartier juif élégant. Une petite maison de trois étages. David Cohen s'arrêta au second, ouvrit. Un appartement moderne, neutre, impersonnel. Il tendit la clef à Malko.

— Vous êtes chez vous. Jusqu'au Shabbath. Vos affaires seront apportées tout à l'heure. Je vous appellerai demain matin. Nous allons essayer de retrouver celui qui a tiré sur vous.

Malko le laissa partir. Dès que sa voiture eut disparu, il tendit la main vers Chris :

— Donnez-moi la clef de la Granada, j'ai à faire.

— C'est pas prudent, objecta Chris Jones.

Malko sourit :

— Mais si, je suis mort, je ne crains plus rien.

* *

*

Malko sonna un long coup insistant et se déplaça un peu pour ne pas être vu lorsque la porte s'ouvrirait. Il dut sonner deux fois avant d'avoir un résultat. Enfin, le battant s'écarta.

Sur la larve.

Celle-ci demeura quelques secondes paralysée de par la stupeur. Puis avec un couinement désespéré, elle tenta de se ruer à l'extérieur. Malko l'arrêta au passage, la prit au collet, la repoussa à l'intérieur et referma la porte derrière lui.

— Conduisez-moi au père Anton, ordonna-t-il.

La larve tomba à genoux sur le carrelage et se mit à bredouiller des supplications dans différentes langues. L'image même de l'abjection... Il n'avait pas fini sa litanie que la haute silhouette du père Anton

apparut au bas de l'escalier. Il marcha jusqu'à Malko, les sourcils froncés, un cigare dans la main droite.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Que faites-vous ici ?

— J'étais venu à votre rendez-vous, dit Malko.

Le pope fronça les sourcils.

La larve lâcha un couinement aigu. Malko raconta ce qui s'était passé. Le pope écouta, hocha la tête plusieurs fois, regardant la larve avec un mélange de pitié et de dégoût. Il lui posa une question en russe à laquelle l'autre ne répondit pas.

Alors, avec un hochement de tête découragé, il écrasa son cigare sur le front de la larve qui hurla.

— Attendez-moi dans mon bureau, dit-il à Malko. Il va parler.

Il força la larve à se relever et l'entraîna vers la cave d'une poigne de fer.

* *

*

— Moujik, tu vas dire ce que tu sais !

La larve laissa échapper un couinement faible. On parle difficilement lorsque les deux branches d'un étau vous enserrant la tête. L'atelier de la congrégation était situé dans une cave voûtée aux murs épais d'un mètre et les hurlements de la larve n'allaient pas très loin. Le père Anton, les sourcils froncés, donna un quart de tour d'étau. Les hurlements qui s'échappaient de la larve devinrent carrément insupportables. La bouche grande ouverte, les yeux hors de la tête, les oreilles écrasées par l'étau, elle vomissait de la bile. Le pope comprit qu'il risquait de la tuer... Il desserra un petit peu et alla fourgonner le tisonnier qu'il avait mis à chauffer dans le poêle. C'était un homme simple et les moyens de torture sophistiqués lui étaient inconnus.

Pendant que le tisonnier achevait de rougir, il défit le pantalon et le caleçon de la larve et les tira sur ses mollets, découvrant une chair blanchâtre.

Puis, sans même poser une question, il prit le tisonnier et commença à fourgonner entre les jambes de la larve.

Celle-ci poussa un hurlement si inhumain que le pope recula comme sous l'effet d'un coup.

Puis, il revint à l'assaut, cette fois, côté pile, appuyant le tisonnier chauffé à blanc sur les testicules. Une horrible odeur de brûlé monta dans l'appentis. C'en était trop pour la larve. D'un coup, elle s'arracha à l'étau, y laissant une grande partie de son oreille droite. Le visage couvert de sang, pliée en deux, les mains protégeant son sexe, elle se mit à tourner en rond comme un derviche pris de folie.

Le père Anton la crocha au passage et l'appuya au mur à l'aide du tisonnier encore rouge. En travers de la gorge. Il avait bien-vingt centimètres de plus que l'autre.

— Je vais te brûler chaque centimètre de ton corps misérable si tu ne me dis pas la vérité, dit-il d'une voix terrible. Et Dieu me pardonnera. Parle !

Il appuya encore un peu le tisonnier. La larve ne savait même plus à quelle douleur se vouer. Le tisonnier lui coupait la gorge. Avec des mots hachés, il commença à répondre aux questions, brisé. Le père Anton menait l'interrogatoire avec l'aisance d'un moine de l'Inquisition. À la fin, il lâcha sa victime, laissant un grand trait rouge en travers de sa gorge. La larve tomba sur le sol et le pope jeta le tisonnier.

— Reste-là, dit-il, je vais t'envoyer quelqu'un avec de la pommade. Ce n'était pas un homme méchant.

* *

*

Malko leva la tête. Le père Anton fit le tour du bureau et s'assit.

— Il s'est confessé, dit-il. Ce sont les autres.

Malko eut la pudeur de ne pas lui demander comment la larve s'était confessée. Le père Anton alluma avec soin un énorme cigare et se laissa tomber dans le fauteuil.

— C'est de ma faute, dit-il. Tout est de ma faute !

Malko le regarda, surpris.

— Comment cela ?

Le religieux brandit son cigare.

— C'est à cause de cela que j'ai envoyé Pierre chez les autres. Je voulais des cigares de Cuba. Je pensais être sûr de lui. Et puis, ils l'ont retourné... Celui qui a voulu vous tuer, Ladislav Kharkov, c'est un officier du KGB. Il avait promis une prime de dix mille livres israéliennes à ce cochon de Pierre pour vous amener à ce rendez-vous. Lui expliquant qu'il n'y avait aucun risque, que personne ne le saurait jamais...

— Qu'allez-vous en faire ? demanda Malko.

L'œil du religieux brilla.

— Si je pouvais, je le clouerais sur une croix et je le laisserais se dessécher au soleil. Je vais seulement l'enfermer pendant un an. Il n'aura pas le droit de sortir de sa cave. S'il s'est amendé dans un an, on le laissera monter au rez-de-chaussée. Il mérite deux fois la mort.

Malko n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Une chose était essentielle à ses yeux : le KGB était encore une fois intervenu pour le liquider physiquement. Il connaissait assez la façon de fonctionner du

service russe pour savoir qu'un ordre pour une opération de cette gravité n'avait pu venir que de la Centrale de la rue Djerzinski, à Moscou.

Ce qui impliquait une chose : Ruth Hanevim avait eu un contact direct avec les Soviétiques.

Ensuite, comme Malko l'avait soupçonné quelque chose de vital pour le KGB était en cours. Il fallait gagner du temps, cela à n'importe quel prix. Dans ce contexte, la démarche soviétique devenait moins étonnante. Dans le passé, les Soviétiques avaient montré que, lorsqu'ils se trouvaient devant des circonstances non-planifiées, ils s'affolaient souvent et prenaient des mesures maladroites et dangereuses...

Malko se leva et tendit la main au père Anton.

— Merci, dit-il. Je pense qu'il n'y a rien à faire de plus pour le moment.

Le religieux le raccompagna jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Que Dieu vous garde, mon fils, dit-il de sa belle voix de bronze et vous permette de continuer le bon combat. Si vous étiez tombé sous les balles de ce misérable, j'aurais fait dire une messe d'actions de grâce pour vous aider à gagner le ciel plus vite.

— Je vous remercie, dit Malko. J'ai un crédit pour la prochaine fois.

Le père Anton ne saisit pas l'ironie et referma la porte. Il avait encore à s'occuper de la larve. Qui sait si le traître n'avait pas contaminé d'autres membres de la congrégation ? Un petit interrogatoire supplémentaire ne ferait pas de mal. De toute façon, il fallait qu'il expie...

* *

*

Le téléphone sonna dans l'appartement. Malko décrocha :

— Il y a du nouveau, annonça le chef de station de la CIA d'une voix excitée.

Malko retint son souffle. Il avait encore mal partout mais une bonne aspersion de son eau de toilette Jacques Bogart l'avait revigoré :

— Quoi ?

— Les Soviétiques viennent de lancer un satellite d'observation. Ce satellite a une orbite tout à fait particulière. Il passe au-dessus d'Israël toutes les deux heures. Or, nous ne sommes pas en période de crise.

Malko eut l'impression qu'on lui enlevait un poids de l'estomac.

— Je sais maintenant pourquoi on a voulu me tuer, dit-il.

Peter Youngblood regarda Malko de la tête aux pieds en souriant.

— Pour un mort, vous vous portez bien.

Le chef de station de la CIA portait des shorts blancs et un polo. Son grand appartement, un *penthouse* donnant sur la place Hamedina, sentait vaguement le renfermé. Malko le suivit jusqu'à la terrasse qui dominait l'énorme rond-point en friche, de près de trois cents mètres de diamètre, cerné de la fine fleur de l'architecture israélienne. C'est-à-dire des cubes...

Il ne manquait que des chèvres au milieu. L'Américain servit cérémonieusement un verre de porto à Malko et leva le sien :

— À notre succès.

Le *Jérusalem Post* était étalé sur la table basse, avec un petit entrefilet encadré au crayon rouge : un touriste étranger, Mr. Malko Linge, avait eu un malaise cardiaque en visitant la vieille ville. Transporté au *Hadassah Hospital*, il n'avait pu être ranimé.

Malko prit la page, la déchira et la mit dans sa poche.

— J'afficherai ça dans la bibliothèque de mon château.

Peter Youngblood tira plusieurs photos d'une enveloppe jaune et les étala sur la table.

— Est-ce que vous reconnaissez un de ceux-là ?

Malko examina attentivement les trois clichés. Des agrandissements de documents pris au télé. Il pointa l'index vers celui du milieu.

— Celui-là. J'en suis à peu près sûr.

Peter Youngblood émit un petit bruit curieux.

— Ladislav Kharkov. Officiellement comptable de la congrégation orthodoxe. Il appartient au Directorat General n° 2. Nous ne savions pas qu'il travaillait aussi pour le Département V... Parfait. Parfait.

Il semblait tellement ravi que Malko demanda, surpris :

— Qu'y a-t-il de si parfait à ce qu'un officier du KGB tente de me liquider.

— Cela recoupe une autre information, dit l'Américain. De notre station de Chypre. Il y a eu une réunion hier entre leur « Rezident », Boris Sakharov, et un Palestinien, possédant un passeport jordanien, Khalil Hekal. Du moins, nous le connaissons sous ce nom-là. Il fait la liaison entre Beyrouth et Chypre. Or, au lieu de repartir sur Beyrouth, il a pris une réservation pour Amman... Sur le vol de ce soir.

— Cette fois, je crois que ça y est, dit Malko.

C'était la dernière pièce du puzzle. Les Soviétiques avaient lancé un satellite extraordinaire, afin, vraisemblablement, de recueillir un dernier « bouquet » d'informations de leur agent sur le point d'être

brûlé.

Pour ne prendre aucun risque, ils avaient décidé d'éliminer Malko, susceptible de troubler leur opération.

— Pouvons-nous collaborer avec les services jordaniens ? demandait-il.

— Je pense, dit Peter Youngblood. J'ai vu mon homologue d'Amman récemment.

— Il faut surveiller ce messenger, dit Malko. Cela m'étonnerait qu'il passe lui-même en Israël. Mais, si ma théorie est exacte, il va donner quelque chose à quelqu'un qui va le passer. Il faut savoir qui. Comme le pont Allenby est la frontière la plus facile à franchir, ce sera vraisemblablement un Palestinien de la Cisjordanie...

Peter Youngblood notait tout d'une petite écriture rapide. Malko se leva.

— Je repars. Il faudra suggérer aux Israéliens de construire un freeway sans virages entre Tel-Aviv et Jérusalem.

En reprenant sa voiture, Malko ne put s'empêcher de lever la tête vers le ciel bleu. Quelque part, à trois cents kilomètres au-dessus de lui, le nouveau satellite soviétique tournait. Silencieux et invisible.

* *

*

Un éclair de surprise fit briller pendant une fraction de seconde les yeux gris de David Cohen.

— Vous êtes certain de cette information, interrogea-t-il avidement.

— Positivement certain, confirma Malko. Je crois que tout sera réglé avant le Shabbath. Avec votre collaboration. Mais il faut que vos agents suivent strictement mes instructions. Le moindre excès de zèle peut tout faire échouer.

Il crut que l'Israélien allait avaler sa cigarette. Puis David Cohen demanda avec un rien d'ironie.

— Et quelles sont vos « instructions » ?

— M'aider à repérer le courrier à la sortie du pont Allenby. Et bien entendu, le laisser entrer en Israël.

— Qu'apporte-t-il ?

— Je ne sais pas encore avec certitude, dit Malko, mais c'est vital pour l'opération. Dès que j'aurai son nom, je vous le communique.

— Parfait, dit l'Israélien. Cela ne pose pas de problème.

— Cela pourrait en poser un, dit Malko. Parce qu'il n'est pas impossible que ce « courrier » rencontre Abou Djihad... Dans ce cas, il ne faut pas que vous tentiez de l'arrêter. Car il réparaitra.

Là, ça ne passait pas.

L'Israélien s'était raidi au nom de Abou Djihad. Il dit avec lenteur :

— Nous avons pourchassé cet homme à travers toute l'Europe. À cause de lui, plusieurs de nos agents ont croupi des mois en prison. Nous avons subi une défaite publique et humiliante. Et vous voudriez que nous le laissions en paix, alors qu'il est à notre portée...

Malko plongea ses yeux dorés dans les yeux gris de l'Israélien.

— Monsieur Cohen, dit-il, si vous arrêtez Abou Djihad, vous subirez une défaite encore plus humiliante.

* *

*

Le téléphone sonna dans le petit appartement. Chris Jones décrocha et passa l'appareil à Malko.

— M. Youngblood.

— Oui, dit Malko.

La voix du chef de station vibrait d'excitation.

— Il s'appelle, Hussein El Koutab. Étudiant. Domicilié à Amman, mais originaire de Hebron où il a toute sa famille. Arrivera demain matin par le pont Allenby. Il a dîné avec l'autre hier soir.

— Bravo, dit Malko. Je fais le nécessaire.

Une chaleur écrasante pesait sur la vallée du Jourdain. Le soleil était au zénith, et il n'y avait pas un souffle de vent. La brume de chaleur déformait les contours ocres des collines jordaniennes à l'horizon. Malko regarda pour la centième fois la route toute droite qui se terminait, quatre kilomètres plus loin par le pont Allenby, invisible d'où il se trouvait. Deux soldats israéliens en tenue de campagne, gardaient le passage, installés dans une guérite en bois.

Enviant Malko, bien au frais dans sa voiture climatisée. Ce dernier avait sur les genoux la photo de Hussein El Koutab. Communiquée par le Shin Beth. Le Palestinien était fiché comme sympathisant OLP. Arrivait d'Amman en bus. Ce dernier était déjà depuis une heure au pont Allenby. Mais les formalités de passage étaient interminables. Les Israéliens comptaient chaque puce de chaque Arabe.

Soudain, une des sentinelles israéliennes décrocha son téléphone de campagne. Après avoir parlé quelques instants, il quitta son abri et vint vers là Granada.

— *The bus is coming*, dit-il. *The man has a yellow shirt and black jacket*(26).

Malko recula la voiture, pour ne pas être trop visible de la route. Cinq minutes plus tard, une tache bleue apparut sur la route : le bus. Il passa sans s'arrêter devant le poste de contrôle et s'engagea sur la route de Jéricho. Malko démarra aussitôt derrière lui.

Chris Jones et Milton Brabeck ne disaient pas un mot, regardant de tous les yeux le paysage désertique. N'arrivant pas à réaliser qu'ils

étaient au-dessous du niveau de la mer.

Ils se garèrent sur la grande-place de Jéricho, derrière plusieurs autres bus. Des passagers descendirent, d'autres restèrent. Malko repéra tout de suite la chemise jaune, la moustache tombante, le nez camus et une calvitie précoce. Le Palestinien se dirigea vers un second bus qui attendait là. Sur son flanc s'étalait un-grand panneau : HEBRON. Une des quatre cités saintes d'Israël, vieille de cinq mille ans, site du tombeau d'Abraham et des patriarches Isaac et Jacob.

Il monta dans le bus et s'installa.

Vingt minutes plus tard, le vieux bus bleu démarra dans un nuage de gas-oil. Malko attendit qu'il soit loin pour prendre la route à son tour. Il ne risquait rien, l'autre véhicule ne s'arrêtait pas avant Hebron.

* *

*

Malko sortit de la Granada. Déjà les premiers passagers du bus débarquaient sur la petite place, en face du mur impressionnant de hauteur de la mosquée d'Ibrahim. En réalité, la partie sud du tombeau d'Abraham, le site juif le plus sacré après le Mur des Lamentations.

Mêlé aux touristes, Hussein El Koutab se dirigea tranquillement vers l'escalier de la mosquée, franchissant une chicane gardée par des soldats israéliens. Auparavant, les juifs n'avaient pas le droit de dépasser la septième marche.

Malko suivit, à bonne distance, coiffant au passage la *kippa* de carton de rigueur pour les non-musulmans. Un chant religieux s'élevait de la droite en haut de l'escalier. Des rabbins en train de chanter, protégés des regards par deux soldats et une claie en bois. Les énormes cénotaphes des tombeaux des Prophètes se dressaient dans la salle richement décorée de versets du Coran, juste en face de l'espace réservé à la prière des musulmans.

Vingt mètres séparaient les deux communautés religieuses. Malko suivit des yeux Hussein El Koutab. L'Arabe ôta ses chaussures et se mit à prier, sur un des grands tapis de prières, au milieu d'autres croyants. Malko s'approcha de la grille protégeant le tombeau d'Abraham, surveillant le Palestinien. Il regarda autour de lui. Trois vieux imams veillaient sur la sainteté des lieux ainsi qu'un bidasse israélien qui n'avait vraiment pas une tête de barbouze.

Quant aux touristes, ils songeaient surtout à mitrailler tout ce qui ressemblait à un souvenir biblique sans se préoccuper de ce qui se passait. Pour eux, un Arabe, c'était un Arabe.

Deux vieux Arabes priaient à côté de Hussein. Eux aussi avaient l'air complètement innocents. Ils ne lui avaient pas adressé la parole. Malko se mit à faire le tour des autres cénotaphes. On distinguait à

peine les étoffes vertes et or brodées recouvrant les tombeaux, tant les barreaux de protection étaient rapprochés.

Un autre Arabe entra à son tour dans la mosquée, ôta ses chaussures et vint s'agenouiller à côté de Hussein.

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite et il se hâta de s'abriter derrière le tombeau d'Abraham. L'homme qui s'était mis à prier était Abou Djihad, le tueur n° 1 palestinien. Ses traits étaient gravés dans sa mémoire, depuis la fusillade de la vieille ville.

Les deux hommes ne s'adressèrent pas la parole. Ils priaient l'un à côté de l'autre. Se relevant et se prosternant à tour de rôle. Comme de bons musulmans.

Si Malko ne les avait pas observés attentivement, il n'aurait pas vu leurs mains se toucher, comme accidentellement, à un moment où ils se prosternaient ensemble vers La Mecque. Pendant une fraction de seconde, il aperçut un morceau de papier et il sut qu'il avait eu raison. Puis les deux hommes échangèrent quelques mots.

Aussitôt, il se hâta vers la sortie. Il ne fallait surtout pas que Abou Djihad l'aperçoive. Hussein Al Koutab ne l'intéressait plus. Il avait rempli sa mission. Ce qui comptait maintenant, c'était Abou Djihad. En bas de l'escalier, Malko jeta sa *kippa* dans le bac en carton. Au moment où il allait s'éloigner, un des soldats israéliens lui fit un signe et lui tendit son téléphone de campagne.

— C'est pour vous, dit-il en anglais.

Interdit, Malko reconnut la voix de David Cohen.

— Nous l'avons repéré, dit l'Israélien.

— Moi aussi, dit Malko. Pouvez-vous le suivre ? Comme prévu. Et ne rien faire.

— Oui, dit l'Israélien.

— Très bien, dit Malko. Je rentre à Jérusalem.

Le piège se refermait.

* *

*

Malko essayait de s'intéresser en vain à *Times Magazine*, tandis que Chris Jones et Milton Brabeck faisaient des mots croisés en sirotant du *J & B*. La journée se terminait sans la moindre nouvelle de David Cohen. À partir du moment où le Shin Beth avait pris en main la filature de Abou Djihad, il était impuissant.

L'inquiétude l'empêchait de se concentrer. Les Israéliens étaient parfaitement capables de le doubler à la dernière minute.

Enfin, le téléphone sonna. Malko ne laissa même pas se terminer la première sonnerie. La seule personne qui pouvait appeler était David Cohen.

— Nous avons perdu Abou Djihad, annonça la voix tendue de l'Israélien. Il nous a filé entre les doigts à Jérusalem.

— *Shit !* fit Malko.

Temps mort, puis l'Israélien dit, d'une voix moins tendue :

— Il y a du nouveau, du côté de Ruth. Elle a demandé à son école de ne pas venir travailler demain après-midi.

Une onde de joie apaisa Malko d'un coup. Enfin. Comme le savant qui découvre dans son télescope l'étoile dont il a déterminé la position par ses calculs.

— Dans ce cas, fit-il, il faut que je vous voie. Avec un technicien des télécommunications.

— Je serai là dans deux heures, dit David Cohen.

Presque aimable. Il commençait à s'humaniser.

Malko raccrocha. Chris Jones le fixa, le front plissé par la réflexion.

— Prophète en quatre lettres ?

— Élie, fit Malko.

Même les mots croisés étaient bibliques dans ce pays. Il restait quelques heures avant l'assaut final.

CHAPITRE XIX

Ruth Hanevim ajusta soigneusement sa Shaïtel, sa perruque brune, et dissimula les émeraudes de ses yeux derrière ses grandes lunettes noires à monture carrée. Puis, la fermeture éclair de son sac de plastique mou, elle vérifia qu'elle n'avait rien oublié. Le petit pistolet automatique noir qui faisait partie du chargement étant posé sur le dessus. Il lui faisait peur.

Comme pouf chaque visite à son amant, son cœur battait plus vite. Il lui semblait déjà sentir la poussée de son gros membre circoncis dans son ventre. Rien qu'à cette idée elle en avait les jambes molles.

Mais aujourd'hui, elle ressentait quelque chose de plus. C'était la fin d'un cauchemar. Un cauchemar : qu'elle avait enduré, à la fois pour plaire à l'homme dont elle était amoureuse et par conviction religieuse. Mais elle avait peur. Trop d'événements bizarres et violents s'étaient déroulés autour d'elle. Par moments, elle se demandait si elle avait vraiment raison d'agir comme elle le faisait...

Il lui avait promis de passer un week-end d'amoureux à Eilath. Il allait superviser des manœuvres dans le Sinaï. Elle allait visiter une communauté religieuse.

Pendant deux jours ils vivraient sous la tente, elle dormirait contre le corps puissant de son amant. Ça la changerait des étreintes express dans une pièce nue.

Elle se mit au volant de la Subaru, se regarda dans le rétroviseur et ouvrit un bouton de son chemisier pour qu'on aperçoive un peu du soutien-gorge noir. Elle pouvait tomber sur un barrage, entre Jérusalem et Tel-Aviv.

Son sac posé sur le plancher de la voiture, elle démarra sous l'œil d'une contractuelle, haute comme trois pommes et laide comme les sept péchés capitaux. Jaffa Road était aussi encombrée que d'habitude. Ruth trépidait intérieurement. Enfin, elle se lança dans le freeway en pente. Comme à l'accoutumée, des groupes de soldats faisaient du stop près de la station d'essence SOL, à la sortie de Jérusalem.

Pas question d'en prendre aujourd'hui. Ruth Hanevim roulait très vite, dépassant les taxis et les camions. Ce n'est que plusieurs kilomètres plus loin qu'elle réalisa qu'une voiture la suivait. Avec un homme seul à bord. Il avait des lunettes noires, et elle ne pouvait distinguer son visage. Son cœur se mit à battre follement, puis elle tenta de se raisonner. Elle ne connaissait pas tout du plan. On avait pu lui donner une protection supplémentaire. Zwi était comme cela, très organisé.

Les virages se terminèrent. C'était la ligne droite. Là où, trente ans plus tôt, la colonne blindée qui devait ravitailler Jérusalem assiégée par les Arabes, s'était fait décimer. Les épaves des blindés qui la composaient étaient encore sur le bord de la route. Absorbée par le spectacle, Ruth Hanevim ne vit pas la voiture blanche arriver à sa hauteur. Ils roulèrent de concert quelques secondes, puis avec un coup de klaxon l'autre véhicule la dépassa puis se rabattit sur la droite, la forçant à freiner pour ne pas l'emboutir. Ruth donna un violent coup de volant, et ses roues mordirent sur le bas-côté. L'autre voiture continuait à se rabattre.

La veuve du rabbin dut s'arrêter complètement, sur le bas-côté, l'autre voiture en travers devant elle l'empêchant de repartir. Elle éprouva instantanément une terreur atroce : ce ne pouvait être que le Shin Beth.

Elle réalisa alors qu'il n'y avait qu'un homme à l'intérieur. Le Shin Beth se déplaçait toujours à plusieurs. Sur le freeway, le trafic continuait normalement. La portière de l'autre voiture s'ouvrit, et un homme en sortit. Gênée par le soleil, Ruth Hanevim ne le reconnut pas tout de suite. Il fit le tour du capot et se dirigea vers sa portière à elle. Alors seulement, il ôta ses lunettes, et elle vit les yeux d'or liquide qui l'avaient tellement troublée un jour lointain.

La stupéfaction lui coupa le souffle. C'était l'homme dont les journaux américains avaient annoncé la mort. L'espion américain, celui qui s'était acharné sur son amant. Il avançait vers elle comme un fantôme, avec un léger sourire. Elle ne comprenait plus, elle n'avait pas le temps de comprendre. Tout ce qu'elle savait c'est que ce n'était pas un fantôme.

Une rage aveugle balaya sa peur et sa stupéfaction. Cet homme était le seul obstacle qui la séparait du merveilleux week-end dont elle rêvait.

Avec un effort surhumain, elle parvint à se composer un visage. Elle ôta ses lunettes noires, d'un revers de main, connaissant le pouvoir des immenses yeux verts, qui faisaient oublier ses kilos superflus. Sa main gauche tourna la manivelle de la glace pour la baisser. Sa droite ouvrit à tâtons la fermeture du sac et plongea dedans. Ses doigts cherchèrent à l'aveuglette la crosse du pistolet. Elle le trouva et ce fut comme si on lui avait fait une piqûre d'euphorisant. Elle savait qu'il y avait une balle dans le canon. L'homme blond n'était plus qu'à deux mètres. D'un geste naturel, elle passa l'arme de la main droite à la main gauche, la collant contre le montant de la portière, invisible de l'extérieur. À cette distance, elle ne pourrait pas le manquer, et le bruit de la circulation couvrirait celui des détonations.

Serrant bien la crosse, elle s'appliqua à sourire. Son cœur tapait contre ses côtes, et elle était trempée de sueur. Elle n'avait encore

jamais tué. L'homme blond s'approcha encore. À un mètre. Ruth Hanevim pencha la tête hors de la portière et lança :

— Je vous croyais mort !

Elle aurait voulu avoir une intonation gaie, mais cela lui fit penser plutôt à un croassement.

— Non, je ne suis pas mort, Ruth, dit l'homme blond.

Encore vingt centimètres, se dit-elle, dix, cinq.

Toute sa force était réfugiée dans les muscles de ses doigts et de son poignet. Il ne fallait pas le rater. Elle croisa le regard des yeux dorés et se dit qu'il avait vu la mort dans ses yeux à elle : deux émeraudes glaciales.

D'un seul mouvement, elle lança son bras en avant et appuya sur la détente.

Le canon se trouvait à moins de cinquante centimètres de la tête de l'homme blond.

* *

*

Tout se confondit en un seul choc.

Ruth avait le doigt tellement crispé sur-la détente qu'elle tira trois fois sans s'en apercevoir. En même temps, elle ressentit un choc violent dans la nuque, et tout son corps sembla soudain collé au siège. Elle sentit la Subaru bondir en avant, comme si elle avait une vie propre, et la silhouette à sa gauche disparut, comme montée sur un tapis roulant...

La course de la Subaru se termina dans le flanc de celle qui l'avait arraisonnée.

Étourdie, Ruth Hanevim regarda autour d'elle, cherchant à comprendre ce qui était arrivé.

L'homme blond n'avait pas bougé. Il se tenait toujours à la même place. Mais elle aperçut une grosse voiture derrière la Subaru, qu'elle n'avait pas entendu stopper tant elle était concentrée sur sa tentative de meurtre. Deux hommes, des géants, étaient en train d'en sortir.

Avec un hurlement sauvage, elle attrapa son sac, ouvrit la portière et se rua dehors, le pistolet automatique toujours dans la main gauche, partant droit vers le talus bordant la colline couverte de pins.

L'homme blond s'élança à sa poursuite. Elle l'entendit l'appeler par son nom. Elle se retourna sans s'arrêter, tira une fois, au jugé, parcourut cent mètres, s'arrêta essoufflée, s'appuyant contre la carcasse passée au minium d'une vieille auto-mitrailleuse. Elle avait l'impression que son cœur allait bondir hors de sa poitrine. La bouche ouverte, elle vit l'homme blond faire le tour du véhicule. Le pistolet pendait au bout de son bras, et elle crut qu'elle ne pourrait jamais le redresser. Des larmes brouillaient ses yeux. Elle attendit qu'il fut plus

près et leva le pistolet, ferma les yeux et appuya sur la détente. Les quatre détonations claquèrent dans le grondement de la circulation.

Ruth Hanevim rouvrit les yeux : l'homme blond était toujours là, devant elle. Simplement, il avait rabattu devant lui la vieille porte blindée de l'auto-mitrailleuse qui avait arrêté les balles. Il tendit la main.

— Ruth, donnez-moi ce pistolet.

Folle de rage, elle le lui jeta à la tête, mais il l'évita facilement. Elle vit alors les yeux dorés se poser sur le sac qu'elle serrait toujours contre elle, et un froid glacial l'envahit. De nouveau, elle redémarra, courant vers la colline, avec une seule idée : lui échapper.

Il la rattrapa, et ils roulèrent ensemble sur les aiguilles de pins. Sa perruque s'enleva, elle hurlait des injures, des supplications. Malko sentait contre lui son corps tiède et moelleux. Elle lui envoya un coup de genou, visant le bas-ventre, le rata.

— Ruth, dit Malko, calmez-vous, vous ne m'échapperez pas.

Sans un mot, elle envoya ses griffes en avant. Les ongles se plantèrent à quelques millimètres de son œil droit. Sous la douleur, il poussa un grognement furieux, parvint, après une lutte homérique, à lui réunir les deux bras derrière le dos. Ils haletaient tous les deux, à bout de souffle, couchés sur la pente abrupte. Un camion donna un violent coup de klaxon sur la route, les prenant pour des amoureux en train de s'ébattre. Les yeux de Ruth jetaient des éclairs. Elle lui cracha en plein visage, tenta de se relever. Le sac avait roulé sur les aiguilles de pin.

Tout à coup, Malko sentit son corps devenir tout mou sous le sien, les cuisses s'ouvrir, le ventre se creuser. Une légère houle agita les larges hanches, et Ruth murmura d'une toute petite voix :

— Laissez-moi, je vous en prie, vous pouvez faire ce que vous voudrez.

C'était tellement naïf ! Malko ne réagit plus. De nouveau la rage obscurcit les émeraudes...

— Salaud, lâchez-moi ! cria-t-elle.

— Qu'y a-t-il dans ce sac ? demanda Malko.

Ruth se releva sans voir les deux hommes qui l'attendaient. Elle vint se jeter littéralement dans les bras de Chris Jones. Ses bras se refermèrent autour de Ruth.

— *Stop it, lady !* dit-il.

Pour toute réponse, Ruth Hanevim baissa la tête et enfonça ses dents dans les muscles de son avant-bras. Avec un cri de douleur, Chris Jones lâcha sa proie. Ruth Hanevim se rua aussitôt vers la Subaru. Voyant Milton Brabeck, elle fit demi-tour.

Alors, comme une enfant, elle courut vers une vieille automitrailleuse et tenta de s'y enfermer.

Malko l'y rejoignit. Ce fut comme d'arracher un chat sauvage à sa cage. Ruth échevelée, dépoitraillée, hurlait, injurait, crachait. Il parvint enfin à lui prendre le sac. Alors, d'un coup, elle se laissa tomber sur les tôles rouillées et se mit à pleurer.

Les deux gorilles s'approchèrent. Malko était en train d'ouvrir le sac. Il en sortit une boîte noire rectangulaire de la taille d'une grosse boîte à cigare. Avec quelques bonbons. Dans le fond du sac, Malko déplia un réflecteur parabolique en métal argenté. Une antenne. Celle-ci était reliée à une autre boîte noire. Il en aurait crié de joie. Ruth Hanevim l'observait, hagarde. Les voitures continuaient à défiler sur l'autoroute Tel-Aviv-Jérusalem.

— Vous portiez cet émetteur à Zwi Halpern, dit-il.

Elle hocha la tête affirmativement. Brisée. Anéantie.

Effondrée.

— On vous a remis un papier, dit-il. Donnez-le-moi.

D'abord, elle ne répondit pas. Malko tendit la main.

Alors, docilement, Ruth fouilla dans son sac à main et tendit un papier plié. Malko l'ouvrit. Il y avait seulement des colonnes de chiffres. Des heures, des jours, des coordonnées. Ce que Malko avait prévu : les prévisions de passage au-dessus d'Israël pour le nouveau satellite soviétique. Le document indispensable pour toute émission dans sa direction. Toutes les deux heures environ, il se trouverait au-dessus d'Israël. Pendant cinq à six minutes. Si on ne connaissait pas l'heure de ces passages établis par les ordinateurs du KGB, il était impossible de contacter le satellite. Or, c'était une donnée qu'on n'avait qu'une fois le satellite sur orbite...

Ruth Hanevim, haletait, fixant Malko. Il prit le document, le mit dans sa poche et en sortit un autre.

Les mêmes colonnes de chiffres et d'heures. Seulement, elles ne correspondaient à rien.

— Vous devez le retrouver dans le building de IBM ? demanda-t-il.

Elle baissa la tête.

— Oui.

Derrière eux, une autre voiture s'arrêta. Malko aperçut les cheveux gris de David Cohen.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Malko, vous risquez des années de prison.

Les émeraudes reprirent de l'éclat.

— Ça m'est égal, dit-elle. Zwi m'a promis qu'en échange de mon aide, ils laisseraient partir de Tiflis tous les hassidim. Tous ceux qui ne peuvent vivre leur hassidouth. C'est une bonne cause. Nous aidons la paix. Il faut que tous les hassidim puissent vivre où ils le souhaitent. Déjà, vingt sont arrivés de Russie grâce à nous.

Toujours la même histoire.

Ils avaient très peu de temps. Si Zwi Halpern se doutait de quelque chose, il pouvait prendre des contre-mesures. Malko ne pouvait pas se passer de la complicité de Ruth Hanevim. Il scruta les yeux verts mouillés de larmes.

— Ruth, dit-il. Vous avez été dénoncée par un défecteur soviétique. Maintenant, il faut vous en sortir.

Elle baissa la tête. Butée. Il insista.

— Vous n'avez aucune raison de passer des années en prison. Souvenez-vous de Israël Beer. Il y est mort. De toute façon, ce que vous pourrez faire ne changera rien. Le Shin Beth est au courant pour Zwi. Nous savons tout. Même si vous ne dites pas un mot, ils l'arrêteront.

« Par contre, si vous acceptez de nous aider, je vous donne ma parole que rien ne vous arrivera.

Il y eut un long silence troublé seulement par le bruit de la circulation. Puis, Ruth Hanevim demanda d'une voix imperceptible :

— Que dois-je faire ?

— Qu'aviez-vous convenu ? demanda Malko.

— Je dois le rejoindre. Il se sert de l'appareil et il me le rend pour que je le détruise.

— Que vous le détruisiez ? demanda Malko avec surprise.

— Oui, c'est fini, il ne veut plus rien faire, c'est la dernière fois qu'il transmet des renseignements. C'est pour la paix, pour le bien d'Israël. Tous les hassidims de Georgie seront autorisés à quitter l'Union Soviétique.

Elle était sincèrement convaincue. Malko se demanda jusqu'à quel point Zwi Halpern ne l'avait pas manipulée... Mais cela ne changea rien à l'affaire.

— Très bien, dit-il, vous sentez-vous capable d'aller retrouver Zwi Halpern et de faire comme si de rien n'était ?

Ses pupilles vertes s'ouvrirent toutes grandes et elle demanda :

— Mais que va-t-il se passer ?

Malko sourit.

— Rien. Pour le moment. Mon travail sera terminé. Vous repartirez pour Jérusalem, et Zwi Halpern ira vers son destin. Je ne pense pas que les Israéliens aient envie de scandale. Juste que tout cela cesse. On lui demandera seulement de démissionner.

Une lueur insensée d'espoir passa dans les yeux de Ruth Hanevim. Les vacances, la vie, le bonheur.

— C'est vrai ?

— C'est vrai, dit Malko.

C'était presque vrai.

Ils restèrent face à face. Finalement, Ruth leva la tête.

— J'accepte.

— Bien, dit Malko, c'est la meilleure solution pour vous. Je vous retrouve au *Sheraton* dans une heure, vous me direz ce qui s'est passé. D'accord ?

— D'accord.

Elle repartit vers la Subaru et recula. L'avant de la voiture était un peu endommagé, mais elle pouvait rouler. Malko courut derrière elle avant qu'elle ne démarre et se pencha à la glace.

— Dites que vous avez eu un accident, dit-il, cela expliquera votre émotion !

Elle démarra sans un mot. Aussitôt, David Cohen sortit de la voiture et courut vers Malko.

* *

*

— J'étais en classe avec lui, lui dit David Cohen, d'une voix altérée. C'est épouvantable, incroyable.

L'Israélien avait les larmes aux yeux. Les autres, autour de lui, se taisaient. Malko baissa les yeux, gêné. Ils se trouvaient tous dans un building de Kaplan dont tout le quatrième étage était occupé par le Shin Beth. Une plaque discrète indiquait sur la porte :

Bureau for Coordination and for Scientific Research.

On avait parqué les gorilles dans une pièce voisine avec une bouteille de Scotch et des journaux.

— Ils ne risquent pas de s'apercevoir que nous avons remplacé la table des prévisions de passage ? demanda Malko.

David Cohen secoua la tête.

— Je ne crois pas. Il va croire à une panne du satellite. Mais pourquoi, pourquoi a-t-il fait cela ? Il faut le savoir.

— Vous ne le saurez peut-être jamais, remarqua Malko. La plupart des agents soviétiques agissent par idéal, ou parce qu'ils sont manipulés intellectuellement. Cela doit être son cas. Il n'avait aucune raison de trahir.

— Nous allons le savoir, dit David Cohen d'un ton décidé !

— Qu'allez-vous faire ?

L'Israélien le regarda en face.

— Nous possédons à Herzliya dans la banlieue de Tel-Aviv, une villa tranquille dont nous nous servons pour les conférences importantes, ou pour héberger secrètement les gens qui ne doivent pas aller à l'hôtel. Je vais convoquer Zwi Halpern pour cet après-midi. En veillant qu'il y aille. Il n'en sortira que lorsque nous saurons tout sur cette histoire. Où devez-vous retrouver Ruth Hanevim ?

— Au *Sheraton*, dit Malko.

— Allez la chercher. Je veux les confronter.

— Mais je lui avais juré qu'elle resterait hors de cette histoire si elle nous aidait, protesta Malko.

Cohen le fixa tristement.

— Je sais. Mais il s'agit de la sécurité d'Israël. Nous ne pouvons pas faire de sentimentalité.

Devant l'expression de Malko, il ajouta d'une voix moins sèche :

— Si cela vous ennuie, j'irai la chercher moi-même. Je vous promets qu'elle ne sera pas officiellement inquiétée mais nous devons l'interroger. Voilà l'adresse où nous nous rendons. Elle connaîtra. À tout à l'heure.

Il avait visiblement envie que Malko s'en aille... Celui-ci, emmenant les gorilles, se retrouva dehors. Il était obligé de trahir sa parole, à cause de la raison d'État.

Sale métier.

— *Ken ! Ken ! Ken*(27).

À même la moquette rouge, les vêtements en désordre, Ruth Hanevim faisait l'amour comme une possédée.

Ses exclamations explosèrent en un hurlement. Zwi Halpern semblait un fer rouge dans ses reins. Ruth ne savait plus ce qu'elle disait.

Peu à peu, la douleur intolérable se transforma en une sensation brûlante et merveilleuse. Elle avait l'impression de faire l'amour pour la dernière fois de sa vie.

Zwi Halpern poussa un grognement rauque en se vidant dans ses reins. Ruth hurla. Puis elle s'effondra, les vêtements collés à la peau par la sueur, le cœur battant la chamade, vidée, les nerfs brisés. Jamais encore ils n'avaient fait l'amour avec cette violence. Même pas la première fois.

Quelques instants plus tard, après avoir consulté son gros chronomètre, Zwi Halpern s'arracha à elle.

— Ça va être l'heure. Pourvu que cela marche cette fois.

Il se dirigea vers l'émetteur posé à même la moquette, dans un coin de la pièce. Le papier portant les prévisions de passage du satellite se trouvait à côté de la boîte commandant l'antenne parabolique de cinquante centimètres de diamètre posée sur un balcon et reliée par un câble. Une antenne Poult aurait suffi, mais il était prudent. Zwi Halpern se pencha.

— Il repasse à 15 h 5.

Il était quinze heures juste. L'Israélien lut sur la table les chiffres donnant la hauteur du satellite au-dessus de l'équateur et son gisement, puis tourna les boutons de commande de la boîte noire. L'antenne parabolique s'inclina avec un petit ronronnement. Se braquant sur l'endroit où le satellite allait apparaître. Il n'y avait plus qu'à appuyer sur une troisième touche pour, qu'elle « suive » la course du satellite au-dessus d'Israël. Pendant environ six minutes.

Zwi Halpern s'assura que les connections entre le lecteur de cassette contenant la cassette enregistrée à vitesse ultra-rapide et l'émetteur étaient bonnes. Celui-ci, d'une puissance de 60 watts environ, était branché sur une prise de courant. Un petit transformateur changeait les 220 volts en 12 volts, permettant une puissance d'antenne de 15 ou 16 ampères. Largement assez pour atteindre le satellite.

3 h 4.

Ruth Hanevim, encore allongée sur la moquette, observait son

amant tendu, ramassé sur lui-même. Perdue. Lui dire ou ne pas lui dire ? Elle retint ses larmes. Le ciel était bleu. Immaculé.

3 h 5.

Zwi Halpern enfonça la touche du magnétophone envoyant sur 260 mégacycles le signal modulé vers le satellite afin de déclencher son relais. L'antenne avait commencé à se mouvoir lentement d'ouest en est.

Rien.

Normalement, le relais du satellite aurait dû envoyer le signal « K », trait-point-trait en morse, signifiant que l'onde porteuse passait.

Ensuite, il n'y avait plus qu'à envoyer à vitesse rapide la bande comportant les informations enregistrées sur un appareil spécial. Moins d'une minute pour une demi-heure réelle... Rien. Le haut-parleur restait muet.

Zwi Halpern appuya de nouveau sur la touche du signal modulé... Sans plus de résultat. Inexorablement, l'antenne parabolique se déplaçait vers l'est. L'Israélien continua ses essais, guettant le moindre bruit parmi les craquements du haut-parleur.

Toujours rien. Ils n'avaient pas le contact avec le satellite. Ou ce dernier était en panne, ou les ondes ne passaient pas pour une raison quelconque. Il essaya jusqu'à la dernière seconde. 3 h 12. Le satellite était passé. Découragé, transpirant d'énervement, l'Israélien posa l'émetteur, et consulta la table.

— Il ne repasse qu'à 17 h 30, dit-il d'une voix blanche. Je ne peux pas être là.

Il reprit la cassette et la mit dans sa poche. De la dynamite. Il avait pensé la brûler aussitôt, le message passé. Maintenant qu'allait-il en faire ? Il ne comprenait pas. Jamais il n'avait eu de pépins, jadis, avec ce procédé. À moins que la baisse du baromètre n'ait créé de mauvaises conditions. Avec la VHF, très sensible aux conditions atmosphériques, tout était possible.

— Il faut que tu remportes tout, dit-il. Nous recommencerons demain. Vers la même heure. Débrouille-toi.

Rapidement, il débrancha les appareils, replia l'antenne parabolique, remit le matériel dans le sac noir.

— Qu'est-ce que tu as fait du pistolet ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas pris.

La voix de Ruth était un peu rauque, mais calme. Elle se leva. Ils s'éteignirent. Zwi était nerveux.

— J'ai une conférence, dit-il, je suis pressé. Je pars le premier. À demain. *Shalom*.

— *Shalom*.

Elle regarda son large dos disparaître par la porte ouverte. Ferma les yeux et son cerveau, pour ne pas se mettre à hurler. Quand elle les

rouvrit, ils étaient pleins de larmes.

* *

*

Le portier du *Sheraton* se retourna sur Ruth Hanevim. La perruque impeccable et les grosses lunettes noires n'empêchaient pas la rabbitzine de dégager un magnétisme fascinant. Malko la regarda s'approcher.

Incroyablement soulagé.

Elle s'assit, ôta ses lunettes. Le dessous de ses yeux semblait peint en noir tant ils étaient cernés. Ses étonnantes prunelles émeraudes étaient humides et brillantes.

— Cela s'est bien passé ? demanda Malko.

Son regard fuit le sien.

— Oui. Mais il n'a pas pu émettre.

Il la sentait tendue, abrutie de plaisir, de peur et de honte. Lui aussi avait honte.

— Ruth, dit-il. J'ai une mauvaise nouvelle.

Elle leva vivement la tête.

— Quoi ?

C'était presque un cri.

— Je suis obligé de vous emmener. Le Shin Beth veut vous interroger.

Elle le fixa avec un regard affolé : il aurait presque pu entendre battre son cœur.

— Vous m'aviez promis...

— Je sais, dit Malko. Ils n'ont pas voulu...

Ruth Hanevim demeura prostrée. Anéantie. Malko attendait. Enfin, elle releva la tête et d'un air décidé :

— Je suppose qu'on ne peut pas faire autrement-murmura-t-elle.

Malko l'escorta jusqu'à la Granada et lui montra l'adresse.

— Je sais y aller, dit-elle.

Ils remontèrent Hayarkon, le long de la mer, passèrent devant le *Hilton*, puis bifurquèrent vers l'est, pour retrouver la route de Haïfa, franchissant la rivière qui séparait Tel-Aviv de l'élégante banlieue nord.

Peu à peu, le paysage changea. Cela ressemblait à la Californie du sud, avec de petites villas coquettes, des centres commerciaux, de la verdure. Ils traversèrent une petite localité, puis Malko aperçut un écriteau annonçant : *Welcome to Herzliya*.

— C'est à gauche, le chemin qui part dans la forêt, dit Ruth. Une route bordée de villas des deux côtés.

Malko aperçut dans le rétroviseur la voiture des gorilles qui suivait

à tout hasard.

Ils ralentirent. Deux voitures roulaient devant eux, et c'était assez difficile de doubler. Tout à coup, Ruth Hanevim sursauta.

— Mais, c'est Zwi, là-bas devant !

Malko aperçut une Taunus beige avec un seul homme au volant. Suivie par une Escort, avec également un seul homme. Probablement quelqu'un du Shin Beth. Les quatre voitures roulèrent ainsi deux ou trois kilomètres, les villas se faisaient plus rares. Soudain, Zwi Halpern ralentit et s'arrêta presque devant une grille. Il donna un coup de klaxon et la grille s'ouvrit aussitôt, mue par un mécanisme électronique. La voiture qui le suivait s'engouffra, ainsi que Malko et les gorilles.

Plusieurs véhicules étaient déjà garés devant le perron d'une grosse villa bâtie au milieu d'un parc. Deux soldats veillaient près de la grille.

C'était la résidence secrète du Shin Beth.

Zwi Halpern stoppa et sortit de la voiture. Il portait des lunettes noires, il était nu-tête, la veste ouverte sur une chemise sans cravate. Une impression de force incroyable se dégageait de lui.

L'autre voiture avait stoppé derrière lui. L'homme qui la conduisait descendit et s'approcha de Zwi Halpern. Malko entendit les détonations avant de voir le bras tendu de l'inconnu qui tirait sur le chef d'état-major à bout portant avec un pistolet automatique.

Zwi Halpern reculait pas à pas, comme un boxeur qui encaisse des coups, une main devant lui, comme un effort futile de protection. Il tituba, se laissa tomber le long de sa voiture, une étoile rouge au milieu du front.

Les deux soldats israéliens avaient sauté sur leurs Uzi. Malko sut ce qui se passait avant même que le tueur se soit retourné. Le hurlement de chatte à qui on arrache ses petits de Ruth Hanevim éclata à côté de lui.

Il bondit hors de la voiture pour se trouver nez à nez avec Abou Djihad, le Palestinien. Blanc, les lèvres serrées, les muscles de la mâchoire contractés. Il appuya sur la détente de son Nagant, mais le barillet était vide.

Les coups de feu éclatèrent de tous les côtés. Les deux soldats israéliens et les gorilles tiraient en même temps. Abou Djihad tressauta comme un pantin, touché de plusieurs projectiles en même temps, puis tomba en avant, couvert de sang. Les deux soldats achevèrent de vider les chargeurs de leurs Uzis dans son corps inerte.

Ruth Hanevim se rua sur le corps de Zwi Halpern et s'allongea littéralement dessus, hurlant à la mort, cherchant à lui soulever la tête.

Il y eut un bruit de galopade, des hommes armés accouraient de tous les coins. Mais les cris de mort de Ruth Hanevim couvraient les

interjections en hébreu. Agenouillée, tenant dans ses mains la tête de son amant mort, elle hurlait sans interruption.

Malko avait un goût de cendres dans la bouche. Il aurait dû deviner. Les Russes ne faisaient pas de sentimentalité. Richard Sorge, l'espion qui leur avait livré tous les secrets de la Wehrmacht attendait la mort dans une cellule de la prison de Tokyo, lorsqu'un responsable du parti communiste était venu le voir.

« Camarade Sorge, lui avait-il dit, vous allez être décoré de l'Ordre de Staline. Je suis chargé par lui de vous dire que le pays est fier de vous. »

Mais le lendemain, ils avaient laissé les Japonais décapiter Richard Sorge qui ne pouvait plus servir...

Zwi Halpern ne pouvait plus servir non plus. La boucle était bouclée.

* *

*

Le Premier ministre Menahem Begin monta d'un pas lent à la tribune dressée en plein air, juste en face du cercueil recouvert d'un drapeau bleu et blanc, prit ses lunettes et déplia son discours.

En face, les officiels s'assirent sur leurs chaises. Le cimetière était plein à craquer. Beaucoup de militaires, mais des civils aussi. Malko était assis à côté de David Cohen. Aux traits crispés de ce dernier, il réalisa qu'il retenait ses larmes.

Il se pencha vers lui.

— Qu'y avait-il sur la bande magnétique ?

David Cohen tourna vers lui un visage creusé par la souffrance :

— La liste presque complète des agents du Mossad à travers le monde, dit-il. Le plan de bataille d'Israël, et des informations tellement secrètes que je ne peux même pas vous en parler. Tout... Tout... Tout.

Malko regarda autour de lui. Il ne manquait pas un général ni un colonel. Tous venus rendre un dernier hommage à un de leurs pairs assassiné par un terroriste palestinien. Ce que la presse israélienne avait appelé : « Un des attentats les plus audacieux depuis le massacre de Lod. ».

— Et Ruth ? demanda-t-il.

— Nous l'avons laissée tranquille, dit Cohen à mi-voix. Zwi l'avait manipulée. Elle était persuadée que, contre quelques renseignements sans gravité, elle allait faire revenir en Israël tous les Juifs hassidim de Géorgie. Et puis, elle était amoureuse.

Le silence se fit. Le Premier ministre se pencha sur le micro :

— Le Gardien d'Israël jamais ne sommeille ni ne dort...

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE
GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en mai 2006

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. : 60953. –
Dépôt légal : mai 2004.

Imprimé en France

-
- 1 : Restaurant à la mode, spécialisé dans les soupers après théâtre.
- 2 : Petit pigeon.
- 3 : Vas-y Jim. Vas-y. Il est blessé !
- 4 : Il est blessé. Il saigne. Quelque chose dans la poitrine. Nous allons au Mt Sinai Hospital. Dites-leur.
- 5 : Un Soviétique de haut rang mystérieusement blessé à Manhattan demande l'asile politique. Accusé de meurtre par l'ambassade soviétique.
- 6 : Pistolet mitrailleur israélien et fusil d'assaut U.S.
- 7 : Bureau anti-écoutes.
- 8 : Chaque pays, à la CIA, est désigné par deux lettres. Chaque opération a un nom de code.
- 9 : Voir *Naufrage aux Seychelles*.
- 10 : Le « Bureau », soit le Mossad.
- 11 : Laissez-moi, c'est immonde.
- 12 : Sortes de nattes parlant des tempes.
- 13 : 1 US. dollars vaut 16 livres.
- 14 : Électronique Intelligence.
- 15 : L'armée israélienne.
- 16 : Oui ?
- 17 : Armes sans numéro de série.
- 18 : White Anglo-Saxon Protestant.
- 19 : Le fils de pute.
- 20 : Dieu est grand.
- 21 : Plonge !
- 22 : Élève d'une Yashiva, école religieuse
- 23 : Sabbath! Sabbath! en yiddish.
- 24 : À l'abri des micros.
- 25 : Tu parles !
- 26 : Le bus arrive. L'homme porte une chemise jaune et une veste noire.
- 27 : Oui ! oui ! oui !